



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

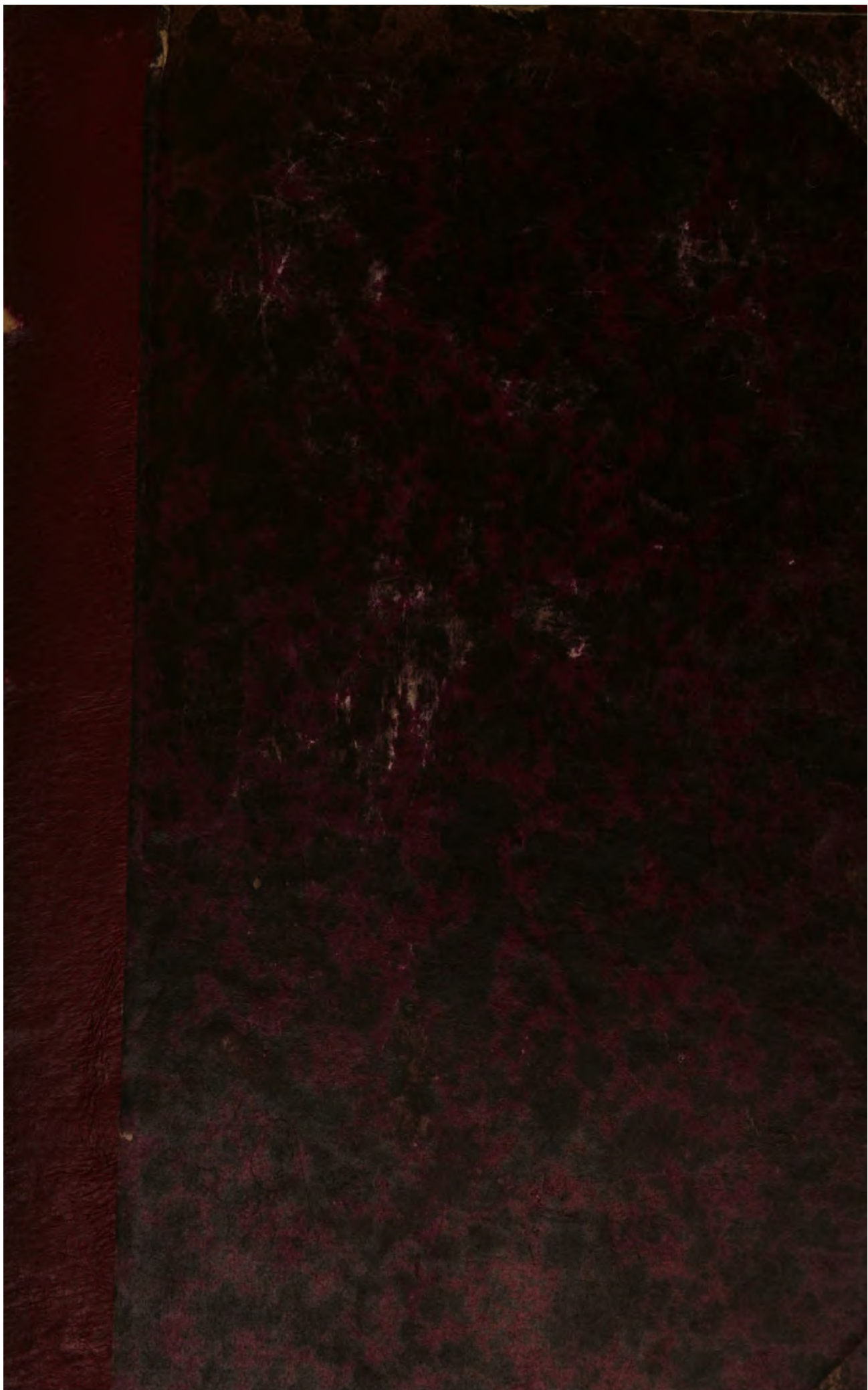
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

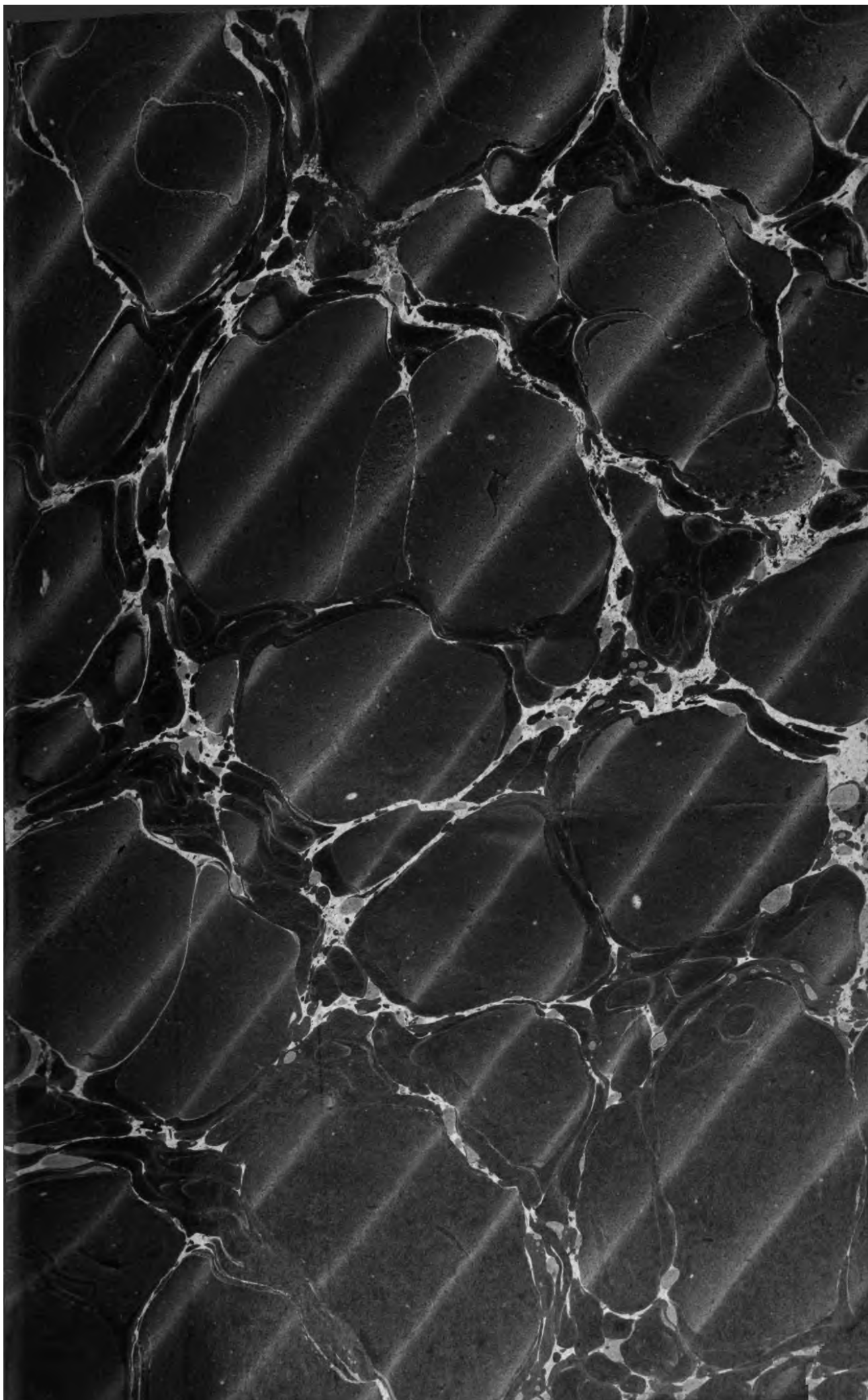


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



174. b 4







LA JEUNESSE DU ROI HENRI

---

LES

AVENTURES

DU

VALET DE COEUR

174 6 6

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette. 4

LA JEUNESSE DU ROI HENRI

---

LES

AVENTURES

DU

VALET DE COEUR

PAR

**PONSON DU TERRAIL**

TROISIÈME ÉDITION.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

---

1868

Tous droits réservés.





LES AVENTURES  
DU  
VALET DE COEUR

---

I

C'était aux bords de la Garonne.

Au flanc d'un coteau pierreux qui surplombait le fleuve se dressait un vieux manoir flanqué de trois tours en ruine.

Un clos de vigne, un bouquet d'arbres, une prairie souffreteuse, deux ou trois champs caillouteux composaient tout son domaine.

Mais on est vantard en Gascogne, et là mieux qu'ailleurs le cuivre sait emprunter les reflets de l'or.

Le castel avait des fossés, un pont-levis, une

herse et des créneaux. A l'intérieur, il y avait de vieilles salles enfumées dont les murs étaient couverts d'écussons, et les maîtres prétendaient qu'en hiver ils alimentaient leur feu avec des bâtons de connétable.

Seulement les esprits médisants ajoutaient qu'on s'y chauffait bien rarement.

Une demi-douzaine de chiens maigres prenaient le nom pompeux de meute ; deux petits chevaux du pays de Tarbes emplissaient à eux seuls les écuries, et par pure fansaisie le dernier châtelain entretenait un gerfaut presque séculaire, qu'on ne chapperonnait plus depuis longtemps, car il était aveugle.

Or, le dernier châtelain était un tout jeune homme au nez busqué, aux dents blanches, au fier regard, qui parlait haut, buvait sec et jouait gros jeu sur parole, quand il ne pouvait faire mieux.

Lorsqu'il s'en allait à Nérac ou à Pau, ou bien encore à Bordeaux ou à La Rochelle, il avait une mine superbe sur son cheval roux à la crinière jaune, et il lorgnait les filles que c'était à le prendre pour un légat du pape ou un ambassadeur.

Sa vieille rapière héréditaire sonnait sur les dalles et les pavés d'une façon conquérante, et il portait si merveilleusement son vieux pourpoint de drap gris, qu'on eût juré qu'il était tout de neuf habillé.

Donc, un soir de juillet de l'an de grâce mil cinq

cent soixante-douze, ils étaient là trois amis, en la grande salle du manoir, trois cavaliers dont le plus vieux pouvait avoir trente ans et le plus jeune dix neuf. Ce dernier était le châtelain.

Ils étaient rangés à l'entour d'une table couverte d'un vieux tapis, et ils jouaient à la *bête hombrée*, un jeu très en vogue en ce noble temps et que madame Marguerite de France, reine de Navarre, avait mis à la mode quelques trente ou quarante années auparavant.

En vrais Gascons qu'ils étaient, ils avaient posé leur bourse sur la table au lieu d'en étaler le contenu.

A côté des enjeux on voyait deux bouteilles vides, deux bouteilles ventruées, pansues, comme un moine génovésain en eût rêvé pour oreiller.

Les verres étaient vides aussi.

— Par la sambleu et les apôtres ! mes maîtres, s'écria l'un d'eux, j'ai soif. A boire, valet !

Une manière de paysan, vêtu d'une casaque jaune, s'approcha l'oreille basse, dit quelques mots au châtelain, qui se fit de la main un cornet acoustique.

Le châtelain grimâça un sourire et dit tout haut :

— Messieurs, Pandrille, mon écuyer, demande quel est le vin que vous désirez.

Le châtelain se vantait. Pandrille s'était borné à dire qu'il n'y avait plus de vin à la cave.

— Mais, s'écria l'un des convives, du meilleur, *sandis!*

— Du plus vieux, *cadédis!* riposta le troisième joueur.

Le châtelain ne sourcilla point.

— Par ma foi ! messeigneurs, si vous n'êtes pas très-pressés, vous serez servis à souhait, car j'y songe... Et se tournant vers la casaque jaune qu'il décorait du nom ronflant d'écuyer :

— Pandrille, mon bel ami, dit-il, sellez sur-le-champ mon meilleur cheval...

— Lequel ? demanda naïvement le valet : le noir ou le blanc ?

Le châtelain regarda son valet de travers.

— Imbécile ! dit-il, tu sais bien que Belzébuth est noir comme la nuit.

Le valet salua. Son maître poursuivit :

— Sellez mon meilleur cheval, c'est-à-dire le noir Belzébuth, et galopez jusqu'à ma métairie du Clos. Vous demanderez à mon fermier une outre de vin de Saint-Jacques, — ce vin fameux que mon aïeul importa d'Espagne, où il avait longtemps servi l'empereur Charles-Quint.

Le châtelain accompagna cet ordre d'un tel regard, que le malheureux Pandrille, qui n'avait jamais entendu parler du fameux vin de Saint-Jacques plus que de l'empereur Charles-Quint, et qui savait que

la métairie du Clos n'était autre qu'une cabane en pierre sèche bâtie au milieu d'un arpent de vigne, sortit tout ahuri. Alors le châtelain continua :

— Mes chers seigneurs, les temps sont durs pour de bons gentilshommes comme nous. Les rois n'ont ni sou ni maille, et les querelles de la religion ont ruiné les plus nobles maisons de France et de Navarre.

— A qui le dis-tu, Hector? s'écria l'un des joueurs.

— Heureusement que noblesse oblige! murmura le second qui se nommait Lahire.

— Par mes aïeux, reprit le châtelain qui répondait, en effet, au nom d'Hector, tandis que mon écuyer nous va querir le fameux vin dont je vous ai parlé, si nous causions un peu de nos généalogies respectives? Il est bon, par le temps de gens de peu ou de rien où nous vivons, que les vrais gentilshommes se remémorent leur noblesse.

— Voilà une belle idée, mordieux! exclama celui des joueurs qui répondait au nom de Lahire; et j'y veux répondre noblement, messeigneurs. Moi qui vous parle, tenez, je suis beaucoup plus noble que le roi. Le malheur des temps a forcé mes aïeux à demeurer simples gentilshommes, mais en vérité nous méritons mieux. Je me nomme Lahire et je descends du *valet de cœur*, vous savez?

— Oui dit le châtelain Lahire, le compagnon de

Jeanne Darc, Lahire le *valet de Cœur*, l'ami de mon ancêtre Hector de Galard, le *valet de carreau*.

— C'est parbleu vrai !... dit le descendant du compagnon de la Pucelle.

— Et moi, messeigneurs, dit le troisième, je ne vous célerai pas plus longtemps que je suis de bien meilleure maison que vous en vérité.

— Bah ! fit Hector.

— Allons donc ! murmura Lahire.

— Vous le savez, je me nomme Hogier de Lévis, et mes pères étaient parents de la sainte Vierge. Le premier de mes ancêtres auquel nous pouvons remonter sûrement était écuyer du roi David et il fut le conseiller intime, le confident de Salomon, qui le surnomma le *valet de pique*.

— Ah ! par les cornes du diable ! exclama Hector de Galard, tu vas un peu loin, mon gentilhomme.

— Mais non, fit modestement Hogier de Lévis.

— Les cartes n'ont été inventées que sous le règne du roi Charles VI.

— Pardon ! répliqua Hogier, imperturbable, les cartes sont de l'invention du roi Saül.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. L'usage s'en perdit trente-neuf années et six mois avant la naissance du Christ, et on ne l'a retrouvé que sous le monarque dont tu parles.

— Ah! dit Lahire gravement, c'est différent. Ainsi tu descends du *valet de pique*?

— Comme toi du *valet de cœur*.

Au moment où Hogier de Lévis affirmait cette descendance avec le calme qui sied à la vérité, la porte de la salle s'ouvrit, et un jeune et beau gentilhomme entra.

Il était botté, éperonné et tout poudreux.

— Par la Vierge, ta cousine, dit-il, j'ai la douleur, mon cher Hogier, de t'assurer que tu n'es auprès de moi qu'un gentillâtre sans naissance, tandis que nos amis Hector et Lahire sont de purs manants, taillables et corvéables à merci.

— Et de qui donc descends-tu, Amaury? demanda Hector de Galard sans s'émouvoir.

— Mon nom te l'indique, répondit le nouveau venu, je descends de Noë.

— En droite ligne?

— Et sans mésalliance, mon cher. Le premier de mes aïeux, fils aîné de Japhet, régna sur les bords du Gange. Un de ses descendants, Lancelot, fut le compagnon de l'empereur Alexandre, qui le surnomma *le valet de trèfle*.

— Pardon! observa Hogier de Lévis à son tour, crois-tu pas que les cartes avaient déjà disparu à cette époque?



— Tu as raison, mais l'usage s'en était conservé en Macédoine, riposta Amaury de Noë.

Puis il prit un siège et ajouta :

— Maintenant, messeigneurs, que nous voilà tous fixés sur notre noblesse, offrez-moi un verre de vin, je meurs de soif.

— Attends un moment, dit Hector, mon écuyer est à la cave.

— Et, ajouta Lahire, comme la cave est un peu loin, il a pris un cheval pour s'y rendre.

Amaury de Noë, car c'était notre ancien ami, se prit à sourire dans sa blonde moustache, avisa une carafe d'eau sur un dressoir, se versa un verre de cette boisson un peu primitive, et murmura en soupirant :

— C'était, ma foi ! bien la peine que mon aïeul plantât la vigne, pour que son descendant, après avoir chevauché deux jours et deux nuits, se désaltérât de cette façon !

— Ah çà ! dit Hector d'où viens-tu ?

— De Paris.

-- Bah !

— Et je viens tout exprès pour vous rencontrer, messeigneurs.

— Allons donc !

Noë était devenu grave subitement, et le sérieux de son visage en imposa aux trois jeunes gens.

— Messieurs, reprit-il, je viens de Paris où j'ai entendu comme un bruit confus, comme un craquement lugubre, comme un glas funèbre.

L'accent d'Amaury de Noë était solennel et contrastait étrangement avec la voix joyeuse qu'il avait tout à l'heure.

— Que dis-tu donc? demandèrent les trois jeunes gens à la fois.

— Ce bruit confus, répondit Noë, c'était la voix du peuple de France avide et désireux de l'avenir; ce craquement, c'était le trône des Valois qui s'éroule lentement; ce glas funèbre, celui de ces trois princes dont le plus jeune a vingt ans, le plus vieux vingt-quatre, et qui cachent dans leur jeune poitrine le vieux cœur d'une race usée!...

Les trois Gascons ne riaient plus et regardaient Amaury de Noë avec une curiosité grave.

Noë continua :

— Les querelles de la religion ont hâté l'œuvre de destruction; les huguenots tournent les yeux vers l'électeur Palatin, les catholiques appellent à leur aide les princes lorrains et l'Espagne... Nul n'a le sentiment du pays.

Ces derniers mots provoquèrent une explosion parmi les trois jeunes gens.

— Mort de ma viel s'écria Hogier de Lévis, étant cousin de la vierge, je suis bon catholique, mais je

me ferais huguenot si les Espagnols devaient franchir les Pyrénées.

— Et moi aussi dit Lahire.

— Mordioux ! exclama le châtelain, je suis huguenot, moi, et je m'en fais gloire ! mais j'irais plutôt à la messe que de voir ce Teuton électeur Palatin se mêler de nos affaires.

— Vive Dieu ! messeigneurs, dit Noë, je vous connaissais bien tous trois, et vous êtes les hommes que je cherchais.

— Pourquoi faire ?

— Écoutez-moi : nous sommes Gascons, nous sommes Béarnais ; nous sommes les fils d'une terre chevaleresque et loyale où s'ébrécha l'épée de Roland ; nous n'avons pas de mines d'or dans nos montagnes, mais l'air qu'on y respire trempe le cœur, le rend invulnérable à l'effroi : nous sommes une poignée d'hommes, mais les vieux rois de France avaient coutume de nous disséminer dans leurs armées, en disant que l'épée d'un Béarnais valait cent piques, et la rapière d'un Gascon cent arquebuses !

— Où veux-tu donc en venir ? demandèrent les trois jeunes gens.

— Écoutez encore... écoutez !

Et Noë se leva, son geste devint plus solennel, et il poursuivit : .

— Il y a de cela un mois à peine. Une nuit, deux

hommes étaient accoudés à un balcon du Louvre, contemplant cette ville immense qui l'enserme et qu'on nomme Paris. Ces deux hommes étaient jeunes, ils avaient foi en l'avenir. Vêtus de pourpoints de bure, ils rêvaient du drap d'or, la main sur la garde de leur épée, ils songeaient à commander des armées.

L'un d'eux tout-à-coup leva les yeux vers le ciel nuageux. Une étoile y brillait sereine et lumineuse dans un lambeau d'azur. Et l'homme regarda l'étoile longtemps et lorsqu'il ramena son regard sur la grande ville, ses lèvres murmurèrent ces mots tout bas :

— Qui sait! un jour peut-être je serai roi de France!...

Ces dernières paroles de Noé produisirent un frémissement parmi ses trois auditeurs.

— Cet homme, continua-t-il, c'était l'enfant de nos montagnes, le jeune prince qui a dormi souvent en plein air, sous la voûte azurée de notre ciel, avec une pierre pour coussin; c'était le roi de notre pauvre pays où souffle puissant et sonore le vent de la liberté.

Cet homme, chapeau bas, messieurs! c'était le prince Henri de Navarre, devenu roi depuis que Catherine de Médicis a fait empoisonner Jeanne d'Albret sa mère et notre souveraine...

— Vive le roi de Navarre ! s'écrièrent les trois jeunes gens.

— Vive le roi de France ! répondit Noë.

— L'autre, acheva-t-il, l'autre jeune homme qui entendit ces paroles du prince, c'était moi...

Et alors, messieurs, je me suis souvenu de vous, et je me suis dit que si quatre gentilhommes, quatre Béarnais, quatre Gascons, braves comme Roland, nobles comme le roi, levaient un jour la main et faisaient le serment de donner, non point la Navarre à la France, mais bien la France à la Navarre, ce serait folie à Dieu que songer à les en empêcher.

Les trois jeunes gens se dressèrent spontanément et levèrent la main. En ce moment la porte se rouvrit et Pandrille l'écuyer reparut.

— Ah ! monseigneur, dit-il, quel malheur ! j'ai crevé l'outre d'un coup d'éperon et le vin s'est répandu en chemin !

— Messieurs, dit Hector en riant, Dieu est pour nous, car il vient de donner de l'esprit à mon valet !

## II

Le jour même où les quatre valets de Gascogne faisaient entre eux un pacte mystérieux, et presque à la même heure, à trois cent cinquante lieues de dis-

tance, un cavalier faisait sonner ses éperons sur le pavé de Nancy, la bonne ville ducale des princes lorrains.

Il était enveloppé dans un grand manteau couleur muraille dont les pans soigneusement ramenés lui couvraient le bas du visage, tandis qu'un large chapeau sans plume descendait sur ses yeux.

Ce cavalier, après avoir traversé rapidement plusieurs rues fréquentées, car le couvre-feu n'était point encore sonné, s'enfonça dans une ruelle déserte qui, par une pente assez rapide, descendait jusqu'à la berge de la Meurthe.

Il parut hésiter un moment, lorsqu'il eut atteint l'extrémité de la ruelle, et il se demanda peut-être s'il prendrait à gauche ou à droite; c'est-à-dire, s'il remonterait le courant de la rivière ou s'il en suivrait le cours.

— Au diable les indications qui ne sont pas précises! murmura-t-il enfin.

Une vieille lanterne éclairait le milieu de la ruelle.

Le cavalier se dirigea vers cette clarté douteuse, s'arrêta verticalement au-dessus, tira de son sein un petit rouleau de parchemin attaché par une faveur bleue et relut à mi-voix les lignes suivantes :

« Si le comte Éric de Crèvecœur *aime toujours*, il viendra ce soir, vers neuf heures, au bord de la

Meurthe, en descendant de la rue qui porte le nom de Saint-Paul. »

— Je suis descendu sur la berge et je n'ai vu personne, se dit le cavalier. Comment faire ? Ma foi ! je vais me placer juste en face de la rue et regarder l'eau couler. C'est le plus sûr. La personne qui m'écrit et que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam est peut-être en retard...

Ayant ainsi parlé, le cavalier alla se placer à l'entrée de la ruelle Saint-Paul et demeura immobile.

Cependant il fit encore à mi-voix les réflexions suivantes :

— Qui donc a pu pénétrer mon secret ? Oui, *j'aime toujours*, oui, j'ai au fond de mon cœur un amour éternel ; mais l'objet de cet amour est trop loin de moi pour que je puisse et j'ose rien espérer... Que me veut-on ? Qui donc m'a fait tenir ce matin ce billet mystérieux ?

Le jeune homme, car il était jeune, le comte Éric de Crèveœur, le jeune homme, disons-nous, regardait à droite et à gauche et cherchait à sonder les ténèbres d'une nuit brumeuse.

Tout à coup il entendit un léger bruit, et, se retournant, il vit une ombre mobile qui descendait la ruelle Saint-Paul et s'avancait sur lui.

C'était une femme.

Une femme vêtue de noir et le visage couvert d'un voile.

— Comte, dit-elle tout bas.

Cette voix était inconnue au cavalier.

— Que me veut-on ? répondit-il.

— Êtes-vous le comte Éric de Crève-cœur ?

— Oui.

— Avez-vous reçu un billet ?

— Oui.

— C'est moi que vous attendez.

— Ah !

Et le comte essaya de voir si la femme était jeune ou vieille ; mais le voile qui dérobaît ses traits était épais et la nuit était noire.

— Comte, dit encore l'inconnue, il n'y a que les paroles échangées en plein air qui ne sont recueillies par personne.

— C'est mon avis.

— Venez au bord de l'eau, là-bas... .

La femme voilée passa devant lui et se dirigea vers l'extrême bord de la berge.

Puis elle jeta autour d'elle un nouveau regard.

— Nous sommes bien seuls, dit-elle.

Le comte l'avait suivie.

Alors la femme voilée reprit :

— Vous êtes le comte Éric de Crève-cœur, le descendant direct de ce vaillant Crève-cœur qui fut le



bras droit du duc de Bourgogne Charles le Terrible .

— C'était mon arrière grand-père.

— Vous êtes jeune, beau et brave.

— Jeune, oui ; beau je n'en sais rien ; brave, à coup sûr.

— Vous êtes un des plus riches seigneurs de la Lorraine.

— On le dit.

— Et cependant les belles dames de Nancy et les gentilshommes de la cour du duc, notre maître, s'accordent à dire qu'il n'est cavalier si triste et si morose que vous.

— Je suis d'humeur grave.

— Votre front est pâle, un cercle de bistre entoure vos yeux. Vos lèvres sont décolorées, et on prétend que vous êtes rongé par un mal inconnu.

— Peut-être suis-je malade.

— Non, vous êtes frappé au cœur.

Le cavalier tressaillit.

L'inconnue poursuivit :

— Comte Éric de Crèvecœur, vous êtes la proie d'un amour immense et fatal.

— Qu'en savez-vous ? interrompit brusquement Éric de Crèvecœur.

— Je le sais.

Il se prit à rire bruyamment.

— Je vous défierais bien de désigner la femme qui m'a fait ainsi son esclave.

— Ah ! vous croyez ?

Et la femme voilée approcha ses lèvres de l'oreille du comte et y laissa tomber un nom.

Éric étouffa un cri :

— Taisez-vous ! dit-il.

— Non, dit la femme voilée, vous m'écoutez.

— Que voulez-vous ?

— Je veux vous raconter votre propre histoire.

— A quoi bon ?

— Vous le verrez.

Ceux qui possèdent notre secret ont toujours un terrible ascendant sur nous ; le comte se sentit dominé par l'accent de l'inconnue. Il courba la tête et dit :

— Soit, parlez, je vous écoute.

— Comte de Crève-cœur, reprit l'inconnue, vous êtes entré un soir dans la vieille église dont la flèche domine dix lieues de pays à l'entour de Nancy.

— Je vais souvent à l'église.

— C'était un soir d'hiver, la nuit était profonde et la grande nef du temple déserte.

C'était l'heure où les prêtres ont cessé leurs chants, où les fidèles se sont retirés dans leur demeure, — l'heure où Dieu reste seul en son tabernacle.

— Après ?

— Vous vous êtes agenouillé sur la dalle, vous

avez courbé votre front de jeune homme avec l'humilité d'un vieillard qui voit approcher l'éternité et craint de paraître devant Dieu, puis vous avez murmuré à mi-voix cette prière :

« Seigneur ! vous qui pouvez tout, donnez-moi la force de renoncer au fatal amour qui me ronge car, vous le savez, j'aime... »

Alors vous avez prononcé un nom — et si sourde qu'ait été votre voix, elle a trouvé un écho.

— Ah ! dit le comte Éric en attachant un regard scrutateur sur la femme voilée, qui donc êtes-vous pour savoir tant de choses ?

— Peu vous importe ! Écoutez encore...

— Parlez.

— Ce nom est arrivé jusqu'à une femme qui, pareillement agenouillée, se tenait immobile derrière un pilier de la nef.

— C'était vous ?

— Non.

— Qui donc, alors ?

— Comte, dit la femme voilée, vous êtes un vaillant soldat, on vous a vu sourire au milieu des arquebusades, on vous a vu jouer avec la mort, mais qui sait si vous entendrez de sang-froid et sans pâlir ce que je vais vous dire ?

Éric de Crève-cœur sentit quelques gouttes de sueur perler à son front...

— Savez-vous quelle était cette femme ?

— Mais parlez ! exclama le comte avec une impatience fébrile.

— C'était ELLE !

— Elle ! elle ! elle !!! murmura le comte épouvanté.

L'inconnue continua :

— Du moment où *elle* a su que vous l'aimiez, elle a pensé que vous la serviriez et lui seriez dévoué corps et âme, si elle avait besoin de vous.

— Ah ! murmura Éric de Crève-cœur, si elle pouvait me demander mon sang jusqu'à la dernière goutte...

— Qui sait ?

— Si elle me pouvait dire : Mourez pour moi, et en expirant vous me verrez vous sourire.

— Pauvre comte ! murmura la femme voilée, comme vous l'aimez, mon Dieu !

Tout à coup Éric de Crève-cœur se redressa, et pour la seconde fois :

— Mais qui donc êtes-vous, dit-il, vous qui me venez dire tout ?

— Je suis envoyée par *elle*.

— Ciel !

L'inconnue vit le comte chanceler comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Du courage, comte, du courage ! dit-elle, il le faut !

— Pourquoi?

— *Elle* compte sur vous.

— Je suis prêt. Que faut-il faire?

— Suivez-moi.

L'inconnue se remit en marche ayant le comte à ses côtés.

Elle suivit le bord de la Meurthe pendant dix minutes environ, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré un pont.

Là elle s'arrêta et dit à son compagnon:

— Connaissez-vous la forêt Verte?

— Oui, certes, c'est celle qui entoure le Burg du Diable, un vieux château ruiné et ensorcelé, dit-on.

— Êtes-vous superstitieux?

— Non.

— Alors vous ne craignez ni les esprits ni les farfadets, ni les gnomes?...

— Je suis chrétien, et ma religion me défend d'y croire.

— Chrétien et catholique, n'est-ce pas?

— J'ai la haine des huguenots.

— C'est bien. Avez-vous parcouru la forêt Verte?

— Elle est immense, mais comme l'un de mes manoirs l'avoisine et que j'y ai forcé maint sanglier, j'en connais les moindres carrefours et les plus petites clairières.

— Ainsi vous n'avez nul besoin du clair de lune

pour traverser le Val des fées, cette gorge sauvage qui conduit au pied du vieux Burg?

— J'en compterais au besoin les arbres et les pierres.

— Ecoutez donc alors, comte Eric de Crèvecœur. Neuf heures viennent de sonner au beffroi du palais lucal. Il faut que vous soyez à minuit dans les ruines du vieux Burg.

— J'y serai. Que dois-je faire?

— Rien... Attendre...

— Est-ce tout ce que vous avez à m'ordonner, vous qu'*elle* envoie? demanda humblement le comte Éric de Crèvecœur.

— On vous donnera vos instructions dans les ruines.

— Je vais faire seller mon meilleur cheval.

— C'est inutile.

— Pourquoi?

— Tenez, descendez sous le pont, vous y trouverez une barque. Vous savez manier l'aviron?

— Oui.

— En une heure vous aurez descendu la Meurthe jusque à l'endroit où commence la forêt Verte. Vous entrerez dans le taillis qui porte le nom de Bois Fourchu.

— Je le connais.

— Et vous y trouverez un cheval tout sellé. Adieu

Et l'inconnue, sans avoir soulevé son voile, fit un geste de la main et s'éloigna.

Le comte Éric de Crève-cœur descendit sous le pont, sauta dans la barque qu'on venait de lui indiquer, coupa l'amarre avec son poignard, et d'un coup d'aviron gagna le milieu de la rivière.

La Meurthe est profonde et rapide; le comte était habile à gouverner une embarcation.

Celle qu'il montait fila rapide comme un alcyon, et, moins d'une heure après, elle effleurait la lisière de la *forêt Verte*, à deux portées d'arquebuse de ce taillis que l'inconnue avait désigné sous le nom de *Bois Fourchu*.

Le comte aborda, sauta lestement à terre, et laissant la barque s'en aller à la dérive, il s'apprêtait à entrer dans le taillis, lorsqu'il crut entendre un bruit d'avirons qui frappaient l'eau régulièrement.

La nuit était noire; on ne voyait point à deux pas devant soi, et le comte s'arrêta pour écouter.

Mais le bruit des avirons cessa comme par enchantement.

— Je me suis trompé, dit-il.

Et il entra dans le taillis, se dirigeant vers une clairière où, sans doute, devait être le cheval dont on lui avait parlé.

Tout à coup et tandis qu'il marchait, il entendit

un bruit de pas, comme il avait entendu tout à l'heure un bruit d'avirons.

— Pâques Dieu! murmura-t-il, est-ce que je serais suivi?

Il porta la main à son épée et continua à avancer.

Les pas se rapprochèrent.

— Viendrait-on à ma rencontre? se dit-il encore.

En même temps le hennissement d'un cheval arriva jusqu'à lui.

Le comte marchait dans cette direction.

Les pas s'approchaient toujours et faisaient craquer les feuilles mortes qui jonchaient le sol.

Soudain le comte aperçut un homme qui, comme lui, allait droit au cheval qui venait de hennir et qui était attaché à un arbre.

Il doubla le pas et arriva juste au moment où ce nouveau personnage allait prendre le cheval par la bride.

— Arrière, manant! cria-t-il, ce cheval est à moi!

— Arrière toi-même! répondit l'inconnu, et apprends que je suis gentilhomme.

— Eh bien, en ce cas, mon gentilhomme, dit le comte d'un ton plus courtois, laissez-moi vous dire que vous vous méprenez étrangement; ce cheval m'est destiné.

— Aussi vrai que je suis gentilhomme du Luxem-



bourg et que je me nomme sir d'Arnebourg, je vous jure, mon gentilhomme, que vous êtes dans l'erreur.

— Pardon! messire. Je viens de Nancy en bateau avec la certitude de trouver un cheval dans la clairière du Bois Fourchu.

— Moi, je viens de mon château d'Arnebourg, situé à quinze lieues d'ici; j'en viens en ligne directe, persuadé que je trouverai un cheval dans cette même clairière.

— Alors, monsieur, dit le comte Éric de Crève-cœur, je ne vois qu'un moyen de trancher la question.

— J'allais vous le proposer, monsieur, répondit le Luxembourgeois.

Et les deux jeunes gens, rejetant leurs manteaux en arrière, tirèrent leur épée du fourreau.

### III

Déjà les épées étaient hors du fourreau et les deux jeunes gens croisaient le fer, lorsqu'un deuxième hennissement se fit entendre...

Mais, chose bizarre! ce hennissement partait du fond du taillis, et le cheval que le gentilhomme du

Luxembourg et le comte de Crève-cœur se disputaient  
était auprès d'eux.

Il y avait donc un deuxième cheval ?

Tous deux relevèrent le fer et le comte regarda  
son compagnon :

— Nous sommes fous, dit-il. Il y a un cheval pour  
chacun de nous.

— C'est mon avis, dit le sire d'Arnebourg.

Comme le hennissement continuait à se faire en-  
tendre, le comte se dirigea vers le lieu d'où il par-  
tait, et, en effet, il trouva un second cheval attaché  
à un baliveau.

— Ma foi ! monsieur, dit-il, celui-ci est noir, l'au-  
tre est blanc, tous deux sont sellés ; lequel est pour  
vous, lequel est pour moi ? je n'en sais rien.

— Ni moi non plus.

— Qu'en conclure ?

— Mais, dit le sire d'Arnebourg, choisiss-  
sez...

— Après vous...

— Oh ! peu m'importe ! pourvu que celui que je  
monterai me porte aux ruines du Burg du Diable.

— Plaît-il ? fit le comte.

— Je vais, répéta le sire d'Arnebourg, aux rui-  
nes du Burg.

— Moi aussi.

— Hein ?

Et, malgré la nuit, les deux adversaires se regardèrent de nouveau.

— Cependant, monsieur, dit le comte, le château n'est point habité, que je sache!

— Il le sera cette nuit, puisqu'on m'y attend.

— Moi aussi, répéta le comte de Crèveœur.

— Ah ça! monsieur, voici, selon moi, qui commence à devenir extraordinaire.

— Comment cela?

— Vous arrivez en bateau, moi aussi; un cheval vous attend, j'en trouve un autre. Qu'est-ce que cela signifie?

— Que nous allons au même endroit, voilà tout.

— Et probablement pour le même but, j'imagine.

— Je l'ignore.

— Plaît-il?

— Monsieur, dit le comte, on ne sonde point les mystères.

— Ce n'est point mon avis.

— Ah! Et, ajouta M. de Crèveœur, si on vous attend dans les ruines du vieux Burg, c'est que vous y avez affaire.

— C'est probable.

— Et moi aussi, puisqu'on m'y attend comme vous.

— C'est probable pareillement.

— Or donc j'ai le droit... de vous demander...

— Ce que j'y vais faire ?

— Dame !

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus.

Il y eut un moment de silence entre les deux jeunes gens. Enfin le sire d'Arnebourg reprit :

— Cependant, monsieur, je puis vous révéler une chose qui piquera votre curiosité, si elle ne peut la satisfaire.

— Je suis prêt à l'écouter.

— Je vous l'ai dit, je suis gentilhomme du Luxembourg et je suis capitaine pour Monseigneur le duc de Lorraine, que Dieu conserve !

— Je suis pareillement à son service, observa le sire de Crèvecœur.

— Étant capitaine pour le duc, poursuivit le sire d'Arnebourg, j'ai longtemps tenu garnison dans sa bonne ville de Metz.

— C'est comme moi.

— Or, tandis que je m'y trouvais, je me suis épris d'un amour violent pour une femme qui, pour des raisons que je ne puis vous donner, était aussi loin de moi que le soleil l'est de la lune.

— C'est également mon histoire.

Le sire d'Arnebourg ne parut point avoir entendu et continua :

— J'avais enseveli cet amour au plus profond de

mon cœur, lorsque j'ai reçu un singulier billet hier matin.

Le comte de Crèvecœur fronça le sourcil.

Le gentilhomme du Luxembourg reprit :

— Ce billet disait : « Vous aimez... » Ici était le nom de la femme dont je vous parle : « or, cette dame a été instruite de votre amour... »

— Pardon ! mon gentilhomme, interrompit le comte de Crèvecœur, comment peut-il se faire que cette dame ait eu connaissance de votre amour puisque vous l'aviez enseveli au plus profond de votre cœur ?

— Oh ! d'une façon bizarre.

— Voyons !

— Un soir, il y a de cela quelques mois, j'entrai dans une église comme la nuit tombait. L'église était déserte... du moins je le crus.

— Et, dit brusquement le comte Éric de Crèvecœur, agenouillé sur les dalles, vous demandâtes sans doute à Dieu de vous guérir du fatal amour qui vous rongait ?

— Précisément.

— Et cette dame que vous aimiez était là derrière un pilier, et elle vous entendit !

— Sang-Dieu ! exclama le sire d'Arnebourg, qui donc vous a dit... ?

— Personne.

— Alors comment?...

— Votre histoire est la mienne.

— Vous dites?... fit le gentilhomme du Luxembourg.

— Monsieur, dit froidement le comte Éric de Crève-cœur, si vous le voulez, je vais vous dire le nom de cette femme.

— Par exemple !

— Je vous en donne ma parole.

— Eh bien ! voyons !

— Elle se nomme...

Et le comte se pencha à l'oreille du sir d'Arnebourg, qui tressaillit et finit par jeter un cri.

Cette confidence échangée les deux jeunes gens firent chacun un pas en arrière.

— Monsieur, dit le comte, je crois que nous sommes rivaux.

— C'est également mon avis, monsieur.

— Donc nous allons nous battre.

— Ah ! permettez...

— Et nous battre à mort !

— Monsieur, dit froidement le sire d'Arnebourg vous ne me ferez pas l'injure de croire que j'aie jamais reculé devant un coup d'épée.

— Je ne le pense pas, du moins.

— Cependant, je trouve votre proposition de combat hors de propos.

— Comment! monsieur, exclama le comte, nous allions nous battre pour un cheval et vous trouvez qu'une femme n'en vaut pas la peine?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous.

— Pour que cette femme dont nous parlons nous ait donné un semblable rendez-vous, il lui fallait un motif impérieux.

Le comte tressaillit de nouveau :

— Vous avez peut-être raison, dit-il.

— Et si cette femme nous a supposés tous deux assez dévoués, assez remplis d'abnégation pour nous entendre et la servir en commun...

— Parbleu! monsieur, s'écria le comte en remettant son épée au fourreau, vous êtes dans le vrai.

— Ah! vous trouvez?

— Et au lieu de nous battre, mieux vaut chevaucher de compagnie et faire route ensemble jusqu'aux ruines du Burg.

— C'est mon avis.

— Là nous saurons ce qu'on attend de nous.

— Allons! dit le sire d'Anembourg, choisissez votre cheval, monsieur.

— Je prends le noir.

— Bon! dit le Luxembourgeois.

Et, mettant le pied à l'étrier, il enfourcha le cheval blanc.

— Savez-vous bien le chemin ? demanda le comte Éric.

— Moi ? pas du tout. Mais on m'a recommandé, dans le billet que j'ai reçu, de rendre la main à mon cheval.

— Il saura le chemin pour vous ?

— Précisément.

— C'est inutile, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous guiderai, moi.

— Alors, c'est bien. En route !

Les deux jeunes gens poussèrent leurs chevaux, et le comte Éric passant le premier, ils s'engagèrent dans un petit chemin frayé à travers la futaie, et qui conduisait au val des Fées.

Tous deux chevauchèrent longtemps silencieux et absorbés en leurs pensées.

Tous deux firent tour à tour cette réflexion :

— La femme que nous aimons ne nous aime pas évidemment, puisque nous sommes deux et que, à tous deux, elle assigne le même rendez-vous. Mais elle a besoin de notre épée, et elle nous a permis de l'aimer en échange du service qu'elle attend de nous.

Tous deux encore furent simultanément assaillis par une mauvaise pensée, et chacun se dit :

— Qui sait ! si j'étais seul à l'aimer, seul à la servir, peut-être....



Et ils se repentirent tour à tour d'avoir remis l'épée au fourreau.

Mais, comme ils entraient dans cette gorge étroite et profonde à l'extrémité de laquelle une colline hérissée de rochers supportait les ruines du vieux Burg, et que les habitants de la contrée environnante nommaient le val des Fées, ils entendirent résonner sous la futaie le galop d'un cheval, et en même temps retentir un juron énergique en langue allemande.

— Oh ! oh ! dit le sire Léo d'Arnebourg, qu'est-ce que cela ? On dit que la forêt Verte est fréquentée par de mauvais esprits. Est-ce que par hasard l'un d'eux servirait de cheval à Satan ?

Le comte, lui, haussa les épaules :

— C'est quelque soudard égaré, un reître qui a perdu son chemin, dit-il.

Le galop se rapprochait et, tout à coup un cavalier déboucha dans le val des Fées et arrêta court son cheval en se trouvant en présence des deux gentilshommes.

La lune venait de monter à l'horizon et la nuit, sombre naguère, était devenue lumineuse.

— Parbleu ! messeigneurs, s'écria le cavalier, vous êtes du pays, sans doute ?

— Oui, répondit Éric.

— Et vous aurez bien la courtoisie de me remettre en mon chemin.

— C'est facile, messire, où allez-vous ?

— Aux ruines du Burg du Diable.

Éric et Léo jetèrent un cri.

— Hein ? fit le premier.

— Comment dites-vous ? demanda le second.

— Je vais aux ruines du Burg du Diable, répéta le cavalier.

— Nous aussi.

— Vrai ? fit-il à son tour.

— On nous attend à minuit.

— C'est l'heure qu'on m'a donnée.

— Par la Vierge ! seigneur cavalier, dit alors Éric de Crève-cœur, s'il en est ainsi, vous ne ferez nulle difficulté, mon gentilhomme, de nous dire d'où vous venez.

— De Saarbruck, dont je suis seigneur châtelain, tout en étant le vassal du duc de Lorraine, que Dieu conserve !...

— Ah ! vous venez de Saarbruk ?

— Sur un billet mystérieux que j'ai trouvé cloué avec un poignard sur la porte de mon castel.

— Et... ce billet ?

— Ce billet m'invitait à me rendre aujourd'hui même à minuit précis aux ruines du vieux Burg.

Le comte Éric regarda Léo d'Arnebourg.

— Je gage, dit-il, que ce billet commençait ainsi :

«*Si vous aimez toujours...*»

Le châtelain de Saarbruk jeta un cri :

— Comment savez-vous ?

— Bah ! dit le comte de Crèvecœur, je gage que vous aimez une grande dame ?

— C'est vrai.

— Une dame qui est aussi loin de vous que de nous.

— Mais ?...

— Je me nomme le comte Éric de Crèvecœur.

L'Allemand s'inclina.

— Et monsieur, continua Éric, a nom Léo, sire Arnembourg.

L'Allemand salua et répondit :

— Je suis le sire châtelain de Saarbruck et je m'appelle Conrad.

— Et vous aimez une femme dont je vais vous dire le nom.

— Oh ! je vous en défie.

— Bah !

Et le comte se pencha à l'oreille de Conrad, baron de Saarbruck, et murmura un nom tout bas.

— Ah ! exclama Conrad, vous avez dit vrai. Mais qui donc a pu vous livrer mon secret ?

— Personne. Votre secret est le nôtre. Nous aimons cette femme aussi.

Conrad porta la main à la garde de son épée.

Léo se prit à rire.

— Allons donc ! dit-il. Si *elle* convoque ainsi tous ceux qui l'aiment, c'est qu'elle a besoin de leur épée.

— Vous avez raison, murmura Conrad, qui refoula sa rapière dans le fourreau.

— Je gage, reprit le comte Éric, que vous étiez persuadé comme nous qu'*elle* ignorait votre amour.

— C'est vrai.

— Comment l'a-t-elle appris ?

— Je l'ai sauvée dans une chasse à l'épieu des défenses d'un sanglier.

— Ah !

— Et mon secret m'est échappé.

— Eh bien ! franchement, dit Léo en riant, j'aime mieux cela.

— Pourquoi ?

— Parce que cela varie un peu. Le comte et moi nous avons révélé notre amour de la même manière.

— En vérité !

— Et, mort de ma vie ! dit le comte Éric, vous êtes plus hardi que moi.

L'Allemand répondit avec flegme :

— Je suis toujours hardi quand j'ai bu.

— Vous aviez bu ce jour-là ?

— Une outre de vin du Rhin.

— Peste ! murmura Léo.

Tout en causant, les trois jeunes gens avaient

continué à chevaucher vers la colline dont le faite supportait les ruines du vieux Burg.

Il leur fallut une heure pour gravir les pentes abruptes qui conduisaient au manoir ruiné, mais minuit n'était point sonné encore lorsqu'ils franchirent la première enceinte.

Au milieu de ces murs écroulés, une seule tour était demeurée debout. Les créneaux de cette tour étaient inondés d'une clarté rougeâtre, tandis qu'un flot de fumée passait au travers du toit.

Éric de Crèvecœur, qui passait le premier, poussa son cheval vers cette tour, et lorsqu'il fut sur le seuil, il se retourna tout à coup vers ses compagnons en s'écriant :

— Cornes du diable! messeigneurs, en voici un quatrième.

#### IV

Pourquoi ces paroles du comte Éric de Crèvecœur?

C'est que, à l'intérieur de la tour, qui était immense et dont les plafonds écroulés laissaient apercevoir le toit tout constellé d'étoiles, on avait allumé un grand feu de broussailles.

Devant ce feu était assis un jeune homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans.

Au bruit que fit le cheval d'Éric de Crèvecœur, le jeune homme tressaillit, se leva et, voyant un inconnu, porta la main à la garde de son épée.

Mais Éric n'en tint pas compte ; il poussa son cheval et entra dans la tour sans avoir quitté la selle.

— Qui donc êtes-vous ? demanda le jeune homme.

— Je me nomme le comte de Crèvecœur, dit Éric.

Et comme ses deux compagnons l'avaient suivi et pénétraient pareillement dans la tour, le jeune homme étonné s'écria :

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

— Nous avons rendez-vous à minuit.

— A minuit !

— Comme vous, sans doute ?

— C'est vrai.

— Messire, reprit Éric, j'ai eu l'honneur de vous dire que je me nommais Éric, comte de Crèvecœur.

Le jeune homme s'inclina.

— Monsieur que voilà, poursuivit le comte, s'appelle Léo d'Arnebourg.

Le jeune homme salua de nouveau.

— Et monsieur, acheva le comte, est le baron Conrad de Saarbruck.

Le jeune homme rendit un troisième salut et dit à son tour :

— Messieurs, je suis gentilhomme bourguignon, et l'on me nomme Gaston de Lux.

— Tiens ! dit le comte, vous avez été page du duc Henri de Guise ?

— Je l'étais enocre il y a cinq ans.

— Et on vous a donné rendez-vous?...

— Par un billet qui m'est parvenu à Dijon, où j'étais descendu à l'hôtellerie des *Trois-Rois*.

— Bon ! dit Éric, je parie qu'il y était question d'amour...

Gaston tressaillit.

— Que vous importe ! dit-il.

Tout en échangeant ces explications, les trois nouveaux venus avaient mis pied à terre, attaché leurs chevaux à un arbre qui avait poussé au milieu des ruines, et ils étaient venus se ranger à l'entour du feu.

— Ah ! seigneur Gaston de Lux, dit le comte Éric avec une inflexion railleuse, vous nous demandez que nous importe ?

— Sans doute.

— C'est que, peut-être, nous possédons tous trois vos secrets.

— Je n'en ai qu'un, répondit le jeune homme, et il est si bien enfoui au fond de mon cœur, que Dieu lui-même n'en sait rien.

— Mais *elle* ?

— Qui, elle ? demanda Gaston, qui fit un soubre

saut sur le tronc d'arbre qui lui servait de siège.

— Elle, parbleu! la femme que vous aimez... la femme que nous aimons tous.

— Vous! vous! exclama le jeune homme.

— Nous, dit froidement le comte.

— J'aime la femme que vous aimez?

— Eh! sans doute, cela doit être. Sans cela, riez-vous ici?

Et comme le jeune homme stupéfait et pâissant les regardait, d'un œil hagard, et portait instinctivement la main à la garde de son épée, le comte Éric de Crève-cœur ajouta :

— Tenez, si vous le souhaitez, messire, je vais vous dire son nom.

— C'est inutile, dit tout à coup une voix sur le seuil.

Une voix douce et fraîche, une voix de jeune fille, harmonieuse comme le soupir du vent dans les bois.

A cette voix les quatre jeunes gens se levèrent précipitamment et demeurèrent ensuite immobiles tête nue, saisis d'admiration et de respect.

Une femme qui s'était un moment arrêtée sur le seuil de la tour s'avança alors jusqu'au brasier dont les reflets rougeâtres l'enveloppèrent et l'éclairèrent tout entière.

Cette femme, qui avait rejeté en arrière le capuchon de sa mante espagnole, était une belle et



suave jeune fille aux cheveux dorés, aux yeux bleus.

Frêle et délicate en sa stature, elle avait le regard étincelant des âmes fortes, et sous ce regard, ces quatre hommes, qui avaient bravé mille périls, courbèrent le front et se sentirent fascinés.

Un moment silencieuse, cette jeune fille s'adressa enfin à Éric :

— Comte de Crèvecœur, dit-elle, il est inutile que vous prononciez mon nom. Je vais vous le dire moi-même. Je m'appelle Anne de Lorraine, et je suis duchesse de Montpensier.

Et comme ils se taisaient et demeuraient courbés sous les magiques effluves de son regard, elle reprit :

— Oui, vous voilà bien tous, mes beaux seigneurs, dit-elle avec enthousiasme, vous à qui j'ai inspiré un violent amour, longtemps à mon insu. Vous voilà, comte Éric de Crèvecœur, vous qui vous élançâtes un jour dans les flots du Rhin pour aller, au péril de vos jours, me cueillir sur la rive opposée une petite fleur bleue que j'aimais.

Vous voilà, sire Léo d'Arnebourg, vous qui avez tué en champ clos un chevalier allemand qui avait osé insulter l'étendard de ma noble maison.

Te voilà, Gaston de Lux, toi l'ancien page de mon frère bien-aimé, toi avec qui j'ai joué enfant.

Et vous aussi, baron Conrad, vous êtes accouru, vous à qui déjà je devais la vie.

Et comme tous s'inclinaient :

— Messires, dit-elle, tous quatre vous m'aimez... et s'il me fallait faire un choix parmi vous, oh ! sans nul doute j'hésiterais. Vous êtes tous braves, beaux, de noble race et d'âme loyale...

Je ne suis point une princesse altière et vaine de ses aïeux ; je sais que des gentilshommes tels que vous valent des fils de roi, et si je pouvais vous réunir tous les quatre en un seul homme, je placerais une main dans la sienne.

Il y eut un frémissement d'enthousiasme parmi les quatre jeunes gens. La duchesse poursuivit :

— Ne pouvant vous aimer d'amour, j'ai voulu vous aimer comme une sœur : j'ai voulu vous réunir et vous unir par un serment solennel, vous qui étiez inconnus les uns aux autres, vous que le hasard avait fait rivaux, j'ai voulu vous rendre frères... J'ai voulu vous ranger sous un même drapeau, vous faire les serviteurs de la même cause.

Ils se regardaient, muets, étonnés.

— Messires, poursuivit la duchesse, je veux faire un roi de France : ce roi sera mon frère Henri d'Guise, et les hommes sur lesquels j'ai compté pour cette œuvre de géants, c'est vous !

A ces derniers mots ils se redressèrent tous quatre avec fierté.

La duchesse acheva :

— Le jour où mon frère Henri de Guise sera couronné roi de France, vous tirerez au sort parmi vous, et le vainqueur placera dans la sienne la main d'Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier.

Tous quatre étendirent la main et, frémissant d'enthousiasme, ils firent, sur un Christ que la duchesse tenait à la main, ce serment solennel ;

— Nous jurons de dévouer notre vie et de verser notre sang jusqu'à la dernière goutte pour Henri de Lorraine, duc de Guise et, un jour, roi de France !

— A l'œuvre donc ! messires, s'écria la duchesse dont les yeux bleus jetèrent des flammes. . . . .

. . . . .  
 . . . . .

#### V

Revenons maintenant à Paris.

Un matin, vers le milieu du mois d'août de la même année, le compère Malican, en manches de chemise, tête nue, était debout sur le seuil de sa porte.

Le cabaret était vide, la place du Louvre déserte.

Il était cependant huit heures bien sonnées à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Allons! murmura Malican, les Suisses sont de garde au Louvre! Quand les Suisses sont au Louvre, M. de Crillon fait fermer les portes, et quand on ferme les portes, le pauvre Malican fait de mauvaises affaires...

Le cabaretier jeta un regard mélancolique à l'intérieur de sa maison et continua ainsi son monologue :

— J'ai beau avoir fait de Myette une grande dame, je n'en suis pas moins le pauvre diable de Malican qui a besoin de son métier pour vivre.

Or, depuis un mois, les Suisses boivent comme des Français et les Français comme les Espagnols, ces pleutres qui dédaignent le jus de la treille pour le jus des limons et des citrons.

Malican accentua son monologue d'un nouveau soupir.

Il avait tenu longtemps les yeux fixés sur le Louvre dont la grand'porte demeurait close.

Soit qu'il désespérât de voir se rouvrir cette porte, soit qu'il eût l'espoir qu'une pratique lui viendrait du côté opposé, Malican se retourna et se prit à lorgner le Pont-au-Change, dont il apercevait les maisons et les boutiques d'orfèvres et de joailliers.

Justement un cavalier passait sur ce pont.

— Oh! oh! dit Malican, si tu te rends au Louvre, qui que tu sois, mon gentilhomme, je te défie bien de passer outre... Bon gré, mal gré, il te faudra boire de mon vin!

Et Malican, qui n'était pas Gascon pour rien, — Malican se campa sur sa porte d'un air conquérant, mit le poing sur sa hanche et se donna l'attitude d'un cabaretier qui n'a pas besoin de son métier pour vivre et ne le remplit que par pure philanthropie.

Le cavalier venait de tourner l'angle du Pont-au-Change, et, pour combler les vœux de Malican, il suivait en aval la rive droite de la Seine, c'est-à-dire qu'il venait droit au Louvre.

Ce cavalier montait un fort beau cheval, aux jambes grêles, à la taille petite, mais bien prise, et, du premier coup d'œil, le Béarnais Malican reconnut sa race.

— Mort de ma vie! murmura-t-il, voilà un cheval de Tarbes, et par conséquent c'est un gentilhomme Béarnais qui m'arrive...

Holà, messire! cria-t-il lorsque le cavalier ne fut plus qu'à vingt pas de distance.

Celui-ci vint alors droit sur lui, et Malican jeta un cri de joie. Il avait reconnu le cavalier, et maintenant il oubliait son rôle de cabaretier pour se sou-

venir qu'il était l'oncle de la jolie Myette, l'heureuse épouse de Noë.

Or, ce cavalier, c'était Raoul. — Le beau page Raoul, pour qui le cœur de Nancy l'espiègle avait battu, disait-on par le Louvre.

Maintenant, pourquoi Raoul était-il monté sur un cheval de Tarbes?

C'est que Raoul revenait de Nérac et même de Pau.

Presque aussitôt après son mariage, notre ancien ami Amaury de Noë avait éprouvé le besoin de s'en aller faire un tour en Navarre avec sa jeune femme. Il était parti il y avait environ un mois, il y avait emmené Raoul.

Pourquoi?

Ceci était un secret entre le roi Henri de Navarre, Nancy et lui. Malican lui-même n'en avait rien su.

Tout ce que Malican savait, c'est que Raoul avait fait route avec Myette et Noë.

— Hé! monsieur Raoul! s'écria-t-il tout joyeux.

— Bonjour, Malican.

— Vous arrivez?

— Tu le vois à la poudre de mes habits. J'ai chevauché toute la nuit.

Et Raoul mit pied à terre.

— Donne-moi un verre de vin, dit-il, je meurs de soif.

— Entrez, monsieur Raoul.

Le page attachâ son cheval à un anneau de fer fixé en dehors et il entra dans le cabaret.

— Vous revenez de Navarre? demanda Malican avec vivacité.

— En droite ligne.

— Et vous avez vu Myette?

— Je l'ai quittée il y a huit jours.

— Et M. de Noë.

— Il y en a cinq à peine.

— Comment! dit Malican scandalisé, M. de Noë a déjà quitté sa femme?

— Pour quelques jours.

Malican fronça le sourcil.

— Aurait-il déjà cessé de l'aimer? fit-il en regardant Raoul.

Raoul se prit à rire :

— Oh! rassurez-vous, dit-il. M. de Noë adore sa femme plus que jamais.

Malican respira.

— Mais, reprit le page, il avait un voyage mystérieux à accomplir.

Malican ouvrit de grands yeux.

— Ah! mon pauvre Malican, dit le page, il ne faut pas m'en demander plus long.

— Je sais que vous êtes discret.

— Par nécessité. Je ne sais pas où Noë est allé.

— C'est différent.

— Nous sommes partis de Nérac ensemble e nous sommes venus jusqu'à Bordeaux. Là, il m'a laissé sans me dire où il se rendait.

— Et vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien. Mais toi, Malican, tu vas me donner des nouvelles, je suppose.

— De quoi, de qui ? demanda Malican.

— Mais de tout ce qui se passe à Paris.

— Certes oui. Mais mamzelle Nancy vous en dirait plus long que moi.

Malican cligna de l'œil.

— Il n'y a que les femmes, dit-il, pour être au courant de tout. Et justement...

Malican était retourné sur le pas de la porte.

— Justement, dit-il, je vois une fenêtre qui s'ouvre là-haut, sous les toits du Louvre.

Raoul courut à la porte, et comme il avait l'œil presque aussi perçant que le Béarnais Malican, il reconnut la blonde Nancy en déshabillé du matin, qui, accoudée à sa fenêtre, respirait l'air à pleins poumons...

Raoul sentit son cœur battre précipitamment.

— Tu as raison, dit-il. Nancy doit savoir bien des choses.

Et il s'élança au dehors, remonta sur son cheval, et piqua des deux vers le Louvre.



Nancy était à sa fenêtre, et, après avoir regardé curieusement le cheval attaché à la porte de Malican, elle avait suivi de l'œil le cavalier qui l'enfourchait pour venir au Louvre.

Peut-être Nancy n'avait-elle pas l'œil aussi perçant que Raoul et Malican, mais elle devina, aux pulsations violentes qui s'emparèrent subitement de son cœur, que ce cavalier ne pouvait être que son petit Raoul. Le page frappa à la porte ferrée du Louvre, de son épée.

Un suisse ouvrit le guichet et le reconnut.

— Ah! monsieur Raoul, lui dit-il, vous êtes bien heureux d'arriver en plein jour.

Pourquoi cela?

— Parce que depuis le retour de madame Catherine...

— Hein? fit Raoul.

Le suisse reprit :

— Depuis le retour de madame Catherine, on n'entre plus la nuit au Louvre.

— Ah! madame Catherine est revenue ?

— Oui, dit le suisse d'un air passablement consterné.

Et il ouvrit la porte.

Raoul pénétra dans la cour du Louvre, mit pied à terre, jeta la bride à un soldat qui n'avait rien à faire, et s'élança vers le petit escalier qui conduisait

dans les combles du palais, et par conséquent, aux logis des pages et des suivantes.

Sur la première marche de cet escalier il trouva Nancy.

Nancy, qui pâlit et rougit tour à tour, et, sans plus de cérémonie, lui sauta au cou en lui disant :

— Ah! Raoul, mon mignon, décidément je me suis aperçue de ton absence.

Et le prenant par la main, elle l'entraîna après elle dans l'escalier tournant.

— Monte vite! dit-elle. On a dansé la nuit dernière au Louvre, et tout le monde dort encore.

— Ah! on a dansé?

— Jusqu'au jour.

— Peste! murmura Raoul.

Nancy conduisit Raoul à sa chambre et le poussa sur un escabeau, tandis qu'elle-même elle s'arrondissait dans un grand fauteuil et y prenait la pose nonchalante d'une jolie chatte.

— Mon pauvre Raoul! répéta-t-elle, comme te voilà fait!

Et elle regardait les vêtements couverts de poussière du page.

— Ah! dame! répondit Raoul, je n'ai pas pu faire ma toilette en chemin. Vous m'excuserez.

Nancy lui montra ses dents blanches en un joli sourire.

— Eh bien ! dit-elle, avons-nous fait un bon voyage ?

— Excellent ! mais un peu... triste.

— Ah ! vraiment ?

— J'ai songé à vous...

— Peuh ! dit Nancy, je m'attends depuis trois semaines à cette réponse. Il n'en pouvait être autrement.

— Vous savez bien que je vous aime, Nancy...

La camériste de madame Marguerite rougit bien un peu, mais elle se laissa prendre la main et Raoul porta avec transport cette main à ses lèvres.

— Ah ça, dit le page, ce premier moment d'effusion passé, que m'a-t-on dit, Nancy ?

— Je ne sais...

— Que madame Catherine, que le roi a fait exiler...

— Au château d'Amboise, après le mariage de madame Marguerite.

— Était de retour à Paris ?

— Justement.

— Mais... le roi...

— Le roi, mon mignon, est persuadé que madame Catherine lui est tout à fait indispensable.

— Bah !

— C'est elle qui découvre les complots des huguenots.

— Les complots ?

— Il y en a eu un.

— Contre qui?

— Contre le roi et la sûreté de son royaume.

— Mais quand ?

— Il y a huit jours.

— Et... ce complot?

— C'est un certain gentilhomme du Limousin, nommé le sire de Cotte-Hardie, qui l'avait fomenté.

— Ah !

— Et c'est madame Catherine qui, du fond de sa retraite ou de son exil, comme tu voudras, l'a découvert.

— C'est bizarre...

— On a arrêté le sire de Cotte-Hardie ; le roi lui a fait donner la torture, mais on a dit tout bas, par le Louvre, que le bourreau avait mis des coussinets entre les coins et les jambes.

— Pourquoi donc ?

— Attends... le sire de Cotte-Hardie a été condamné à être décapité en place de Grève.

— Quand ?

— L'exécution devait être pour hier matin.

— Et on l'a ajournée ?

— Non. Le gentilhomme s'est évadé.

— Du Châtelet ?

— Mon Dieu oui !

Raoul comprit.

— Je ne plains pas beaucoup, dit-il, le sire de Cotte-Hardie. Et René ?

— René est toujours au Châtelet, et chaque soir, au dîner du roi, M. de Crillon murmure :

— Harnibieu ! sire, m'est avis que le parlement a fait de mauvaise besogne en condamnant René à être rompu vif, puisque la sentence tarde tant à être exécutée.

— Et que répond le roi ?

Le roi jette un regard farouche de côté et n'ose lever les yeux sur Crillon.

— Et la reine ?

La reine regarda Crillon de travers et se tait pareillement.

Nancy allait continuer sans doute à donner à son ami Raoul des nouvelles de la cour et de la ville, lorsqu'un petit cordon qui sortait du plancher et montait au plafond s'agita et mit en mouvement un morceau de papier. C'était le genre de sonnette imaginé autrefois entre madame Marguerite et sa camériste.

— Tiens ! dit Nancy, il y a du nouveau. Oh ! oh !

## VI

Nancy dit à Raoul :

— Reste ici et attends-moi.

— Serez-vous longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Pourrai-je sortir si vous tardez à remonter ?

— Non.

— Pourquoi ?

Nancy eut son sourire mutin.

— Parce que, dit-elle, j'ai à causer longuement avec toi.

— Mais...

— Et qu'il faut que je te mette au courant de ce qui se passe dans le Louvre...

— Ah !

— Pour que tu ne commettes aucune maladresse.

— C'est différent.

— Comprends-tu ?

— Oui.

Nancy était charmante en sa robe du matin, de couleur claire. Elle avait mis une touffe de bleuets dans ses cheveux blonds relevés au coin des tempes, et son sourire lutin était tempéré par un doux re-

gard qu'elle laissait, de temps à autre, peser sur le page.

— Ah! Nancy, murmura le page, ne me quittez point.

— La reine m'attend.

— Sans m'avoir dit...

Raoul hésita.

Elle le menaça du doigt :

— Je sais, dit-elle.

— Sans m'avoir dit... que... vous me permettez toujours... de... vous... aimer...

Nancy le toisa d'un air moqueur et amical à la fois.

— Niais! dit-elle.

Elle haussa légèrement les épaules et s'en alla.

Raoul demeura seul, et Nancy, pour être bien sûre que la fantaisie ne lui prendrait pas de s'aller promener dans le Louvre, Nancy l'enferma dans sa chambre et mit la clef dans sa poche.

Puis elle descendit.

Depuis qu'il avait épousé madame Marguerite de France, Henri de Navarre, devenu roi par la mort mystérieuse de la reine Jeanne d'Albret, sa mère, logeait au Louvre avec sa jeune femme, et il occupait l'appartement que la princesse y possédait avant son mariage.

Cet appartement, on le sait, était séparé par un mur mitoyen de celui de la reine Catherine, situé

en partie au-dessous de la chambre de Nancy, et en mystérieuse communication avec le logis du sire de Pibrac, capitaine des gardes, par le judas percé à travers les pieds de ce grand Christ placé au chevet du lit de Marguerite.

Seulement, le soir de ses noces, le jeune roi avait pris à part le capitaine des gardes, lui disant :

— Pibrac, mon ami, vous souvenez-vous de certain cabinet ?

— Oui, Sire.

— Par lequel vous me montrâtes ma femme la première fois ?

— Certainement, sire.

— En auriez-vous la clef sur vous ?

M. de Pibrac s'était pris à sourire de ce sourire spirituel et fin qu'on rencontre du pied des Pyrénées au bord de la Garonne, et il avait répondu :

— Votre Majesté me ferait certainement injure si elle supposait un seul instant que je ne l'aie pas dans ma poche depuis ce matin...

— Ah ! ah !

— Et je cours même après Votre Majesté, à la seule fin...

Le prince interrompit M. de Pibrac d'un geste et tendit la main :

— Donnez, dit-il : entre gens comme nous on se comprend...



— A demi-mots, acheva Pibrac.

Et le roi Henri avait mis dans sa poche cette clef qui le garantissait contre les curiosités égrillardes de M. de Pibrac.

Ce fut donc dans cet appartement si longtemps occupé par madame Marguerite, et où tant d'événements dissemblables avaient eu lieu, que Nancy entra, après avoir enfermé Raoul chez elle.

Marguerite, en dépit de l'heure matinale, était levée.

Le roi de Navarre était absent. Ces deux circonstances étonnèrent Nancy, qui demeura sur le seuil les bras croisés, la bouche béante.

— Viens, petite, dit la reine.

Nancy fit un pas.

— Et ferme la porte.

Nancy obéit et demanda :

— Faut-il pousser le verrou ?

— Oui.

Marguerite de France, la belle Marguerite, était pâle, agitée, et Nancy, stupéfaite, s'écria :

— Est-ce que Votre Majesté a fait un mauvais rêve ?

— Non, mais..

— Se serait-elle déjà querellée avec le roi son époux, sous prétexte de religion ?

— Non, dit encore Marguerite.

— Alors...

Nancy regarda Marguerite avec la respectueuse familiarité d'un vieux serviteur.

— Je n'ai jamais vu Votre Majesté levée de si bonne heure depuis son mariage.

— J'ai mal dormi.

— En outre, je trouve toujours le roi ici, quand je viens.

— C'est vrai.

— Et jamais Votre Majesté n'a été aussi pâle... aussi défaite...

Marguerite mit un doigt sur sa bouche :

— Chut ! dit-elle, écoute-moi.

Nancy se rapprocha et regarda la reine avec une curiosité inquiète.

— Le roi de France vient de mander le roi de Navarre, dit Marguerite avec effroi.

— Pour chasser ?

— Non ; pour lui parler des affaires de la religion.

Nancy allongea ses lèvres et prit une mine piteuse.

— Hum ! fit-elle, c'est bien différent, en ce cas :

— Le roi Charles a travaillé cette nuit avec madame Catherine.

Nancy jeta autour d'elle un regard effaré, et ses yeux cherchèrent une porte ouverte.

La reine continua :

— Depuis le retour de la reine Catherine, mon frère Charles est sombre et d'aspect sinistre.

Nancy inclina la tête.

— Et, continua Marguerite, il nous a dit hier, en soupant, qu'il entendait que tout le monde fût bon catholique dans son royaume.

— Ainsi, demanda Nancy, il a mandé le roi de Navarre?

— C'est Crillon qui l'est venu chercher.

Nancy, qui avait froncé à demi ses blonds sourcils, se dérida.

— Ah ! voilà qui me rassure.

— Pourquoi?

— Parce que Crillon sera disgracié avant nous.

— Tu crois?

— Et que tant que Crillon fait son service auprès du roi, il n'est pas disgracié.

— C'est logique, mais...

— Cela ne prouve rien, veut dire sans doute Votre Majesté.

Marguerite fit un signe de tête affirmatif.

Nancy reprit :

— Il y a trois personnes que madame Catherine hait à la mort.

— Quelle est la première?

— Vous, madame.

La reine recula devant cette énormité affirmée par la bouche rose de la jolie camériste.

— Es-tu folle? dit-elle.

Nancy secoua la tête.

— Je sais ce que je dis. Madame Catherine hait Votre Majesté.

— Pourquoi?

— Mais pour trois motifs.

— Voyons!

Nancy répondit :

— D'abord, parce que madame Catherine, en songeant à faire épouser le roi de Navarre à Votre Majesté, a fait certains calculs qui ne se sont pas réalisés.

— Bon, ensuite?

— Ensuite, parce que Votre Majesté aime son époux!

— C'est une raison. Après?

— Après, parce que madame Catherine ne pardonne point à Votre Majesté l'horreur qu'elle n'a pu se défendre de lui témoigner lors de l'empoisonnement de la reine de Navarre.

— C'est bien, dit Marguerite. Voyons! maintenant selon toi, quelle est la seconde personne que la reine hait à la mort?

— Votre Majesté le devine.

— Plait-il?

— C'est le roi de Navarre.

— Tu as raison. Et la troisième?

— C'est Crillon.

— Bah! dit la reine, je suis persuadée que ma mère ne lui fait pas cet honneur.

— Votre Majesté se trompe.

— Tu crois?

— J'en suis sûre.

— Explique-toi.

— Pour cela, il faut d'abord que j'affirme à Votre Majesté que si la reine hait, elle sait aimer.

— Eh! j'en suis convaincue.

— Et elle aime pareillement trois personnes.

— Je connais la première, dit la reine, c'est mon père d'Alençon.

— La seconde, dit Nancy, c'est maître René qu'on doit rompre vif chaque matin, et qui, chaque soir, se couche fort tranquillement.

— Et la troisième?

— Oh! celle-là, dit Nancy, n'a rien de commun avec messire de Crillon, madame.

— Ah!

— Et je tairai son nom provisoirement pour en revenir à messire de Crillon.

— Soit.

Nancy continua.

— La reine Catherine a déjà obtenu du roi bien

des choses, et demain elle obtiendra plus encore, mais elle n'a pu obtenir l'élargissement de René.

— C'est vrai, dit Marguerite.

— La vie de René tient à un fil.

Si le roi se couche un soir de mauvaise humeur, il peut se réveiller au milieu de la nuit avec le cauchemar, et donner l'ordre qu'on rompe René avant le réveil de madame Catherine.

— C'est bien possible.

— Or, poursuit Nancy, la seule personne qui contre-balance à elle toute seule l'influence de madame Catherine, c'est Crillon.

— Vraiment!

— Crillon est devenu auprès du roi ce que Caton d'Utique était auprès du sénat romain.

— Peste! murmura la reine, tu sais l'histoire romaine, petite.

— Il le faut bien, madame.

— Comment?

— C'est la seule façon, selon moi, de comprendre l'histoire de France.

Marguerite eut un sourire silencieux, et Nancy continua :

— Caton d'Utique disait chaque jour en entrant au sénat : « Je pense qu'il est urgent de détruire Carthage. »

— Et Crillon?

— Crillon dit chaque soir en assistant au souper du roi : « Il m'est avis, Sire, que tant que René le Florentin n'aura pas été rompu vif, l'écusson de Votre Majesté sera mieux à l'ombre qu'au soleil. »

— Tu as raison, dit la reine, le jour où Crillon sera disgracié, René sortira du Châtelet.

— Et nous serons tous perdus, ajouta Nancy.  
Marguerite tressaillit.

— Madame Catherine, poursuivit la camériste, est sortie du Louvre comme un proscrit ; elle y est rentrée en triomphateur.

— C'est assez vrai, cela.

— Elle y est revenue avec des colères terribles, des haines mortelles, le désir ardent de sauver René et la résolution bien arrêtée de châtier tous ceux qui l'ont offensée.

— Je sais tout cela, dit Marguerite, mais crois-tu que le roi, mon époux, n'ait rien à craindre ?

— Aujourd'hui, je ne sais.

— Et demain ?

— Hum ? fit Nancy. Voici le cas de nommer à Votre Majesté la troisième affection de madame Catherine.

— Quelle est-elle ?

— Un homme qu'elle a voulu faire assassiner.

Marguerite tressaillit.

— Quand ?

— Il y a trois mois.

La reine devint pâle.

— Son nom ?

Nancy murmura tout bas :

— Il se nomme Henri.

— Tais-toi !

Et Marguerite jeta un regard effrayé autour d'elle.

A ce regard Nancy répondit par un sourire.

— Le roi n'est pas là, dit-elle.

— Mais, reprit Marguerite, tu es folle ?

— Non, madame.

— La reine hait le duc.

— Elle le haïssait, du moins.

— Et... maintenant ?

— Maintenant elle l'aime.

— C'est impossible ! s'écria Marguerite stupéfaite.

— Impossible et vrai, dit Nancy.

Et la camériste dont, on le voit, le sens et la pénétration politiques étaient allés se développant, exposa ainsi sa manière de voir.

— La reine Catherine ne haïssait point le duc Henri de Guise, qui est un prince charmant, plein de bravoure, excellent catholique, mortel ennemi des huguenots, et, de plus, le frère du cardinal de Lorraine, pour lequel Votre Majesté le sait... elle a eu une grande amitié.



— Bien, dit Marguerite; qui haïssait-elle donc ?

— Le favori de la princesse Marguerite, — osa murmurer Nancy, — lequel aspirait à être son époux, c'est-à-dire le beau-frère du roi de France, et qui devenait le premier glas funèbre de la monarchie.

— Après ?

— Votre Majesté devenue reine de Navarre, madame Catherine ne hait plus le duc de Guise.

— Ah ?

— Elle l'aime, au contraire, et bien certainement, à cette heure, il y a un petit traité d'alliance entre elle et lui.

— Tu es folle, répéta Marguerite.

— Pas du tout.

Nancy s'exprimait avec un accent de conviction qui frappa Marguerite.

— Sur quoi donc appuies-tu cette belle théorie ? demanda-t-elle à sa camériste.

— Sur un événement qui s'est produit au Louvre.

— Quand ?

— Hier au soir.

— Et tu ne m'en as rien dit ?

— Votre Majesté était au lit.

— Eh bien qu'est-il arrivé ?

— Sa Majesté la reine Catherine a reçu la visite .  
un beau cavalier.

— Que tu nommes?...

— Le comte Éric de Crèvecœur.

Et Nancy s'appuya au dossier d'un fauteuil et prit l'attitude d'un narrateur qui est sûr de l'attention de son auditoire.

### VI

Ce nom de Crèvecœur était trop franchement historique pour que madame Marguerite l'entendît prononcer pour la première fois.

— Les Crèvecœur sont de Lorraine, dit-elle.

— Oui, madame.

— Et l'un d'eux, Philippe de Crèvecœur...

— Servit le duc de Bourgogne, puis le roi Louis XI.

— C'est cela.

— Or, reprit Nancy, Votre Majesté sait que je suis Lorraine, moi aussi, et que c'est pour cela qu'on m'a surnommée Nancy.

La reine inclina la tête.

— Mon père, qui était un pauvre gentilhomme, avait un manoir en ruine, au bord de la forêt Verte.

— Qu'est-ce que la forêt Verte ? demanda Marguerite.

— Un grand bois, près de Nancy, qui couvre plusieurs lieues carrées du pays.

— Eh bien ?

— Le comte de Crèveœur possède, à quelques portées d'arquebuse de notre manoir, un beau *castel* en briques rouges.

— Et tu le connais ?

— Dans mon enfance le comte de Crèveœur était un vieillard à barbe blanche.

— Et maintenant...

— Maintenant c'est un beau jeune homme à brune moustache.

— C'est-à-dire que le père est mort et que le fils lui a succédé dans ses biens et son titre ?

— Justement !

— Continue, petite :

— Il y a quelques années, reprit Nancy, quand j'étais encore chez mon père avec mes deux frères, dont l'un est page du roi de Pologne et l'autre soldat dans les armées du roi, je rencontrais souvent le comte *Éric de Crèveœur*.

J'avais alors douze ou treize ans.

— Et lui ?

— Il pouvait en avoir dix-huit.

Marguerite regarda sa camériste avec finesse.

— Je gage qu'il était beau ? dit-elle.

— Charmant.

— Et qu'il te plut ?

— Ah ! dame ! fit Nancy, j'eus même l'effronterie de le lui laisser entendre.

— En vérité !

— Un soir que je me promenais à la lisière de la forêt, je rencontrai le comte Éric qui revenait de la chasse.

— Petite, me dit-il, tu es jolie à croquer !

— Ah ! monseigneur ! m'écriai-je, quel dommage que vous soyez si noble et si riche !

— Et pourquoi cela, petite ?

— Mais, répondis-je, parce que si vous étiez un pauvre gentilhomme comme mes frères et mon père, je pourrais vous dire, moi aussi, que je vous trouve tout à fait à mon goût.

— Ah ! dit-il en souriant.

— Et vous m'épouseriez !

Il me regarda tristement et me dit :

— Ma pauvre enfant, si je n'avais le cœur pris, hélas ! et que je pusse t'aimer, ce ne serait pas la pauvreté de ton manoir qui me ferait reculer. Je suis bien assez riche pour deux.

— Ah ! lui dis-je d'un air boudeur, vous aimez donc une belle dame, monsieur le comte ?

Il fit un signe de tête et se tut.

— Une belle dame toute de soie vêtue, répondis-je, avec des dentelles au cou et aux bras, comme il y en a tant à la cour du duc François ? poursuivis-je.

— Oui, me dit-il, et jamais elle ne m'aimera...

— Il faut qu'elle ait bien mauvais goût, murmurai-je avec la naïve effronterie de mon âge.

— Elle ne saura jamais que je l'aime, ajouta le comte.

Et comme s'il eût regretté de m'en avoir trop dit, il poussa son cheval et s'éloigna.

Mais quand il eut fait vingt pas, il revint.

— Hein ! fit Marguerite.

Nancy continua :

— Il revint et me dit :

— Tu es un joli petit ange dont le bon Dieu doit écouter les prières.

— Est-ce que vous voulez que je prie pour le repos de l'âme du comte, votre père, monseigneur ?

— Prie-le pour mon père d'abord, et puis, mon enfant...

Il hésita. Ensuite, il prit une chaîne d'or qu'il portait, me la passa au cou et ajouta :

— Le matin, quand tu t'éveilleras et que, de la fenêtre entr'ouverte de ta chambre, tu verras dans le lointain, à travers les arbres, les huit tours et le haut beffroi de mon manoir ; lorsque tu entendras dire que le comte Éric de Crèveœur est le plus riche

seigneur de Lorraine, le plus brave, le plus beau, le plus envié, alors mets-toi à genoux, et prie pour lui!...

Il remonta précipitamment à cheval et s'enfuit.

— Ah ça ! mignonne, dit la reine, quelle singulière histoire me fais-tu là ?

— Attendez, madame.

Et Nancy poursuivit :

— L'année suivante, mon père m'annonça qu'il allait me conduire à la cour de France, et que Votre Altesse daignait m'attacher à sa personne.

— Est-ce que tu revis le comte Éric de Crève-cœur ?

— Oui, madame.

— Comment cela ?

— Nous passâmes par Nancy juste le jour où le duc François donnait à ses gentilshommes un brillant carrousel. Mon père était pauvre, mais il était gentilhomme, et tous les gentilshommes se valent. Il fut admis à pénétrer dans l'enceinte du carrousel, et je pus m'asseoir à ses côtés sur un gradin qui n'était pas très-loin de la tribune des princes...

Il me fut donc facile de voir de près le vainqueur lorsqu'il vint recevoir le prix de la lutte.

— Et ce vainqueur?...

— C'était le comte Éric.

— Ah!

— Il était fort pâle, il devint livide quand la couronne de chêne toucha ses cheveux, et ses jambes fléchirent.

— Eh bien ?

— J'en conclus que le vicomte Éric était toujours malheureux, et qu'il avait toujours besoin de mes prières.

— Mais, dit madame Marguerite, qu'est-ce que cet amour mystérieux du comte de Crèvecœur peut avoir de commun avec la visite qu'il a faite à la reine ma mère ?

— Beaucoup de choses...

— Explique-toi...

— Le comte était jeune, beau, riche comme un roi, et certes, si la dame qu'il aimait à ce point d'être ainsi malheureux ne pouvait devenir sa femme, c'est qu'elle était séparée de lui par un abîme.

— Tu crois ?

— J'ai songé à tout cela depuis : alors j'étais trop jeune.

— Et tu as deviné ?

— Oui, madame.

— Voyons, fit la reine.

— La femme qu'aimait le comte Éric pourrait bien être celle-là même qui lui décerna le prix du tournoi au carrousel de Nancy.

— Et cette femme ?

— Est la meilleure amie du duc Henri de Guise.  
Pour la seconde fois la reine Marguerite tressaillit profondément :

— Son nom? demanda-t-elle.

— La princesse de Lorraine, duchesse de Montpensier, répondit Nancy, qui semblait être sorcière.

— Tu rêves, dit la reine.

— Mais non, madame.

— Es-tu sûre de ce que tu avances?

— Dame! fit Nancy, je suppose, voilà tout... j'ai pu me tromper.

— Eh bien! admettons que cela soit, qu'est-ce que cela prouve?

— Madame, répondit Nancy, Votre Majesté n'a peut-être pas le temps de m'écouter.

— Au contraire, parle... et assieds-toi.

Nancy ne se fit point répéter l'injonction, et elle se pelotonna fort gracieusement dans un fauteuil garni de coussins.

Puis elle reprit :

- - Le duc Henri de Guise a rêvé plus d'une fois de la couronne de France.

— C'est probable, dit Marguerite.

— Mais c'est surtout à la suite de ses entretiens nocturnes avec la duchesse de Montpensier, sa sœur.

— Ah! fit Marguerite rêveuse.

— La duchesse de Montpensier, voyez-vous, c'est



l'âme, le génie, le démon de la Lorraine. Elle peut ce qu'elle veut.

Un fier sourire glissa sur les lèvres de Marguerite.

— Elle voulait me faire duchesse de Guise, dit-elle ; après?...

— Du temps que j'étais en Lorraine, le comte de Crèvecœur n'allait jamais à Nancy.

— Pourquoi ?

— Il boudait la cour.

— Avait-il à s'en plaindre !

— On disait oui. Or, de deux choses l'une : ou le comte a fait sa paix avec son seigneur suzerain, et il est venu à Paris en qualité de messenger ; ou il s'est présenté au Louvre pour son propre compte. Ceci est peu probable, attendu que le comte n'a rien à démêler avec le roi de France. Donc, continua Nancy, un homme qui avait un aussi grand chagrin d'amour que le comte de Crèvecœur...

— Peut-être ce chagrin est-il passé, observa Marguerite.

— Je le crois.

— Ah !

— Hier au soir, il pouvait être dix heures, je me suis trouvée dans le corridor, juste au moment où le comte sortait de l'appartement de madame Cathérine.

— T'a-t-il reconnue ?

— Il passait sans me voir, mais moi je lui ai parlé.

— Que lui as-tu dit !

— « Bonjour, monsieur le comte. »

Il était pourtant bien enveloppé dans son manteau, et son chapeau descendait sur ses yeux.

Je gage que personne ne le connaissait au Louvre.

Quand il s'est entendu interpeller ainsi, je l'ai vu tressaillir et me regarder fixement.

— Vous me connaissez ? m'a-t-il dit.

— Vous êtes le comte Éric de Crève-cœur... et moi la petite fille...

— Nancy ! s'est-il écrié.

— Oui, monseigneur.

— Comment es-tu ici ?

— Je suis camériste de la reine.

Le pauvre comte a cru que je parlais de madame Catherine, et son front plissé s'est rasséréné.

— Monsieur le comte, lui ai-je dit encore, j'ai prié pour vous tous les jours... Faut-il continuer ?

Un éclair de joie a passé dans son regard.

— Oui, m'a-t-il dit, prie toujours, petite; les prières sont bonnes pour ceux qui espèrent comme pour ceux qui désespèrent.

Puis il m'a quitté brusquement, ajoutant :

— Ne dis pas que tu m'as rencontré.

— Et qu'as-tu conclu de cette rencontre ? demanda Marguerite.

— J'ai conclu que le comte espérait, c'est-à-dire, que la duchesse avait daigné lui sourire... et si elle lui a souri...

— Eh bien ?

— Eh bien ! le comte se fera tuer pour elle et dépensera ses richesses auparavant pour lui acheter des partisans. Or, servir la duchesse, c'est servir le prince Henri de Guise.

— Ma pauvre Nancy, dit la reine, tu aurais dû t'aboucher avec messire l'abbé de Brantôme. Tu composes déjà fort bien un conte, et, avec ses conseils...

— Madame, répliqua Nancy avec une gravité triste, voulez-vous me permettre de continuer mon raisonnement ?

— Va, je t'écoute.

— Madame de Montpensier hait le roi Charles IX, le duc d'Anjou, roi de Pologne, et le duc d'Alençon. Madame de Montpensier n'aime au monde que son frère le duc de Guise.

— Je le sais...

— Elle se soucie de l'amour du comte Éric *somme de ça...*

Et Nancy appuya l'ongle rose de son pouce sous une de ses jolies dents et le fit claquer.

Puis elle continua :

— Or donc, supposons qu'il s'est trouvé par la Lorraine un autre, deux autres, trois autres sei-

gneurs également en amoureux des yeux bleus de la duchesse... et que la duchesse, qui sait quel parti on peut tirer d'hommes dévoués et amoureux, leur ait dit à chacun : Je ferai tout pour celui qui fera beaucoup pour mon frère le duc !

— Petite, dit Marguerite, te voici dans la politique jusqu'au cou.

— C'est bien possible.

— Et tu devrais attendre le retour du roi mon époux.

Comme la reine disait ces mots, on gratta doucement à la porte.

— Qui est là ? demanda la reine de Navarre.

— Moi, Henri.

Nancy courut ouvrir et le roi entra.

La douleur qu'il avait éprouvée à la mort de sa mère avait quelque peu pâli le front du jeune prince, mais il avait conservé son œil vif, sa lèvre souriante et moqueuse, et la beauté du sir de Coarasse était demeurée la même sous le pourpoint du roi de Navarre. La reine courut à lui.

— Eh bien ? fit-elle avec anxiété.

Le jeune roi la prit tendrement dans ses bras et lui dit :

— Rassurez-vous, ma mie, nous ne sommes pas encore complètement brouillés avec mon frère Charlot.

— *Pas encore...* murmura Marguerite frémissante.

— Mais cela viendra, ajouta le prince en riant.

— Mon Dieu !...

— Madame Catherine s'est donné un mal inouï hier pour nous faire congédier vous et moi.

— Et où nous veut-elle envoyer ?

— Eh ! ma mie, là où va le charbonnier ; et où il est maître, — chez nous, dans notre royaume de Navarre.

Un nuage passa sur le front de Marguerite.

— Et le roi, qu'a-t-il dit ?

— Ma foi ! je tiens de Crillon qu'il allait consentir à notre renvoi, lorsque la reine a tout gâté.

— Comment ?

— Par une maladresse. Elle est revenue à la charge et a demandé la grâce de René.

— Ah ! par exemple !

— Alors, le roi s'est emporté, et la reine n'a eu que le temps de rentrer chez elle.

— Mais, ajouta Henri de Navarre, il s'en est passé bien d'autres depuis hier.

— Quoi donc ?

— Vous allez voir.

## VIII

Qu'on nous permette quelques lignes d'histoire rétrospective.

La reine-mère avait été en disgrâce pendant six semaines environ.

Le roi l'avait boudée pendant un mois, à partir de la mort de madame Jeanne d'Albret.

Un mois après cette mort presque jour pour jour, le jeune roi de Navarre avait épousé la belle Marguerite de Valois.

Jusqu'alors madame Catherine était demeurée au Louvre.

— Le roi lui avait dit :

— Je ne veux point, madame, donner au monde le scandale de vous bannir de la cour juste au moment où votre fille va prendre un époux ; mais souvenez-vous bien que le soir du mariage vous quitterez Paris pour toujours.

La reine, qui connaissait la faiblesse de son fils, s'était inclinée, sans croire un seul instant à ses menaces.

Durant un mois, Charles IX avait évité Catherine, et s'il l'avait rencontrée une ou deux fois par hasard, il ne lui avait même pas adressé la parole

Or, malgré son espérance de rentrer en grâce, la reine avait vu, le soir du mariage, M. de Crillon pénétrer dans son appartement et s'incliner avec gravité.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui avait-elle dit sèchement.

Crillon, l'homme sans peur, avait salué de rechef, disant :

— Je viens annoncer à Votre Majesté que sa litière est prête.

— Plaît-il ?

— Elle sera portée par quatre mules d'Espagne qui trottent long.

— Ah !

— Et escortée par une vingtaine de gardes de S. M. le roi.

— Que me contez-vous là, monsieur ? fit la reine avec hauteur.

— Que j'aurai l'honneur de commander, acheva Crillon avec un flegme superbe.

— Ah ça, monsieur, s'écria Catherine avec colère, expliquez-vous donc, s'il vous plaît.

— Madame, répondit le jeune provençal avec une respectueuse fermeté, le roi désire que Votre Majesté quitte Paris, et il a daigné me choisir pour l'escorter.

— C'est-à-dire que vous êtes mon geôlier, monsieur ?

Crillon salua.

— Et... où me conduisez-vous ?

— Au château d'Amboise, madame.

Catherine enveloppa le duc d'un regard de vipère.

— Ah ! monsieur de Crillon, dit-elle, vous êtes beau joueur.

— Votre Majesté m'honore.

— Et vous jouez gros jeu avec moi, en vérité.

— J'obéis, madame.

— Qui sait si quelque jour vous ne vous repentez pas d'avoir si bien obéi ?

— Madame, répliqua le duc en se redressant et jetant en arrière sa tête martiale, le jour où Crillon sera décapité pour avoir obéi à son maître, l'écusson de sa maison n'en brillera qu'avec plus d'éclat.

Catherine comprit que cet homme était de fer et qu'il ne fallait point songer à le briser.

— Cependant, dit-elle, je veux voir le roi.

— C'est impossible, madame.

— Impossible !

— Oui, madame.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le roi est absent du Louvre.

Catherine eut un geste d'incrédulité.



— Je ne mens jamais, dit simplement M. de Crillon.

— Et .. où donc est-il?

— Il est parti pour Saint-Germain, il y a une heure.

— Eh bien ! j'attendrai son retour.

— Cela ne se peut.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi couchera à Saint-Germain et ne reviendra que demain soir, après avoir chassé.

— Eh bien ! je partirai demain soir, après l'avoir vu.

Crillon secoua la tête :

— J'ai engagé ma parole de soldat, dit-il, que Votre Majesté aurait fait quinze lieues avant le lever du soleil.

Crillon était homme à employer la force, Catherine le savait. Elle se résigna donc et partit. Le surlendemain elle arriva au château d'Amboise, désigné par le roi comme étant son lieu d'exil.

Mais au moment où Crillon prenait congé d'elle pour revenir à Paris, elle lui dit :

— Je crois, monsieur de Crillon, que vous eussiez eu plus de profit à être des miens.

— Madame, répliqua le duc, j'ai fidèlement servi Votre Majesté tant que Votre Majesté a suivi la même ligne de conduite que le roi mon maître.

— Savez-vous, acheva la reine, que le roi est d'humeur changeante ?

— Hélas !

— Et que je pourrai bien revenir au Louvre prochainement ?

— Je le souhaite pour vous, madame.

— Or, ce jour-là...

Crillon sourit.

— Votre Majesté fera ce que bon lui semblera... et ce qu'elle pourra, dit-il. Crillon n'a jamais tremblé ni devant l'ennemi ni devant le bourreau.

Et le duc était remonté à cheval tandis que la reine murmurait au fond de son cœur :

— Voilà un homme dont j'aurai la tête quelque jour.

Or, madame Catherine avait bien auguré de l'avenir lorsqu'elle avait prédit au duc qu'elle finirait par rentrer au Louvre, — ou plutôt elle avait fort habilement manœuvré pour rentrer en grâce.

Quinze jours après le départ de la reine-mère, roi Charles IX se trouvait un soir dans son *cabinet*, vaste pièce où nous l'avons vu plus d'une fois déjà.

Il était seul et jouait avec *Nisus*, ce beau levrier qu'il avait donné à M. de Ronsard, et qui revenait au Louvre chaque fois que le poète, la tête perdue dans les nuages, oubliait les choses de ce monde pour

chercher une rime et laissait échapper son chien.

La nuit était venue et le roi n'avait point encore frappé sur un timbre pour demander de la lumière.

Une vague obscurité régnait donc autour du monarque, donnant des formes et des tons fantastiques aux objets environnants. Tout à coup une porte s'ouvrit sans bruit et le roi vit se dessiner à l'autre extrémité de son cabinet une forme noire. — Holà! quelqu'un, cria-t-il un peu effrayé.

Mais soit qu'il n'eût point appelé assez fort, soit que le page de service ne se trouvât point dans l'antichambre voisine, personne n'accourut à son appel.

En même temps la forme noire se prit à marcher, et le roi reconnut que c'était une femme vêtue de deuil et le visage couvert à la fois d'un masque et d'un long voile.

— Qui êtes-vous, madame, et que me voulez-vous? s'écria le roi, qui se dressa tout d'une pièce.

— Sire, répondit l'inconnue d'une voix qui devenait méconnaissable en passant à travers le masque et le voile, je viens sauver le roi et la monarchie. On conspire à cette heure contre Votre Majesté.

Au seul mot de complot, Charles IX bondissait et devenait le plus attentif des auditeurs.

La femme voilée lui donna alors les plus minutieux détails sur le complot du sire de Cotte-Hardie,

complot qui devait, disait-elle, entraîner l'assassinat du roi et la perte du royaume livré aux huguenots. Elle désigna le jour et l'heure choisis par les conjurés, elle indiqua le lieu où l'on pourrait arrêter sûrement le sire de Cotte-Hardie.

Enfin son récit emprunta les couleurs de la plus austère vérité.

Tandis que cette femme parlait, le roi se disait :

— Il me semble que j'ai déjà ouï cette voix quelque part.

Quand elle eut fini il lui dit :

— Qui donc êtes-vous, madame ?

— Sire, répondit-elle, que Votre Majesté donne des ordres et fasse arrêter les coupables. Alors seulement elle saura qui je suis.

— Soit, dit le roi.

— Dans deux jours poursuivit l'inconnue, à pareille heure, Votre Majesté sera seule et me verra revenir.

— Bien !

— Alors je me ferai connaître et demanderai à Votre Majesté le prix de mes services.

— Si haut estimé qu'il soit par vous, dit le roi, si tout ce que vous venez de me dire est vrai, je le paierai.

— Je ne veux point d'argent ni d'or, sire.

— Que voulez-vous donc ?

— Une grâce.

Et la femme voilée se retira, et le roi la vit s'éloigner et n'osa la faire suivre.

Le lendemain, en effet, le sire de Cotte-Hardie fut arrêté, et il avoua l'existence du complot.

Le soir, comme la nuit venait, le roi se retrouva seul dans son cabinet, et la femme voilée, qui sans doute avait une connaissance parfaite du Louvre, reparut.

— Madame, dit le roi, vous m'avez dit la vérité, parlez, qu'exigez-vous de moi? Je le ferai.

— Sire, murmura l'inconnue en éclatant en sanglots, je suis une pauvre mère bannie de la présence de son fils.

Et elle arracha son voile et son masque, et le roi jeta un cri : — Ma mère !...

Charles IX s'emporta d'abord, et puis, comme il était faible, il pardonna, et le lendemain les courtisans, en pénétrant chez le roi, reculèrent stupéfaits à la vue de madame Catherine.

— Messieurs, dit le roi, la reine-mère a sauvé la monarchie.

Le roi de Navarre, qui se trouvait présent, se pencha à l'oreille de Crillon et lui dit :

— Mon pauvre duc, je crois que voici le moment venu pour vous et pour moi d'aller faire un tour dans nos terres respectives.

— Ah ! sire, murmura le brave Crillon, je n'ai nulle peur pour moi, mais je suis bien désolé...

— Il y a de quoi.

— Si la reine eût tardé trois jours de plus de rentrer en grâce, on rouait René le Florentin dont le procès était enfin terminé.

En effet, bien qu'il y eût déjà plus de six semaines que la reine de Navarre était trépassée et que, sur son cadavre, Charles IX eût juré que prompt justice serait faite, les choses avaient singulièrement traîné en longueur.

D'abord le roi avait voulu que l'affaire fût poursuivie solennellement.

On avait assemblé le Parlement tout entier, lequel avait mis ses robes rouges, et René avait comparu devant lui.

Mais un conseiller nouvellement nommé, le président Renaudin, avait su trouver un vice de forme dans l'instruction et, après avoir été interrogé par ses juges, René avait été renvoyé en prison, le Parlement ayant demandé un supplément d'enquête.

Justement le magistrat chargé de cette enquête avait été maître Renaudin.

Renaudin avait gagné du temps ; puis les fêtes du mariage étaient venues, et alors on avait un peu oublié René.

Mais le mariage accompli et la reine-mère exilée, Crillon avait dit au roi :

— Sire, il serait grand temps que Votre Majesté fît une chose agréable à son bon peuple de Paris.

— Quoi donc ? avait demandé Charles IX.

— Les Parisiens voudraient voir rompre René. Ils sont dérangés de leurs travaux par les fêtes du mariage, autant faire royalement les choses.

— Je suis de ton avis, Crillon, avait répondu le roi  
Et alors Crillon avait été chargé de stimuler le Parlement.

— Je vais *pousser à la roue*, avait dit le gentilhomme, qui ne dédaignait point de faire, à l'occasion, un calembour.

D'un autre côté, Renaudin voyant la reine exilée avait renoncé à sauver René.

Or donc, juste l'avant-veille du jour où madame Catherine reparut au Louvre, le Parlement avait condamné René à être rompu vif le matin du troisième jour après le prononcé de la sentence. On le devine, la rentrée en grâce de la reine fut un ebonne aubaine pour René.

— Sire, dit Catherine au roi, je vous en supplie, retardez de quelques jours l'exécution de ce malheureux dont, hélas ! je n'ai plus le courage de demander la grâce.

Cette feinte humilité de Catherine avait touché Charles IX.

On avait sursis à l'exécution de René. Chaque soir Crillon demandait que le Florentin fût rompu ; mais dans la nuit Catherine parlait de complots, d'assassins, de huguenots, et le roi ne songeait plus à René.

En quinze jours, Catherine avait reconquis son influence et Crillon perdait la sienne.

Cependant le tenace gentilhomme demeurait encore sur la brèche, lorsque de nouveaux événements éclatèrent...

Catherine allait triompher.

## IX

Or, voici ce qui s'était passé chez le roi, la veille au soir et le lendemain au matin, au dire du jeune roi de Navarre.

Charles IX, dont l'humeur changeait à vue d'œil depuis que madame Catherine était rentrée au Louvre, avait cependant consenti à ce que reine de Navarre, sa sœur, donnât un bal aux échevins de la ville de Paris, lesquels avaient eu l'honneur d'en offrir un aux jeunes époux huit jours auparavant.

Madame Catherine, qui depuis son retour se mon-



trait souriante pour tous et faisait à tous patte de velours, s'était montrée à ce bal dans ses plus beaux atours.

Le roi Henri et Marguerite, qui s'aimaient plus que jamais, s'étaient promenés environ deux heures par les salles, puis avaient disparu.

Henri pleurait encore sa mère ; Marguerite éprouvait encore le besoin d'être seule avec son époux.

Madame Catherine, seule, avait fait les honneurs du bal avec une grâce parfaite qui avait été d'un sinistre augure pour plus d'un courtisan.

Les uns avaient dit tout bas :

— La reine-mère est si heureuse ce soir que quelqu'un pleurera demain des larmes de sang.

D'autres avaient ajouté :

— Peut-être qu'elle a obtenu la grâce de René le Florentin.

A cette dernière hypothèse, tout le monde avait frissonné.

Le roi, pris d'un sombre accès de mélancolie, ne s'était point montré ce soir-là, et il était demeuré dans son cabinet, occupé à jouer à la *bête hombrée* avec M. de Pibrac et Crillon.

Le capitaine des gardes et le colonel des Suisses étaient tous deux joueurs passionnés et ne s'occupaient que de leur partie

Tout à coup le roi frappa du poing sur la table :

— Savez-vous, mes maîtres, dit-il, que voici plusieurs nuits que je ne dors pas!...

Et il posa les cartes sur la table.

Crillon et Pibrac, étonnés de cette apostrophe, regardèrent le roi.

Comme lui, ils posèrent leurs cartes sur la table.

En homme prudent, M. de Pibrac crut devoir attendre que le roi complétât sa pensée.

Mais Crillon, l'homme sans peur, dit nonchalamment :

— Cela n'est point étonnant, sire.

— Ah ! vous trouvez, Crillon ?

— Harnibieu ! sire, nous sommes au mois d'août et les nuits sont brûlantes...

Le roi haussa les épaules.

— Et le Louvre est rempli d'insectes qu'on nomme *cousins*, lesquels font une piqûre très-désagréable, acheva le colonel des Suisses.

— Crillon, mon ami, dit le roi avec bonhomie, vous êtes un belître.

Les narines de Crillon se dilatèrent et frémirent :

— Harnibieu ! sire, répliqua-t-il en riant, il n'y a que vous en ce monde qui ayez le droit de me parler ainsi.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes le roi. Car...

— La! la! dit Charles IX, ne te fâche pas, mon vieux Crillon. Je suis de méchante humeur.

— Cela se voit, sire.

— Et dans ces moments-là, je tape un peu sur tout le monde.

— Bon! dit Crillon satisfait des excuses du roi, ne parlons plus de cela, sire. Votre Majesté me faisait donc l'honneur de me dire qu'elle dormait mal depuis quelque temps...

— Oui.

— Et les *cousins*...

Un rire nerveux plissa les lèvres du roi.

— Oui, dit-il, il y a en effet des cousins dans mes rêves.

— Ah!

— Mais des cousins sans ailes, des cousins véritables, quelque chose comme le duc de Guise et ses frères...

— Hum! fit Crillon. Votre Majesté pourrait bien rêver vrai.

— Et puis, il y en a encore un.

— Ah! dit Crillon, qui fronça le sourcil; et celui-là?...

— C'est le roitelet de Navarre.

Un large sourire épanouit la face loyale de Crillon.

— Le roi de Navarre est un sujet fidèle de Votre Majesté, dit-il.

— Tu crois ?

— Et s'il n'y a que lui qui empêche Votre Majesté de dormir...

— Il est le chef des huguenots...

— Bah ! sire, moi qui suis catholique, je vous puis parler en toute franchise, n'est-ce pas ?

— Parle...

— Eh bien ! si Votre Majesté veut lever une armée de cent mille huguenots pour les conduire à l'ennemi, elle trouvera cette armée et n'en aura jamais eu de plus vaillante.

Crillon, en parlant ainsi, venait de faire faire un bon pas à la cause des huguenots dans l'esprit du roi. Malheureusement l'effet en fut détruit presque aussitôt.

On gratta à la porte.

— Entrez, dit le roi.

— Au diable le *fâcheux* !... murmura M. de Crillon.

Pibrac, lui, toujours prudent, gardait le silence.

La personne que Crillon traitait le *fâcheux* n'était autre que la reine-mère.

Madame Catherine était vêtue de ses habits de gala et son sourire était rayonnant.

— Hum ! pensa Pibrac.

— Diable ! se dit Crillon.

On savait ce que signifiaient les sourires de madame Catherine.

— Bonsoir, madame, dit le roi en se levant. Est-ce que vous venez faire le *quatrième* dans notre partie ?

Jouer avec le roi, c'était lui faire un plaisir infini.

— Volontiers, sire, dit la reine.

— Voilà qui est de mauvais augure, murmura M. de Crillon.

Pibrac, lui, était plus que jamais silencieux.

La reine s'assit, retira ses gants et prit les cartes avec ses belles mains blanches garnies de bagues.

— Votre Majesté a raison de s'amuser, dit-elle.

— Et pourquoi pas, ma mère ?

— Car elle aura bientôt plus sérieuse besogne. Le roi tressaillit.

— Plaît-il, madame ?

Catherine soupira.

— Hélas ! sire, nous vivons en un temps bien malheureux, en vérité.

Le roi replaça ses cartes sur la table et son œil étincela.

— Est-ce que vous allez m'apprendre une nouvelle conspiration, madame ?

Nouveau soupir de la reine.

Crillon, qui semblait se faire un jeu de tenir tête à la reine-mère, dit brusquement :

— Je gage que Votre Majesté va nous parler encore des huguenots ?

Catherine essaya de foudroyer Crillon d'un regard ; mais les regards de Catherine étaient aussi impuissants sur l'âme du duc que les efforts de l'orage sur les vieux cèdres du Liban.

— Oui, certes, dit-elle, et il ne faut pas que Votre Majesté ignore plus longtemps la vérité tout entière.

— Hein ! fit le roi.

— Le sire de Cotte-Hardie s'est évadé de prison.

— Oh ! fit Crillon qui tenait à conserver son franc-parler, nous savons cela depuis plus de huit jours, madame.

— Mais ce que le roi ne sait pas, dit la reine, c'est que le complot du sire de Cotte-Hardie n'était qu'une simple escarmouche.

— Oh ! reprit négligemment Crillon, je n'y ai jamais, pour mon compte, attaché une grande importance.

La reine se mordit les lèvres ; mais elle continua :

— Plus que jamais, les huguenots se remuent et conspirent tout à leur aise.

— Ah ! fit le roi.

— Et c'est tout simple, poursuivit Catherine, puisque leur chef... le roi de Navarre...

— Hé ! madame, répliqua le roi avec humeur, convenez que vous m'avez assez tourmenté, cependant, pour en faire votre gendre.

Madame Catherine était battue avec ses propres armes. Aussi changea-t-elle brusquement de tactique.

— Sire, dit-elle, Dieu veuille qu'un jour vos yeux s'ouvrent à la lumière, et que ce jour-là il ne soit pas trop tard !

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Il est un malheureux serviteur de la monarchie que sa haine pour les huguenots va conduire à l'échafaud et qui, cependant...

Madame Catherine jouait de malheur, car le roi se leva brusquement et s'écria :

— Je sais de qui vous parlez, c'est de René ?

— Oui, sire.

Le roi frappa sur la table de son poing fermé.

— Eh bien ! dit-il, s'il en est ainsi, laissez-moi vous dire, à mon tour, que je suis las de temporiser, madame.

Catherine frissonna.

— Je veux en finir, acheva le roi.

Et se tournant vers Crillon :

— Monsieur le duc, dit-il, vous ferez donner les ordres nécessaires pour que l'exécution ait lieu demain.

La reine eut le vertige.

— A quelle heure ? demanda Crillon triomphant.

— A midi.

Et comme la reine voulait parler, le roi l'arrêta d'un geste :

— Madame, dit-il, quand on aura rompu votre cher René, vous me viendrez parler des huguenots et de leurs conspirations. Je serai prêt à vous écouter.

Et comme il redoutait de nouvelles explications, le roi se leva et passa dans sa chambre à coucher, ajoutant :

— Laissez-moi dormir.

. . . . .  
. . . . .

Charles IX se vantait lorsqu'il demandait qu'on le laissât dormir. La vérité fut qu'il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Il avait en tête les huguenots et leurs conspirations.

La reine avait compromis un moment la partie en redemandant la grâce de René; mais ses paroles perfides n'en avaient pas moins germé dans l'esprit du faible monarque.

Au matin, comme il commençait à s'assoupir, il eut un affreux cauchemar.

Il rêvait que le sire de Cotte-Hardie tentait de l'assassiner.

Éveillé en sursaut, le roi appela. Un page accourut.



— Où est Crillon ? dit-il.

— M. de Crillon a couché au Louvre.

— Qu'on aille me le chercher.

Crillon arriva.

— Mon cher duc, dit le roi, je veux en finir avec les huguenots.

Crillon ouvrit de grands yeux.

— Votre Majesté aurait-elle revu la reine-mère ?

— Non, dit le roi.

L'étonnement de Crillon redoubla.

— Les huguenots conspirent, le roi de Navarre conspire...

— Oh ! pour celui-là, sire, dit Crillon, je réponds du contraire.

— N'importe ! allez me le quérir.

Crillon, tout abasourdi, alla prévenir Henri de Bourbon qui était encore au lit avec sa jeune femme.

Henri accourut, laissant Marguerite en grand émoi ; et Crillon le suivit.

Charles IX s'était fait habiller et il venait de passer dans son cabinet. Les paroles de Crillon, jointes à son attitude calme, à son visage souriant, avaient déjà produit un bon effet sur le roi, qui reçut son frère de Navarre avec bienveillance.

— Votre Majesté a désiré me voir ? dit le jeune prince.

— Oui, mon frère.

Et le roi invita Henri de Bourbon à s'asseoir.

Mais le prince demeura debout.

— Mon pauvre Henri, dit alors Charles IX, te plais-tu beaucoup au Louvre ?

— Mais oui, sire.

— Et tu n'as nul regret de ton royaume et de tes sujets ?

Henri regarda le roi.

Le roi reprit :

— On dit pourtant que Nérac est un plaisant séjour...

— Mais, sire...

— Et voici bientôt venir les vendanges et la cueillette des olives...

Un fin sourire vint aux lèvres du roi de Navarre :

— Mais, sire, dit-il, Votre Majesté semble me vouloir exiler.

— Non, certes, mais je prévois que tu auras peut-être des ennuis ici...

— Avec qui donc, sire ?

— Avec madame Catherine.

— C'est bien possible, sire.

— Et puisque ma sœur Margot n'est jamais allée en Navarre... tu devrais l'y conduire.

— Je le veux bien, sire; mais...

Henri s'arrêta.

— Ah ! dit le roi, est-ce que tu y mets des conditions ?

— Oh ! une seule...

— Laquelle ?

— J'aimerais assez emmener la femme et emporter la dot. C'est l'usage.

Charles IX fit un soubresaut.

— Ouais ? dit-il.

— On a promis une dote à madame Marguerite, poursuit Henri imperturbable, la ville de Cahors et trois cent mille écus. Or, j'ai bien besoin des trois cent mille écus, et quant à la ville de Cahors, Votre Majesté conviendra qu'elle me serait fort nécessaire.

— Tu crois ?

— Cela m'arrondirait.

Crillon se pencha à l'oreille du roi :

— Sire, dit-il, un homme qui réclame si franchement ce qu'on lui doit ne conspire pas !...

## X

Tandis que Charles IX conseillait à son frère et cousin le roi de Navarre d'aller faire un tour dans son royaume et que ce dernier manifestait l'intention de toucher auparavant la dot de madame Mar-

guerite sa femme, la reine-mère rentrait chez elle furieuse et désespérée.

Une dernière fois Charles IX lui avait refusé la grâce de son cher René, et, de plus, il avait chargé Crillon de presser l'exécution du coupable.

La reine retournait dans ses appartements en proie à un trouble d'esprit tel qu'elle eût cherché vainement toute seule à prendre un parti, si le hasard ne fût venu à son aide.

Un de ses pages était dans l'antichambre et vint à elle en lui disant :

— Un gentilhomme étranger désire parler à Votre Majesté.

— Je ne veux voir personne ! répondit brusquement Catherine.

— Ah ! c'est que, dit le page embarrassé, je l'ai introduit.

— En quel lieu ?

— Dans l'oratoire de Votre Majesté.

— Qui sait ? pensa la reine, c'est peut-être un secours inespéré qui m'arrive.

Et elle entra dans son oratoire.

Un beau jeune homme, enveloppé dans un manteau, tête nue et le chapeau à la main, attendait debout et adossé à la table de chêne sculpté sur laquelle Catherine avait coutume d'écrire.

La reine le regarda avec curiosité :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un gentilhomme lorrain.

La reine fronça le sourcil.

— Votre nom ?

— Éric de Crèvecœur.

Catherine avait coutume d'entretenir des espions dans toutes les cours d'Europe : par conséquent elle connaissait de nom presque tous les personnages de marque des pays étrangers.

— En ce cas, dit-elle, je devine que vous m'apportez un message du duc Henri de Guise.

Le comte s'inclina.

Catherine fit trêve un moment à sa terrible préoccupation touchant René, et, retrouvant son sang-froid :

— Nos cousins de Lorraine, dit-elle, nous ont fort négligé, monsieur, depuis quelque temps.

Le comte sourit :

— Mais il me semble, dit-il, que le prince Henri est venu dernièrement à Paris... un peu avant le mariage de madame Marguerite.

Le comte prononça ces mots d'une façon qui ne laissa aucun doute à la reine-mère. Il était au courant des anciennes intrigues du duc avec madame Marguerite qui devait être sûrement dans tous les secrets de celui qui l'envoyait.

— Le prince Henri, reprit la reine, est un ingrat...

— Il est tout dévoué à Votre Majesté, madame.

— Mais il a fui la cour de France, dit Catherine avec un soupir hypocrite.

— Il y avait des ennemis.

— Ah! vous croyez?

— Et bien certainement, s'il y fût resté plus longtemps...

— Eh bien?

— On eût tenté de l'assassiner.

— Je ne connais à la cour de France, répondit madame Catherine, qu'une seule personne qui soit l'ennemi mortel du duc de Guise.

— Votre Majesté en convient?

— Oui : c'est le roi de Navarre.

— C'est aussi mon avis, madame.

— Mais, reprit la reine, si le roi de Navarre est l'ennemi du duc de Guise, moi, la reine, je suis son amie.

— Le duc l'espère, madame.

— Et comme telle, je puis contre-balancer l'influence néfaste du roi huguenot.

Le comte de Crèvecœur s'inclina silencieux.

— Mais, dit la reine, vous venez ici envoyé par lui?

— Oui, madame.

— Par conséquent vous êtes porteur d'un message...

Le comte s'inclina.

Catherine croyait à un message écrit, et elle tendit la main.

Mais le comte se hâta d'ajouter :

— Je ne suis chargé, madame, que de demander de vive voix à Votre Majesté si elle voudrait bien accorder un rendez-vous au duc mon maître.

— Comment ! s'écria Catherine, il ne m'a point écrit ?

— Non, madame.

— Pourquoi ?

— *Verba volant, scripta manent*, ce qui veut dire...

— Que les écrits restent et que les paroles s'envoient, dit la reine ; qui savait le latin. Mais cependant, dit-elle, le duc a dû vous donner un gage quelconque, un signe auquel je pourrais reconnaître que vous venez de sa part...

— Oui, madame.

Et le comte tira de son sein une bague.

La vue de cette bague arracha un tressaillement à Catherine, en même temps qu'un éclair de colère passait dans ses yeux.

Cette bague, jadis le roi Henri II l'avait passée au doigt de la jeune reine que l'Italie envoyait à la France ; plus tard, cette même reine, après que Montgomery eut si fatalement tué son époux,

donna ce joyau à sa fille madame Marguerite de France.

Cette dernière, un jour, dans un élan de tendresse, avait mis cette bague à l'annulaire gauche du duc Henri de Guise.

Or, pour que cette bague fût dans les mains du comte Éric de Crèvecœur, il fallait bien qu'il vint de la part du duc.

La reine n'en pouvait douter.

En outre, cet anneau avait encore, pour Catherine, une autre signification.

Si le duc de Guise avait consenti à s'en séparer, c'est qu'il n'aimait plus Marguerite.

— C'est bien, dit la reine-mère, parlez maintenant, monsieur de Crèvecœur.

— Madame, dit le comte, le duc mon maître, qui s'intéresse fort aux affaires du royaume de France et à celles de la religion catholique, qui est si fort menacée en ce moment...

— C'est vrai, interrompit la reine.

Le comte poursuivit :

— Le duc mon maître pense que Votre Majesté et lui pourriez vous entendre...

— C'est selon, dit la reine.

— Et il est persuadé que d'une heure d'entretien avec Votre Majesté il pourrait résulter de grands biens pour la cause du catholicisme.



— Je le pense également, monsieur. Retournez à Nancy et dites au duc de Guise que je suis prête à le recevoir secrètement.

Le comte secoua la tête :

— Le duc n'est pas à Nancy.

— Où donc est-il ?

— A Paris.

Pour la seconde fois, madame Catherine fronça le sourcil.

— Ah ! dit-elle, je croyais qu'il redoutait d'y être assassiné.

— Aussi est-il caché.

— Le roi de Navarre a peut-être bien des espions...

— Rassurez-vous, madame. Si le duc n'a point vu, cette nuit même, Votre Majesté, il sera demain matin à quinze lieues de Paris.

— Eh bien ! qu'il vienne !

Le comte se reprit à sourire.

— Non, dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Mais... parce que... il a fait un vœu.

— Quel est-il ?

— De ne remettre les pieds au Louvre qu'après avoir vu Votre Majesté.

— Ah ça ! monsieur, fit la reine avec hauteur, le duc a-t-il perdu la tête de me demander un rendez-vous et de ne point venir au Louvre ?

— Le duc attend Votre Majesté.

— En quel endroit ?

— Dans la maison où il est caché.

— Et cette maison ?...

— Je ne puis pas l'indiquer à Votre Majesté, mais je puis l'y conduire, si toutefois elle consent à me suivre.

— Vous êtes fou, dit Catherine, de penser qu'une reine de France va s'en aller courir Paris la nuit.

— Hélas ! madame, répondit le comte, j'ai ouï dire que Votre Majesté l'avait fait un soir qu'elle voulait à tout prix sauver du bourreau un homme qui lui était cher.

Catherine tressaillit brusquement.

— Or, continua M. de Crève-cœur, je gage que, s'il était encore question du salut de cet homme... Votre Majesté consentirait à me suivre.

La reine attachà son regard clair et profond sur le comte, et parut attendre qu'il complétât sa pensée.

— Madame, dit le jeune homme, si Votre Majesté consent à me suivre sur-le-champ, sans un page, sans un garde, foi de gentilhomme, René sera sauvé !...

La reine étouffa un cri.

— Eh bien ! dit-elle, je vous suis..

Et elle jeta un manteau à capuchon sur ses épaules ; puis, regardant le comte :

— Par où êtes-vous venu ?

— Par là, dit M. de Crèveœur.

Et il montrait la porte de l'antichambre.

— Il faut qu'on vous voie sortir comme on vous a vu entrer.

— Mais vous, madame ?...

La reine ouvrit la croisée de son oratoire qui donnait sur la rivière.

— Tenez, dit-elle, voyez-vous cet arbre dont les racines plongent dans l'eau ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! je vous y donne rendez-vous, ou plutôt j'y serai avant vous. Sortez par le grand escalier.

M. de Crèveœur s'inclina et sortit.

Ce fut alors qu'il rencontra Nancy et échangea quelques mots avec elle.

Quant à la reine, elle prit ce petit escalier secret que Henri de Guise, le sir de Coarasse et René le Florentin avaient si bien connu tour à tour.

Cet escalier, on s'en souvient, aboutissait à la porterne du bord de l'eau, et, cinq minutes après leur séparation, la reine Catherine et M. de Crèveœur se trouvaient au pied de l'arbre indiqué.

La reine était encapuchonnée et elle avait posé sur son visage le masque de velours si fort en usage alors.

Le comte lui offrit la main.

— Par où me conduisez-vous ? demanda-t-elle.

— Venez, madame.

Et le comte fit traverser à la reine cette place semée de cabarets et de bicoques qui s'étendait entre le vieux Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois, puis il entra avec elle dans la petite rue des Prêtres.

A ce moment, un homme, immobile jusque-là sous l'imposte d'une porte bâtarde, s'avança silencieusement vers eux.

L'homme que la reine voyait s'avancer vers elle était, comme le comte Éric de Crèveœur, enveloppé dans un manteau et il portait un large chapeau qui lui couvrait une partie du visage.

A la vue de cet homme, atherine éprouva un certain effroi, car il vint se ranger auprès d'elle; et, par un mouvement instinctif, elle se serra contre M. de Crèveœur.

— Ne craignez rien, madame, lui dit ce dernier cet homme est de mes amis.

— Ah ! fit la reine.

— Le sire Léo d'Arnebourg, ajouta le jeune homme, comme moi au service du duc.

Ils longèrent la rue des Prêtres, et, comme ils allaient en atteindre l'extrémité, un second personnage, vêtu comme le premier, quitta pareillement l'embrasement ténébreux d'une porte et rejoignit le comte Eric.

— Ne vous effrayez pas davantage , madame , répéta le comte.

— Vous connaissez donc aussi cet homme ?

— Oui.

— Et c'est comme vous ?...

— Un serviteur du duc notre maître, le baron de Saarbruck.

Mais les paroles de M. de Crève-cœur ne rassurèrent pas complètement madame Catherine.

— Ah çà, monsieur, dit-elle, voudriez-vous par hasard m'enlever ?

Le comte se prit à sourire.

— Non, madame, dit-il, mais nous sommes gens de précaution et nous avons voulu nous sauvegarder nous-mêmes, pour le cas où il aurait plu à Votre Majesté de se faire escorter.

— Ah ! c'est différent, dit la reine.

Et elle continua à marcher.

On arriva ainsi jusqu'à la place Saint-Eustache.

Là, tout à coup, la reine entendit des cris, des hurlements, un tumulte infernal qui partait d'une maison de hideuse apparence, au coin de la rue des Deux Écus.

— Oh ! oh ! dit le comte de Crève-cœur, il paraît que les habitants de ce quartier ne sont pas précisément très-paisibles.

Mais la reine s'était arrêtée muette et anxieuse.

— Que se passe-t-il donc dans cette maison ? demanda-t-elle.

## XI

La reine avait attaché sur la maison borgne un regard ardent et curieux.

Une lueur rougeâtre brillait derrière le papier huilé des croisées.

A cette clarté on voyait, derrière les carreaux, passer et repasser des ombres.

Puis les cris continuaient, les uns désespérés, les autres joyeux, mêlés de jurons, de blasphèmes et de chants d'orgie. Au milieu de ces vociférations, une voix de femme, voix suppliante et pleine d'angoisse, se faisait entendre, dominait tout le reste et arrivait jusqu'à la reine.

Cette voix, Catherine l'avait reconnue sans doute, puisqu'elle s'était arrêtée.

— Ah ! dit-elle, on jurerait que c'est la voix de Paola.

— Paola ! fit M. de Crève-cœur étonné.

— Oui, la fille de René.

— Ah ! je sais, dit le comte, on m'a narré cette histoire. Les truands l'ont déshonorée...

— Hélas ! fit Catherine. Et depuis deux mois je l'ai fait chercher vainement partout.

Les cris redoublaient :

— Au secours !... à moi !... hurlait-on au dedans.

— Monsieur, monsieur, dit la reine avec une anxiété croissante, ne pourrait-on porter secours à ces infortunés ?...

— Si tel est le bon plaisir de Votre Majesté qu'on se mêle des affaires de ces bourgeois, dit le comte, la chose est facile.

Et il fit un signe à ses deux compagnons.

Le baron de Saarbruk arriva le premier sous les fenêtres et frappa deux coups vigoureux sur la porte bâtarde avec le pommeau de son épée.

A ce bruit, les gens qui se trouvaient dans la maison parurent s'émouvoir.

Une fenêtre s'ouvrit; une tête hideuse apparut.

— Qui est-là ? demanda-t-on d'une voix avinée. Est-ce toi, le duc d'Égypte ?

— Truand de malheur ! répondit le baron, je suis un vrai gentilhomme qui te plantera sa dague en plein corps si tu ne lui ouvres à l'instant.

— Fi des gentilshommes ! répondit l'ivrogne. •

Et il referma la fenêtre.

Les cris continuaient au dedans.

Le baron de Saarbruck était un solide gaillard, haut de six pieds, un vrai Germain pour la stature et les proportions herculéennes.

Il s'arrêta tranquillement à la porte, donna un coup d'épaule, et la porte vola en éclats.

Éric de Crèvecœur et le sire Léo d'Arnebourg étaient derrière lui.

La reine se tenait à quelques pas dans la rue.

Alors un spectacle étrange s'offrit à leurs regards.

Une femme nue était liée à un poteau qui soutenait le plafond, et quatre personnes, dont une autre femme, l'entouraient.

La malheureuse poussait des cris déchirants et cherchait vainement à se dégager et à rompre ses liens, pour se soustraire au supplice qu'on lui infligeait.

L'autre femme, qui ressemblait à une furie, vêtue d'un misérable jupon et d'une chemise ouverte sur la poitrine, ses longs cheveux noirs dénoués et flottants, était armée d'une corde à nœuds dont elle frappait la femme attachée au poteau.

Trois hommes étaient assis et buvaient, les coudes sur une table. Ce trois hommes étaient le colosse Bourdon, Cœur-de-Loup et Courte-Haleine, ces trois truands qui avaient enlevé la fille de René trois mois auparavant; la femme que l'on fouettait n'était autre que Paola. Quant à l'autre, on le devine, c'était Farinette.

Les trois hommes buvaient, chantaient, blasphémaient, et si Paola poussait un cri trop déchirant,



ils lui jetaient un verre de vin au visage en lui disant :

— Tais-toi ! sorcière de malheur...

— Ah ! hurlait Farinette en frappant à coups reublés, je l'ai juré, je tiendrai mon serment. Chaque soir, pendant un an, je te rosserai d'importance !... Il faut que celui que j'aimais et qui est mort pour ton scélérat de père soit vengé !...

— Au nom du ciel ! murmurait Paola, grâce ! grâce !...

L'œil de la jeune fille était hagard, une écume blanche bordait ses lèvres, et son visage, jadis si beau, portait maintenant l'empreinte de terribles et cruelles souffrances.

A la subite irruption des trois gentilshommes lorrains dans la maison, un silence de mort qui dura quelques secondes succéda à tout ce tapage.

Farinette demeura la corde en main et la main levée.

Le colosse Bourdon, qui avait ouvert la croisée pour savoir qui frappait, se leva précipitamment, et à défaut d'autre arme, s'empara d'un pot de grès énorme dans lequel il n'y avait plus de vin.

Courte-Haleine et Cœur-de-Loup tirèrent chacun un poignard, renversèrent la table et la placèrent entre eux et les nouveaux venus.

— Holà ! marauds, cria le comte en mettant flam-

berge au vent, rendez-vous, s'il vous plaît, et détachez-moi cette femme...

— C'est Paola ! c'est bien elle ! s'écria la reine, qui se tenait un peu en arrière.

Le colosse se prit à rire d'un rire hébété.

— Laisse-nous tranquilles, beau mignon, dit-il.

Le comte fit un pas en avant et ses compagnons se rangèrent à ses côtés.

Courte-Haleine et Cœur-de-Loup brandissaient leurs poignards.

Bourdon leva son pot de grès et il allait essayer d'assommer le comte, lorsque deux mains l'enlacèrent par derrière.

C'était Farinette.

Farinette avait jeté sa corde, et elle disait :

— Arrêtez donc brutes que vous êtes, et laissez-moi parler à ces gentilshommes.

— A la bonne heure ! s'écria Éric de Crève-cœur. La fille est méchante, mais elle est belle. On l'écouterà.

Farinette avait sans doute une certaine autorité sur ces trois hommes, car ils s'arrêtèrent.

Bourdon laissa retomber son pot de grès au niveau de son nombril, Courte-Haleine et Cœur-de-Loup se retirèrent en arrière.

Paola roulait autour d'elle des yeux hagards

qu'elle fixait parfois avec une curiosité hébétée sur les trois hommes qui venaient d'entrer.

— Allons ! la belle fille, répéta le comte, parle et dis-nous ce que tu fais ici, ce que sont cette femme que tu bats et ces hommes qui te regardaient faire ton métier de bourreau.

— Je m'appelle Farinette, répondit-elle simplement.

— Tu es une jolie ribaude, mais je n'en sais pas davantage.

— Je suis la reine de la cour des Miracles.

— Ah ! ceci est un renseignement, dit le comte. Après ?

— Le roi de Bohême m'épousera dans neuf mois, lorsque j'aurai porté le deuil de mon premier époux.

— Comment le nommais-tu ?

— Gascarille.

— Et il est mort ?

— On l'a pendu à la place de René le Florentin, le misérable empoisonneur, le sorcier, le mécréant.

— Pourquoi bats-tu cette femme ?

— C'est la fille de René.

— Ah ! ah !

— Or, messeigneurs, dit Farinette, vous le voyez, je fais œuvre pie, puisque je venge mon premier

époux. Depuis deux mois, cela se renouvelle chaque soir.

— Et... ces hommes ?

Le comte désignait du doigt les trois truands.

— Ce sont mes esclaves...

Et Farinette eut un geste et un accent de véritable reine.

Le comte avait froidement écouté ces explications.

— Et bien ! ma petite, dit-il, tu vas détacher cette fille, et sur-le-champ.

— Hein ? fit la ribaude.

— Tu lui jetteras un manteau sur les épaules, et tu nous la rendras.

Mais Farinette poussa un cri sauvage.

— Qui donc êtes-vous ? dit-elle.

— Nous sommes les amis de René.

Farinette bondit comme une tigresse vers le poteau, enlaça Paola qui se prit à gémir, et, lui étreignant le cou de ses deux mains :

— Eh bien ! dit-elle, si vous l'avez, vous l'aurez morte !... A moi les truands !

— Allons, mes amis, dit le comte Éric, il faut dégainer.

Et les trois jeunes gens se ruèrent sur les truands qui prirent la table et s'en firent un bouclier.

En même temps Farinette enfonça ses ongles dans le cou de Paola gémissante.

— N'approchez-pas ! cria-t-elle, n'approchez pas ! ou je l'étrangle.

Mais le comte leva son épée, et d'un bond s'élançant pardessus la table, il arriva près du poteau.

Farinette reçut un vigoureux coup de plat d'épée sur l'épaule droite, et la douleur, en lui arrachant un cri, lui fit lâcher prise.

En même temps le colosse Bourdon lançait, après l'avoir brandi, son pot de grès à la tête du comte.

Mais soit que le truand eût mal pris ses mesures, soit que le comte eût esquivé le coup, le pot frappa le poteau et se brisa. En même temps, encore, une détonation se fit entendre et le colosse vomit un horrible blasphème et tomba tout de son long sur le parquet.

Le sire d'Arnebourg venait de le mettre bas d'un coup de pistolet. Courte-Haleine et Cœur-de-Loup laissèrent retomber la table et crièrent en un seul mot : — Grâce !...

Que pouvaient les poignards des deux truands contre les pistolets du sire Léo d'Arnebourg ?

— Allons ! canaille infecte, vermine humaine ! s'écria Éric de Crève-cœur, hors d'ici !...

Les truands avaient jeté leurs poignards ; le colosse Bourdon se tordait sur le sol, baigné dans son sang ; Farinette, étourdie du coup de plat d'épée, s'était retirée vers le mur auquel elle s'était ados-

sée, comme une bête fauve poursuivie qui fait tête aux chasseurs et aux chiens.

Le comte alla vers elle, la prit à bras-le-corps et la porta jusqu'au seuil de la maison.

Puis il la jeta dehors en lui disant :

— Va te faire pendre ailleurs.

Courte Haleine et Cœur-de-Loup s'étaient déjà enfuis.

Il ne restait plus dans la maison que Bourdon qui râlait et blasphémait et Paola qui continuait à rouler autour d'elle des yeux hagards.

Le Sire Léo d'Arnebourg la délia, puis il lui jeta son manteau sur les épaules.

A ce moment la reine, qui était demeurée immobile et comme frappée de stupeur dans la rue, tandis que les truands se trouvaient encore dans la maison, y fit irruption et vint prendre Paola dans ses bras en lui disant :

— Mon enfant, ma fille... me reconnais-tu ?

Paola répondit par un éclat de rire.

Elle était folle !

Dix minutes après, la reine-mère, ses trois compagnons et la fille de René qui, après avoir pleuré et demandé grâce, riait maintenant et chantait les obscènes refrains qu'elle avait entendus dans la Cour des Miracles, se remettaient en route.

Le comte de Crève-cœur, qui ouvrait la marche

conduisit la reine dans la rue des Jeux-Neufs, derrière Saint-Eustache, et au-delà de ce rempart qu'on nommait l'enceinte de Philippe Auguste.

Le comte s'arrêta devant une hôtellerie à la porte de laquelle pendait la traditionnelle branche de houx.

Au lieu de frapper, il siffla.

A ce bruit la porte s'ouvrit, mais nulle lumière ne brilla à l'intérieur.

Cependant un homme sortit à demi.

— Est-ce vous ? dit-il.

— C'est moi.

Et le comte entra, priant la reine de le suivre.

Le sire Léo d'Arnebourg donnait le bras à la folle.

— Madame, dit le comte Éric, prenez ma main et laissez-vous conduire.

— Mais pourquoi ces ténèbres ?

— Parce que nul ne doit voir le duc, excepté vous et nous.

Catherine avait bien quelque appréhension, mais elle s'était trop avancée pour reculer.

Elle plaça sa main dans la main du comte qui, à travers l'obscurité, l'entraîna dans l'intérieur de cette maison qui ressemblait bien plus à un coupe-gorge qu'à un lieu honnête.

## XII

La reine-mère vécut alors une année en cinq minutes, tandis que le comte Éric de Crèvecœur l'entraînait à travers les dédales ténébreux de cette maison isolée derrière les remparts de Paris.

Elle se remémora tous les griefs que la maison de Lorraine pouvait avoir contre elle, tous les mauvais tours qu'elle avait joués au duc de Guise, quand il était aimé de sa fille Marguerite, toutes les trahisons qu'elle avait méditées et tentées.

Pour un second royaume de France, Catherine eût hésité peut-être à suivre les envoyés du duc; mais Éric de Crèvecœur avait fait vibrer à son oreille un mot magique, le nom de René.

Catherine, la femme insensible et cruelle par excellence, sourde à toute les infortunes, impitoyable pour tous, Catherine avait un défaut de cuirasse au cœur : elle aimait d'une tendresse aveugle ce Florentin, mélange de sorcier et d'empoisonneur, qui depuis quinze ans possédait tous ses secrets et avait trempé dans tous ses crimes.

Or, le comte Éric avait prononcé le nom de René, il avait promis que, si la reine le suivait, René ne



mourrait point, et la reine avait consenti à le suivre.

L'homme qui s'était montré un moment sur le seuil de la porte extérieure de la maison était rentré et avait disparu dans l'obscurité.

Catherine fit une trentaine de pas, guidée par le comte; elle longea un couloir humide et plus ténébreux encore que la première pièce qu'elle avait traversée, puis le comte s'arrêta et frappa à une deuxième porte sous laquelle passait un filet de lumière.

— Entrez! dit une voix à l'intérieur. Cette voix, Catherine la reconnut, c'était celle du duc.

Le comte poussa la porte, et Catherine se trouva sur le seuil d'une petite chambre d'auberge, au milieu de laquelle un homme était assis à califourchon sur un escabeau.

C'était le duc Henri de Guise.

A la vue de la reine, il se leva et salua profondément.

La reine attacha sur lui son regard intelligent et qui plongeait si bien au fond des cœurs.

Mais le duc était calme, impassible, et il était impossible de deviner sa pensée.

Il vint à la reine-mère, s'inclina de nouveau et lui baisa la main.

Le comte Éric se retira et ferma la porte derrière lui.

— Savez-vous, monsieur mon cousin, dit la reine qui dissimulait de son mieux, sous un sourire et une attitude tranquilles, l'émotion qui l'étreignait, savez-vous que vous en usez un peu sans façon avec moi?

— Excusez-moi, madame, répondit le duc avec respect; la prudence seule a dicté ma conduite qui, en toute autre circonstance, eût été impardonnable.

Et le duc avança un siège à madame Catherine, puis demeura debout devant elle.

— Madame, dit-il alors, vous comprendrez d'autant mieux les précautions dont j'ai dû m'entourer pour obtenir de vous une entrevue, que vous savez les dangers que j'ai courus il y a quelques mois, alors que je logeais au Louvre.

La reine comprit l'allusion, mais elle demeura impassible.

— Mais non, dit-elle, je n'ai point oui parler de ces dangers.

— J'ai failli être assassiné...

— En vérité!

— Mon Dieu! oui, madame.

— Et par qui? par un huguenot sans doute?

— Non, répliqua froidement le duc; on m'a invité à quitter le Louvre, si je voulais demeurer au nombre des vivants.

— Mais qui? demanda Catherine qui jouait l'incrédulité.

— Un inconnu m'a abordé un soir au bas de la poterne du bord de l'eau...

— Et c'est lui qui a osé?...

— C'est lui qui m'a prévenu du péril que je courais; il m'a même nommé la personne qui stipendiait les assassins.

— Ah! fit la reine toujours calme. Et cette personne?...

— C'était vous, madame, répondit le duc sans s'émouvoir.

Catherine jugea inutile de s'indigner et de protester. Seulement elle demanda avec ironie :

— Dites-moi, monsieur mon cousin, m'avez-vous lonc voulu voir pour me parler de ces sornettes ?

— Non, madame.

— Alors expliquez-vous, de grâce, sur le sujet de conversation que nous allons traiter ensemble.

— Auparavant, madame, permettez-moi de vous commémorer une histoire qui n'est pas encore bien loin de nous.

— Faites, dit la reine.

— Je veux parler de l'histoire du roi François 1<sup>er</sup>, père du roi Henri II, votre illustre époux.

— Ah!

— Et de son rival l'empereur Charles-Quint.

Catherine tressaillit.

— Pensez-vous, continua le duc, qui si le roi François avait lu dans l'avenir et qu'il eût prévu les funestes conséquences de la bataille de Pavie et sa captivité en Espagne, il eût laissé l'empereur traverser fort paisiblement la France pour s'en aller dans les Flandres ?

— Je ne le pense pas, dit la reine.

— Eh bien ! madame, reprit le duc, me voici à Paris, et, en apparence, je suis dans la situation de l'Empereur Charles-Quint.

— On ne songe point à vous garder, monsieur mon cousin.

— Attendez... Mais en dépit de l'apparence, je suis tout au contraire dans la position du roi François.

La reine fronça le sourcil.

— Je prévois que si je me livrais à Votre Majesté, je pourrais bien m'en repentir.

— Vous êtes fou, duc.

— Alors, voici ce que j'ai imaginé, madame.

— Voyons ! fit la reine.

— J'ai imaginé de vous enlever au milieu de Paris.

La reine eut un geste d'effroi.

— J'ai des chevaux sellés à la porte Montmartre, qui est à deux pas d'ici. Justement l'officier qui com-

mande la porte est un reître allemand qui m'est très-dévoué et qui me laissera sortir. Trois hommes vaillants et fidèles m'accompagnent. Vous les avez vus, n'est ce pas ?

— Oui, dit la reine avec ironie.

— Et, une fois en Lorraine, je pourrai peut-être traiter avec vous des choses importantes de la religion et du royaume.

La reine, au comble de la stupeur, s'était relevée et dirigée vers la porte.

Mais cette porte s'ouvrit, et la reine aperçut derrière elle les trois jeunes gens qui lui avaient servi d'escorte.

— Ah ! s'écria-t-elle dominée enfin par l'indignation et la colère, c'est une trahison infâme !

— Non, madame, dit tranquillement le duc, c'est de la belle et bonne guerre ; cependant nous pourrions peut-être nous entendre...

— C'est-à-dire que vous allez me vendre ma liberté ?

— Non, je veux assurer la mienne.

— Parlez...

Le duc fit un signe et la porte se referma.

De nouveau, madame Catherine était seule avec le prince lorrain.

— Madame, reprit ce dernier, votre cause et la mienne sont étroitement unies, croyez-le.

— C'est possible.

— Nous avons un ennemi politique commun, el parti huguenot.

— C'est vrai.

— Un ennemi personnel commun, le roi de Navarre.

— C'est encore vrai.

— Or, de notre entretien d'aujourd'hui va dépendre le sort des uns et de l'autre. -

La reine regarda le duc.

— Que feriez-vous pour celui qui vous débarasserait d'eux?

— Mais... je ne sais pas.

— Cherchez bien.

Catherine devinait sans doute les secrètes prétentions du duc, mais elle paraissait ne point les comprendre.

— Votre Majesté, continua le duc de Guise, n'a point voulu m'accorder la main de la princesse Marguerite... Elle a peut-être commis une faute...

La reine ne sourcilla point.

— Car, reprit le duc, elle a cru que le roi de Navarre serait un petit prince sans importance, un ours mal léché, un montagnard vêtu grossièrement et plus préoccupé de courre un sanglier que de gouverner un royaume.

-- Hélas! soupira Catherine.

— Les choses étant ainsi, Votre Majesté a pensé

que le roi de Navarre ne porterait nul ombrage au trône de France, tandis que si le duc de Guise...

Un sourire compléta la pensée du duc.

— Je confesse, répondit Catherine, que j'ai commis une grande faute. Mais...

— Vous voulez dire que le repentir arrive trop tard.

— Oui, certes.

— La cour de Rome accorderait certainement le divorce.

— Oui, dit Catherine, mais Marguerite aime son époux.

Un nuage passa sur le front du duc, et un éclair de haine brilla dans ses yeux.

— Ah! madame, dit-il, vous avez parfois des mots cruels.

— Pardonnez-moi, dit la reine, et revenons aux huguenots.

Le duc se remit promptement de son émotion passagère, et regarda froidement Catherine.

— Si Votre Majesté le veut, dit-il, avant qu'il soit un mois il n'y aura plus de huguenots en France...

— Pas même le roi de Navarre?

Le duc eut un sourire silencieux.

— Pas même le roi de Navarre, répondit-il.

— Alors vous le ferez catholique?

— Non, mais il lui arrivera un malheur.

La reine tressaillit.

— Madame, poursuivit Henri de Guise, je suis plus chez moi à Paris que Votre Majesté ne le pense.

— Oh ! je sais, dit la reine avec amertume, que la maison de Lorraine a toujours eu le talent de se faire des partisans en tout pays.

— J'ai une armée occulte organisée dans votre capitale, poursuivit Henri, et cette armée surgira de terre à un signal donné.

— Et... ce signal ?

— Elle aura, continua le duc sans répondre à la question de madame Catherine, elle aura un mot d'ordre.

— Lequel ?

— Vive la messe ! à bas le prêche !

— Mais qui donnera ce signal ?

— Vous, madame.

— Moi ? moi ?

— Sans doute.

— Mais puisque cette armée vous obéit, dites-vous ?

A son tour le duc leva sur la reine un clair regard.

— Je vous offre les moyens de frapper, c'est à vous de les employer, dit-il. Je serai l'homme de la lutte, mais vous me l'aurez ordonnée ; je serai le



glaiive, et vous serez le bras. Il nous faut une solidarité dans l'histoire.

— Et si je cons entais à cela, quelles seraient vos conditions?

Le nuage qui avait déjà assombri le front du duc reparut.

— Ah ! dit-il, vous savez bien que j'aime toujours Marguerite !

La reine hésitait encore.

— Madame, reprit le duc, prenez garde ! l'heure nous presse. Il faut que j'aie quitté Paris avant le jour. Si vous refusez, je vous garde prisonnière et je vous enlève.

La reine était prise au piège ; elle essaya de trouver un détour.

— Mais, dit-elle, vous m'avez promis de sauver René.

— Oui.

— Savez-vous que l'heure de son supplice est proche ?

— Je le sais.

— Et que dans deux jours...

— Il sera libre. Mais, ajouta le duc, vous ne le reverrez, madame, que le jour où vous aurez donné le signal du massacre. Jusque-là, René, que nous aurons soustrait à ses bourreaux, restera mon prisonnier, et vous ne saurez point où le retrouver.

— A quoi bon? fit Catherine.

— René sera mon otage. Si vous manquez à l'engagement que vous allez prendre avec moi, René n'aura fait que changer de bourreau : on le rompra à Nancy.

Le duc venait de prononcer une parole qui décida la reine.

— Eh bien! soit, dit-elle, puisqu'il faut que les ennemis du royaume périssent, que se soit bientôt.

— C'est aujourd'hui le 14 août, madame.

— Bien!

— Voulez-vous que nous fixions la date du grand jour?

— Soit!

Le duc parut réfléchir un moment.

— Que pensez-vous du 24 août, jour de la Saint-Barthélemy?

— Comme vous voudrez, murmura Catherine encore indécise.

Alors le duc poussa devant la reine une table sur laquelle il se trouvait des plumes et du parchemin.

— Veuillez, madame, dit-il, écrire sous ma dictée ses deux lignes : *C'est par mon ordre que, dans la nuit du 24 août, le duc de Guise aura agi.* »

— Mais, fit Catherine, si cependant vous allez trop loin?

— Alors, dit le duc, n'en parlons plus. Votre Ma-

jesté nous fera l'honneur de nous suivre à Nancy et René sera rompu :

Catherine étouffa un soupir.

— Allons ! dit-elle, il faut céder.

Et elle prit la plume, écrivit et signa.

.....

La haine de la reine-mère pour le roi de Navarre et l'amour désespéré de Henri de Guise pour Marguerite venaient de décider du sort des huguenots.

### XIII

Tandis que la reine-mère conférait mystérieusement avec le duc de Guise, M. de Crillon, qui avait perdu également deux pistoles au jeu du roi, prenait congé de Sa Majesté et sortait de l'appartement royal en donnant le bras à Pibrac.

— Ah ! monsieur le duc, murmura le Gascon, quel jeu dangereux vous jouez là !...

— Vous croyez ? fit Crillon avec sa naïveté de soldat.

— Cela vous jouera un mauvais tour. La reine ne pardonne pas.

— Je me suis juré, répliqua tranquillement le duc, que René s'en irait en Grève, et il ira.

Pibrac eut un geste d'incrédulité.

— Et je vais m'en occuper dès ce soir,

— C'est un peu tard...

— N'importe ! je veux aller faire un tour chez Caboche, qui est un peu mon ami. Venez-vous avec moi, mon cher capitaine ?

M. de Pibrac se serait fort bien dispensé de cette visite nocturne, mais il n'osa refuser.

Crillon entra dans le poste des Suisses, donna un ordre à l'officier de service, puis il sortit du Louvre avec Pibrac.

La nuit était venue, les étoiles brillèrent au ciel. M. de Crillon fut pris d'un souvenir de jeunesse et il soupira comme à vingt ans.

Pibrac se méprit à ce soupir.

— Ah ! dit-il, je vois que vous êtes de mon avis. C'est une triste chose qu'être l'ennemi de madame Catherine. Un jour ou l'autre on le paie cher.

Crillon haussa les épaules.

— Hé ! mon cher, dit-il, je pense bien à madame Catherine, en vérité !

— A quoi donc pensez-vous ?

— A une belle Arlésienne que j'ai aimé jadis, quand ma moustache naissait à peine... et qui me trompait pour un soudard.

— Fi ! murmura Pibrac, la drôlesse avait donc la berlue ?

— Il paraît. Cependant elle ouvrit de grands yeux le jour où je tuai le soudard.

— Ah! ah! fit le capitaine des gardes, vous le tuâtes?

— Raide, mon cher. Mais, dit Crillon qui étouffa à temps un troisième soupir, ne parlons plus de tout cela; songeons à René. Je vais m'entendre avec Caboché pour les détails de la cérémonie.

Le duc et Pibrac remontèrent la rive droite de la Seine, passèrent devant le Châtelet et atteignirent la place de Grève.

A l'angle de cette place, il se trouvait une petite maison de lugubre apparence, même pour ceux qui ignoraient le nom de son locataire. Elle n'avait qu'un étage et était peinte en rouge.

Trois grandes croisées donnaient sur la rivière.

Du côté de la place, elle possédait une sorte de galerie en bois qui, aux jours d'exécution, était louée fort cher par les dames et les seigneurs de la cour.

Au rez-de-chaussée était un vaste hangar qui renfermait plusieurs pièces de bois de forme sinistre et mystérieuse.

Cependant le duc de Crillon, au lieu de se détourner, comme les passants ordinaires, pour ne point voir de trop près cette demeure lugubre, s'en alla droit à la porte et frappa.

Une lumière discrète tremblottait au travers des carreaux de l'une des croisées.

— Notre homme n'est point couché, dit le duc à M. de Pibrac.

En effet, la lumière changea de place ; on entendit un pas lourd à l'intérieur, qui descendait le long d'un escalier de bois, et la porte s'ouvrit.

Crillon et Pibrac virent alors un homme aux épaules carrées, au con taureau, de stature moyenne, et dont la large face n'était point dépourvue d'intelligence.

Il était en manches de chemise, tête nue, et avait à la main une lampe en fer.

A la vue de ses illustres visiteurs, cet homme recula tout étonné et salua jusqu'à terre.

— Bonjour, Caboche, dit Crillon, bonjour, mon ami.

Et il entra dans la maison.

— Votre Seigneurie pourrait dire bonsoir, répondit le bourreau.

— Tu te trompes, deux heures du matin viennent de sonner à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

— Comment ! dit le boureau, il est si tard déjà ?

— Et tu n'étais point couché ?

— Je travaillais...

— Ah ! fit Crillon.

— J'étais en haut, dans mon laboratoire, occupé à

disséquer le corps d'un jeune homme que j'ai pendu hier soir.

— Qu'avait-il fait ?

— Oh ! fit dédaigneusement Caboche, je l'ai pendu sur l'ordre du prévôt des marchands. C'était un pauvre diable qui avait assassiné son maître.

— Peste !

— Oui, un commis drapier, amoureux de la femme du maître drapier. Le mari l'avait battu à un moment où il avait un couteau à la main. Il a plongé le couteau dans le ventre du marchand et s'est sauvé. Un archer l'a arrêté et le prévôt des marchands l'a condamné à être pendu. C'était un beau garçon, ma foi !...

— Et tu l'as pendu ?

— Il le fallait bien ; mais j'ai vu dans la foule, comme je le hissais, une femme qui pleurait à chaudes larmes et avait un mouchoir sur les yeux

— Je gage que c'était la drapière, fit joyusement le duc.

— Justement.

— Parlons d'autre chose, mon cher Caboche, dit Crillon ; je viens t'annoncer de la besogne.

— Ah ! ah ! dit le bourreau, est-ce que, par hasard, il serait question d'un homme de marque ?

— René...

Un sourire incrédule vint aux lèvres de maître Caboche.

— Oh ! si ce n'est que cela, dit-il, Votre Seigneurie aurait pu ne pas se déranger.

— Pourquoi ?

— Mais parce que je ne romprai jamais René, monsieur le duc. La reine-mère est là pour le défendre.

— Eh bien ! fit le duc avec importance, tu verras, maître Caboche, que tu en as menti !

— Je le désire, monsieur le duc, répondit tout bas Caboche. Je n'aime pas plus René que vous ne l'aimez. Cependant je vous assure qu'il m'a fait pitié la dernière fois que je suis allé dans son cachot.

— Comment cela ?

— Ses cheveux ont blanchi et il a le regard morne de la bête fauve mise en cage. Et puis il pleure souvent comme une femme.

— Vraiment ?

— Chaque fois qu'on pénètre dans son cachot, il tressaille et croit qu'on le vient chercher pour le mener au supplice.

— Bon ! dit Crillon, il ne tressaillait pas et ne pleurait pas le jour où il a empoisonné les gants de la reine de Navarre.

— Oh ! fit Caboche, soyez tranquille, si je l'étends jamais sur la roue, je ne le ménagerai pas.



— Eh bien ! dit le duc, ce moment n'est pas loin.

— Est-ce pour demain ?

— Non, pour le jour suivant.

Caboche secoua la tête.

— Voilà qui diffère singulièrement, fit-il.

— En quoi ?

— Il vaut mieux tenir que courir.

— Eh bien ?

— Et d'ici à demain au soir et au matin suivant il peut se passer tant de choses !

Crillon haussa les épaules.

— Le roi sera inflexible, dit-il, et je viens m'entendre avec toi, mon cher Caboche, pour fixer l'heure.

— J'attends les ordres de votre Seigneurie...

— J'aimerais assez l'heure de midi, fit le duc en se tournant vers Pibrac ; on conviera à la cérémonie toutes les belles dames de la cour.

M. de Pibrac jouait auprès de Crillon le rôle de la princesse Cassandre auprès des Troyens.

Il prédisait sans cesse et le duc ne le croyait jamais ; cependant il ne se décourageait pas.

— Monsieur le duc, dit-il, ni les seigneurs ni les dames de la cour, si on rompt René, ce dont je doute, n'assisteront à son supplice.

— Plaît-il ? fit le duc.

— Chacun sait que la reine ne pardonnerait pas..

— Harnibieu ! s'écria Crillon, vous êtes tous des trembleurs !... Il n'y a que moi qui n'ai pas peur.

— C'est un tort, monsieur la duc.

Fatigué des prédictions de M. de Pibrac, Crillon monta dans ce que le bourreau nommait son *laboratoire*.

C'était une vaste pièce encombrée d'instruments de torture, au milieu de laquelle était une table de dissection. Sur cette table était couché le cadavre du commis drapier.

— Pauvre diable ! murmura le duc en regardant tour à tour avec curiosité les têtes de mort, les tibias et les ossements divers qui garnissaient les vastes étagères qui tapissaient les murs.

Le duc se fit montrer la barre de fer avec laquelle Caboche briserait l'un après l'autre les membres de René.

La barre était lourde, mais il la prit dans ses mains et la fit tourner comme une canne.

— Votre Seigneurie est rudement vigoureuse, dit le bourreau avec admiration ; et, si elle était à ma place, peut-être...

— Oh ! moi, dit le duc, j'aurais si grand plaisir et je frapperais si fort que je romprais le patient, la roue et l'échafaud tout à la fois.

— Ainsi, reprit le bourreau, ce sera pour après-demain midi !

— Oui.

— René fait-il amende honorable ?

— Certainement, avec un cierge de trois livres dans la main, pieds nus et en chemise. Je verrai demain l'archiprêtre de Notre-Dame pour l'avertir qu'à onze heures précises le tombereau se présentera sur la place du Parvis. Ainsi voilà qui est convenu.

— Oui, monsieur le duc.

— Adieu, Caboche ! C'est aujourd'hui mardi, à jeudi matin.

Et M. de Crillon, reconduit par Caboche jusqu'au seuil de sa maison, s'en alla avec Pibrac.

Le bourreau était garçon, il vivait seul et ne voulait même pas loger un de ses aides.

Il ferma donc sa porte à double tour, et il s'apprêtait à se coucher lorsqu'il entendit frapper de nouveau.

— Tiens ! se dit-il, M. le duc aura oublié quelque chose... il a une dernière recommandation à me faire.

Et Caboche alla ouvrir, croyant avoir affaire à Crillon.

Mais il fut fort étonné de se trouver face à face avec un gentilhomme qu'il ne connaissait pas et qui lui parut âgé d'environ vingt-deux ans.

— Maître Caboche ?

— C'est moi, messire.

Le gentilhomme entra et dit :

— Il faut que je vous parle, maître Caboche. Fermez votre porte, nous avons à causer...

Et le jeune homme, qui n'était autre que messire Gaston de Lux, le quatrième amoureux d'Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, prit un escabeau et s'assit.

Caboche demeura debout devant lui.

— Vous allez exécuter René le Florentin? dit le jeune homme.

— Après-demain, messire.

— Vous l'irez prendre au Châtelet?

— Oui.

— Vous le conduirez à Notre-Dame?

— C'est l'usage.

— Et quand vous quitterez la place du Parvis, par où prendrez-vous?

— Mais, dit le bourreau je prendrai la rue de la Barillerie et le pont au Change.

— Vous aurez tort.

— Plaît-il?

— A votre place je prendrais par la rue de la Calandre.

Maître Caboche regarda le jeune homme avec étonnement.

Celui-ci ouvrit son manteau et déposa un sac de cuir assez volumineux sur la table.

Le sac était plein d'or.

— Maître Caboche, dit-il, il y a dans la rue de la Calandre une dame qui veut voir passer le cortège. Les femmes sont curieuses.

Le bourreau regarda Gaston de Lux avec défiance.

— Et puis, ajouta Gaston je vous engage dans votre intérêt à ne point traverser la rue de la Barillerie.

— Pourquoi ?

— Qui sait ? fit Gaston nonchalamment, René a encore des amis. On pourrait tirer sur vous quelque coup de pistolet ou d'arquebuse.

Caboche fit un mouvement de surprise.

— Prenez par la rue de la Calandre, ajusta Gaston. C'est un bon conseil que je vous donne.

Le jeune homme se leva et fit un pas vers la porte sans reprendre le sac de cuir.

Caboche était gagné à la cause de René le Florentin.

#### XIV

Cependant Pibrac et Crillon s'en allaient et reprenaient la route du Louvre.

— Hum ! dit le gentilhomme avignonnais, le temps a fraîchi, qu'en pensez vous ?

— Mais je pense, répondit Pibrac, que le vent du matin est un peu frais. Trois heures sonnent.

— Mon cher Pibrac, continua le duc, tout homme a son côté faible; je ne me suis jamais trop soucié d'un coup de rapière ou d'une arquebusade, mais j'ai toujours eu la plus grande épouvante d'un rhume de cerveau.

Pibrac se prit à rire.

— Cela tient, voyez-vous poursuivit Crillon, à une aventure de ma jeunesse. J'étais fort épris d'une belle dame du pays arlésien, madame d'Archias, laquelle me regardait déjà d'un bon œil, lorsque, une nuit, en faisant le pied de grue sous sa fenêtre, je m'enrhumai.

Or, le lendemain, en allant la saluer, je lui parlai du nez.

— Et elle se mit à rire, sans doute? observa Pibrac.

— Elle me congédia en me disant que jamais elle n'avait songé à aimer un capucin. Les capucins, vous le savez, sont toujours *enchiffrenés*.

— Que faut-il conclure de tout cela, monsieur le duc?

— Qu'au lieu de nous en revenir par le bord de l'eau où il fait très-froid, nous allons prendre par les rues; la température y est meilleure, mon cher.

— Comme il vous plaira.

Crillon et Pibrac prirent donc par les rues et se dirigèrent à travers la rue aux Ours et la rue Saint-Sauveur vers l'église de Saint-Eustache.

— Nous passons bien près de la Cour des Miracles, observa M. de Pibrac.

— Ma foi! dit le duc, si vous le voulez, nous irons y faire un tour.

— Plaît-il?

Et Pibrac, stupéfait, regarda le duc qui continua :

— Ces truands sont mes amis, vous le savez, et le roi de Bohême m'est dévoué tout autant que le duc d'Égypte.

— Mais les autres?

— Quand je me nomme, je passe partout.

— A quoi bon? fit Pibrac. Votre Seigneurie a-t-elle trop d'or en son escarcelle?

— Dieu m'en garde! Mais, ajouta le duc, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenue la fille de René.

Pibrac tressaillit.

— Je sais, dit-il, que la malheureuse est restée au pouvoir des truands après la mort de la reine de Navarre, mais il est probable qu'ils l'auront tuée.

— Vous croyez?

— Madame Catherine l'a fait chercher partout et on ne l'a point retrouvée.

— C'est égal, dit le duc, allons voir si nous serons plus heureux, nous...

— Soit, dit Pibrac qui avait mille complaisances pour Crillon ; mais, si nous retrouvons Paola, qu'en ferons-nous ?

— Rien absolument, dit le duc. Nous la laisserons avec les truands. Je l'aime mieux avec eux qu'auprès de madame Catherine.

— Pourquoi ?

— Mais parce que la fille d'un empoisonneur connaît d'ordinaire les secrets de son père et qu'elle peut s'en servir.

Le capitaine des gardes se laissa entraîner par Crillon vers la Cour des Miracles.

Ce jour-là il y avait à la cour du roi de Bohême une nonchalance générale.

On avait bien allumé le feu comme de coutume, mais on l'entretenait mal et comme pour la forme.

Les jeunes filles ne dansaient pas à l'entour ; on ne chantait point de chansons et les refrains du coupe-gorge s'étaient éteints.

Le roi de Bohême et le duc d'Égypte jouaient gravement au *doigt mouillé*.

Les truands faisaient cercle autour du mauvais tapis placé par terre et sur lequel ces deux majestés du ruisseau étaient assises.

On causait tout bas pour ne point interrompre le



jeu de l'auguste monarque et de son premier lieutenant.

Bref, on eût juré que la Cour des Miracles était devenue le parloir de quelque monastère à la règle rigide.

Les sentinelles elles-mêmes, ces truands qui faisaient bonne garde contre les archers dans les rues avoisinantes, sommeillaient sur leurs bornes et se souciaient médiocrement du chevalier du guet.

Crillon entra dans la Cour des Miracles comme il fût rentré au Louvre. Cela tint à un enfant qui se roulait dans la poussière et qui aux reflets lointains du foyer le reconnut et s'écria : — Tiens ! c'est messire Crillon!...

Le duc provoqua le même respect et le même enthousiasme que lors de sa première visite.

Seulement l'enthousiasme et le respect furent moins bruyants.

Il faisait chaud.

Le nom de Crillon, répété de bouche en bouche, s'en vint jusqu'aux deux hauts dignitaires de la Bohême.

Tous deux abandonnèrent leur partie et se levèrent.

— Bonjour, mes enfants, dit simplement Crillon; li paraît que vous passez gaiement le temps.

— Nous jouons pour oublier que nous avons soif, dit le roi de Bohême.

— Ah! vous avez soif?

— Comme au désert.

— Et?..

Crillon les regarda en souriant. La foule des truands l'entourait et le contemplait avec une curiosité respectueuse.

— Il fait chaud, dit le roi de Bohême.

— Tiens, dit Crillon, j'ai eu peur de m'enrhumer, moi!

— Il fait chaud, et quand on a chaud on a soif.

— Et le vin est rare, n'est-ce pas?

— Ma foi! répondit naïvement le roi de Bohême, à vous dire vrai, le vin est plus que rare, il n'existe pas!

— En vérité!

— Les affaires vont mal, on ne gagne plus sa vie et le crédit est mort.

— Comment! dit Crillon, scandalisé, on vous refuse crédit?

— Hélas! depuis que le bruit a couru que nous avons pillé le cabaret de la *Pomme de pin*...

— Et ce n'était pas vous?

— C'étaient les archers, monseigneur.

Crillon éclata de rire. Puis il tira sa bourse et la jeta sur le tapis.

— Allez quérir du vin, dit-il.

— Vive Crillon ! s'écrièrent les truands avec un touchant ensemble.

— Mais en attendant qu'il arrive, dit le duc, donnez-moi des nouvelles de Paola.

— La fille du Florentin ?

— Oui.

— Elle est folle, dit le duc d'Égypte.

— Folle !

— Oui, car Farinette l'abrutit de coups tous les jours.

Le duc d'Égypte n'eut pas le temps de donner au duc de Crillon de plus amples détails, car une rumeur se fit à l'entrée de la Cour des Miracles, et cette rumeur attira l'attention générale.

Deux hommes arrivaient haletants, éperdus...

— A nous les truands ! à nous la Bohême, criaient-ils.

— Tiens ! c'est Courte-Haleine, cria le roi.

— Et Cœur-de-Loup...

— Et Farinette ! s'écria un troisième truand.

En effet, derrière les deux hommes, une femme échevelée accourait.

— Ils me l'ont prise ! ils me l'ont prise ! répétait-elle hors d'elle même.

— Ils ont tué Bourdon !...

A ces derniers mots, le roi de Bohême et tous les truands bondirent.

— Qui cela ? s'écria-t-on, les archers ?

— Non, les gentilshommes.

— Quels gentilshommes ? exclama Crillon à son tour.

Farinette reconnut le duc, et courut à lui, répétant :

— Ils me l'ont prise !... et je ne suis pas assez vengée encore !

Crillon passa sa main sous le menton de Farinette, et lui dit :

— Explique-toi, mignonne.

Mais Farinette était hors d'état de s'expliquer. Elle rugissait comme une lionne à qui on a enlevé sa proie.

— Cœur-de-Loup seul avait conservé un peu de sang-froid, et il raconta ce qui s'était passé dans la maison de la rue des Deux-Écus.

— Oh ! oh ! murmura Pibrac, ceci devient bizarre.

— Et ils étaient trois ? fit Crillon à son tour.

— Trois jeunes et beaux gentilshommes, dit Farinette qui porta la main à son épaule meurtrie.

— Et une femme, ajouta le truand Courte-Haine.

— Ah ! il y avait une femme ?

— Qui se tenait dans la rue, à trois pas ; elle était masquée. Pibrac se pencha à l'oreille de Crillon.

— Monsieur le duc, dit-il, nous en savons assez, allons nous-en ! je devine bien des choses.

Crillon aurait eu quelque peine à se débarrasser de ses bons amis les truands, si l'ingénieuse idée qu'il avait eue de leur payer à boire ne fût venue à son aide.

En effet, tandis que Courte-Haleine et Cœur-de-Loup faisaient tour à tour le récit de leur aventure, deux truands arrivèrent portant sur une civière un quartaut de vin.

— A boire ! à boire ! cria la foule.

Et Crillon s'esquiva, suivi du capitaine des gardes.

— Par la sambleu ! mon cher Pibrac, dit le duc lorsqu'il fut hors de la Cour des Miracles, que pensez-vous de tout cela ?

— Moi, dit Pibrac, je pense que les gentilshommes qui ont délivré Paola étaient des gens à la reine-mère.

— Bah ! fit Crillon, madame Catherine n'a jamais eu trois hommes dévoués.

Pibrac ne répondit pas.

— Et cette femme ?...

— Ce pourrait bien être la reine.

— Ah ! dit Crillon, si c'est elle, je le saurai.

— Comment ?

— Vous allez voir...

Ils regagnèrent le Louvre, et au lieu d'entrer par la grande porte, ils gagnèrent la poterne du bord de l'eau. Cette poterne, on le sait, donnait sur un corridor qui aboutissait au petit escalier tournant dont madame Catherine avait fait son issue secrète. Dans ce corridor veillait jour et nuit une sentinelle.

Seulement cette sentinelle était prise ordinairement parmi les gardes, et elle avait la consigne de laisser sortir quiconque descendait par le petit escalier.

On se souvient même que Nancy avait obtenu plus que cela de cette sentinelle complaisante, lors des entrevues de Marguerite avec le duc Henri et ensuite avec le sire de Coarasse.

Crillon frappa à la poterne.

La sentinelle vint ouvrir et reconnut le colonel-général.

Cette sentinelle était un jeune homme, cadet de Roanne, qu'on appelait M. de Mérindol, et que le duc avait, en sa qualité de compatriote, fait entrer dans les gardes.

— Mon mignon, lui dit Crillon avec sa bonhomie ordinaire, y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Deux heures.

— Avez-vous vu sortir quelqu'un ?

— Oui... une femme...

— Masquée ?

— Et encapuchonnée : le diable lui-même, ajouta le jeune homme, n'aurait pu voir son visage.

— Est-elle rentrée ?

— Non.

— Eh bien ! dit Crillon, quand on a fait deux heures de faction, on peut se faire relever.

— Je compte l'être tout à l'heure. J'attends l'officier de service.

— C'est inutile, dit Crillon, donnez-moi votre mousquet.

— Comment ?

— Et allez vous coucher.

Et M. de Crillon fit un signe à Pibrac, qui entraîna M. de Mérindol hors du corridor.

Puis le brave duc s'enveloppa le nez dans son manteau, mit le mousquet au bras et se promena de long en large, se disant :

— Je saurai bien, morbleu ! quelle est cette femme...

Et il ferma la poterne au verrou.

## XV

Crillon se promena pendant plus d'une heure comme un simple suisse, et personne ne se présenta au guichet.

Les premières clartés du jour commençaient à blanchir la cime des toits.

— Au diable le métier ! murmura Crillon. Et déjà il songeait à s'aller coucher, car le digne gentilhomme n'aimait pas à passer les nuits blanches, lorsqu'un léger bruit se fit au dehors.

Le duc, on s'en souvient, avait fermé la porte au verrou.

On frappa doucement à la porte.

Crillon avait fait la guerre en Allemagne, et il était initié aux rudesses de la langue tudesque.

— Qui est là ? demanda-t-il en allemand.

— Ouvrez ! répondit-on en français mêlé d'accent italien.

Crillon avait l'oreille fine. Il reconnut la voix de madame Catherine, quelque soin qu'elle eût pris de la déguiser, et il répondit :

— Ché fais vus envoyé mon camarade guil a embordé la clef.

Et le duc s'en alla par le corridor jusqu'à une porte qui donnait sur la grande cour du Louvre, et il gagna le poste des Suisses.

Il entra et dit d'un ton bourru :

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de sentinelle à la poterne ?

Puis il sortit en se disant :

— Madame Catherine et le Suisse qu'on va en-



voyer à la poterne s'arrangeront comme ils pourront. Moi, je vais me coucher.

Mais Crillon avait compté sans le roi.

Comme il passait devant les royaux appartements, page Gauthier, qui avait été de service pendant la

l'aborda :

— Hé ! monsieur le duc !

— Que veux-tu, mignon ?

— Vous faites bien d'être matinal.

— Pourquoi donc ?

— Mais, parce que Sa Majesté demande toujours après vous en s'éveillant.

— Ah ! fit Crillon désappointé.

— Hier au soir encore, lorsque vous avez été parti...

— Eh bien ?

— Le roi m'a dit en se couchant : « Crillon couche au Louvre, n'est-ce pas ?

« — Oui, sire.

« — Tu sais où est son logis ?

« — Oui, sire.

« — Tu me l'iras quérir demain matin. »

— Et, dit Crillon qui rongait sa moustache grisonnante avec une mauvaise humeur concentrée, le roi t'a-t-il dit à quelle heure il avait besoin de moi ?

— Non, monsieur le duc.

— Alors, bonsoir, je vais me coucher.

— Hein ! fit le page.

— Tel que tu me vois, mignon, reprit le duc, je ne me suis point encore mis au lit.

— Vraiment ?

— Et j'ai bonne envie de dormir.

— Eh bien ! monsieur le duc, dit Gauthier, venez par ici...

Et le page fit entrer Crillon dans l'antichambre royale.

Puis il lui montra son lit.

— Jetez-vous là, dit-il, je vous promets de vous laisser dormir tant que le roi ne demandera point à vous voir.

— Hum ! se dit Crillon, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Bonsoir, mon mignon.

Crillon était l'homme des temps héroïques en tout et pour tout. On eût dit un guerrier d'Homère.

Il avait la franchise du vieux Nestor, il mangeait comme Méléna, il se battait comme Achille, il dormait comme François I<sup>er</sup> la veille de Marignan.

Il se jeta sur le lit du page et n'eut que le temps de fermer les yeux.

Cinq minutes après, il dormait d'un sommeil majestueux et sonore qui donnait à penser qu'un tel homme ne pouvait avoir que de belles actions sur la conscience.

Malheureusement le sommeil de Crillon ne fut pas de longue durée.

Le roi, qui avait eu le cauchemar toute la nuit et avait rêvé huguenots, trahison, complots, assassinats, le roi demanda Crillon.

Non point que Charles IX n'eût pu envoyer tout autre de ses officiers quérir le roi de Navarre, ce qui, après tout, était bien plus la besogne d'un chambellan ou d'un page que celle de Crillon.

Mais au milieu de ses terreurs imaginaires, le roi avait besoin de voir Crillon.

La loyale et franche figure du duc, sa bonhomie pleine de rudesse, rassuraient singulièrement le monarque.

Quand il avait passé une heure en tête à tête avec madame Catherine, le roi était sombre et triste comme un jour de pluie ; il désespérait de la vie, de l'avenir, de la santé ; il ne croyait plus ni à la bravoure des uns, ni à la fidélité des autres, ni à l'honneur de tous.

Lorsque Charles IX avait vu Crillon cinq minutes et échangé trois paroles avec lui, il se trouvait métamorphosé ; il regardait le ciel bleu, trouvait le soleil chaud, l'air pur, la vie bonne, et se surprenait à dire : « Après tout, ce n'est pas à la portée du premier venu d'être le roi de France... »

Donc Crillon fut réveillé, réveillé impitoyablement, au milieu de ce beau sommeil de géant qui

s'est perdu avec les hommes de cette trempe.

Il se frotta les yeux, avala un juron prêt à jaillir de ses lèvres et entra chez le roi, qui lui commanda d'aller lui chercher le roi de Navarre.

On sait comment débuta cette entrevue.

Le roi conseilla à Henri d'aller faire avec sa jeune femme un tour en Gascogne et en Navarre.

A quoi Henri répondit :

— Je suis prêt à obéir à Votre Majesté, si elle consent à me compter la dot de madame Marguerite.

Cette réponse d'Henri avait fait froncer le sourcil à Charles IX.

En même temps Crillon s'était pris à rire, et il avait dit au roi :

— Un homme qui réclame si nettement son argent n'est pas un conspirateur.

Un moment de silence régna alors parmi les trois acteurs de cette scène.

Crillon observait, Henri attendait, le roi réfléchissait.

— Ah ! dit enfin Charles IX, tu veux toucher la dot de ta femme, Henriot ?

— Mais sire, ce désir est assez naturel, ce me semble.

— D'accord.

— D'autant plus que j'en ai grand besoin. J'ai des dettes...

— On a toujours des dettes quand on se marie, observa sentencieusement le roi.

— Et puis, reprit Henri, j'ai toujours ouï dire à feu la reine ma mère que la ville de Cahors nous était aussi nécessaire à nous, rois de Navarre, que l'air aux oiseaux et l'eau aux poissons.

— Ouais ! fit Charles IX, et si tu n'avais pas épousé ma sœur ?

— Dame ! murmura le roi de Navarre avec son fin sourire de montagnard, j'aurais conquis Cahors les armes à la main.

Charles IX partit d'un grand éclat de rire.

Depuis Charles-le-Mauvais, il n'y avait eu aucun exemple qu'un roitelet tel que le roi de Navarre pût songer un instant, avec quelque gravité, à prendre, lui tout seul, une ville au roi de France.

Aussi le fou rire de Charles IX se prolongea-t-il longtemps.

Mais Crillon, qui, s'il manquait parfois d'esprit fin et délié, n'en avait pas moins beaucoup de discernement, Crillon dit au roi :

— M'est avis, sire, que le roi de Navarre eût fait la chose comme il le dit.

— Ah ! par exemple !

Le roi de Navarre était trop rusé pour insister.

— Heureusement, sire, dit-il, je n'aurai nul besoin de faire de semblables preuves...

— Tu crois ?

— Votre Majesté me baillera Cahors.

— Hum ! fit Charles IX, j'en ai bon besoin, moi aussi.

— Votre Majesté me l'ayant promis, reprit le roi de Navarre avec calme, j'ai toute confiance en sa parole royale, et je vais attendre avec confiance qu'elle veuille bien la tenir :

Et le roi de Navarre se leva et prit congé, à la grande satisfaction de Charles IX, qui se prit à murmurer :

— Ah ça ! mais je suis un niais, ma foi ! Je le mande pour lui enjoindre de quitter Paris et mon royaume, et c'est lui qui me prouve qu'il a tous les droits du monde d'y rester...

Henri de Bourbon s'était levé, avait salué et fait trois pas vers la porte avant que le roi fût revenu de sa stupéfaction.

Lorsqu'enfin Charles IX voulut parler, Henri n'était plus là.

— Eh bien ! duc, dit enfin le roi, que pensez-vous de cela ?

— Je pense, sire, répondit Crillon, que le roi de Navarre demeurera longtemps à Paris.

— Diable !

— Et que Votre Majesté ne le peut contraindre à s'en aller avant que...

— Assez ! dit brusquement le roi. Vous me la baillez belle, en vérité, mon pauvre Crillon ; et où voulez-vous que je prenne 100,000 écus ?

— Mon avis est que madame Catherine a eu tort de les promettre...

Le roi n'eut pas le temps de répondre.

— Sire, dit le page Gauthier, la reine-mère fait demander audience à Votre Majesté.

— Qu'elle entre ! répondit le roi qui se tourna vers l'enfant qui montrait son visage éveillé au milieu des plis de la portière.

— Harnibieu ! sire, murmura Crillon, j'aurais voulu pourtant faire à Votre Majesté quelques confidences.

— A propos de quoi ?

— De René.

— Oh ! sois tranquille, mon vieux duc, dit le roi, je ne céderai pas.

Sur ces mots, la reine entra.

Catherine s'était fait un visage pâle et triste.

Elle salua Crillon avec aménité, et Crillon se sentit mal à l'aise et pensa :

— J'aimerais mieux un regard plein de haine.

— Sire, dit Catherine, j'ai été heureuse de vous ouvrir les yeux sur vos véritables ennemis ; à pré-

sent que vous les connaissez, vous n'avez plus besoin de moi.

— Mais, madame... fit Charles IX un peu surpris.

— Je viens vous demander la permission de retourner au château d'Amboise.

— Hein ! fit Charles IX, qui flaira quelque hypocrisie.

— J'ai eu l'audace de vous demander l'exil du roi de Navarre... c'est un tort, je le confesse.

— Madame...

— Je viens vous supplier de ne lui causer aucun chagrin.

— Eh ! madame, dit Charles IX, jouez donc avec moi cartes sur table sur-le-champ.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Dites-moi que vous renoncez à chagriner le roi de Navarre... parce que... vous espérez...

— Sire, interrompit Catherine, je devine. Votre Majesté se figure que je viens une fois encore lui demander la grâce de René...

— Dame !

— Votre Majesté se trompe.

Le roi ouvrit de grands yeux.

— J'abandonne René, soupira Catherine. Je ne veux pas que les Parisiens continuent à dénaturer



plus longtemps l'attachement que je portais à ce fidèle serviteur.

— Comment ! dit le roi, vous l'abandonnez ?

— Il le faut bien, car je suis seule à le défendre.

— Ma foi ! madame, dit Charles IX, je crois que, au fond, vous avez raison d'en agir ainsi.

— Ah !

— Car M. de Crillon que voilà...

La reine regarda Crillon.

— M. de Crillon, poursuivit le roi, va en finir avec lui.

— Monsieur n'est pourtant point le bourreau, ricana Catherine.

— Non, dit sèchement Charles IX, mais il lui a transmis mes ordres.

Catherine se tut.

Alors le roi dit gracieusement à sa mère :

— Ainsi, madame, voilà qui est bien convenu, n'est-ce pas ? on rompra René et le roi de Navarre demeurera au Louvre ?

— Vous êtes le maître, sire.

Le roi se frotta les mains.

— Et, acheva-t-il, je ne compterai pas les cent mille écus, et je garderai les clefs de Cahors.

La reine ne parut pas comprendre un mot des paroles du roi.

— Mais vous, madame, ajouta Charles IX, vous

iesterez auprès de moi, j'ai besoin de vos conseils.

. . . . .  
— Harnibieu ! pensa Crillon, je veux être un bu-  
sur si je ne devine pas...

La reine a trouvé le moyen de sauver René, puis-  
qu'elle cesse d'implorer sa grâce.

La reine a trouvé le moyen de se débarrasser du  
roi de Navarre, puisqu'elle cesse de demander son  
exil... Hum !...

Et Crillon demanda la permission de se retirer, et  
il s'en alla rejoindre Henri et Marguerite.

## XVI

Revenons à notre ami Raoul que nous avons laissé  
enfermé dans la chambre de Nancy.

Le page attendit fort patiemment d'abord, puis il  
trouva le temps long, puis il s'impatienta.

Un homme qui veut tuer le temps coûte que coûte  
est capable de tout.

Raoul était si pressé de revoir sa chère Nancy,  
qu'il se promena d'abord de long en large par le  
logis de la soubrette, puis il ouvrit un beau livre  
d'Heures enluminé à chaque page, puis il ferma le  
livre et chercha un troisième genre de distraction.  
Ses yeux tombèrent alors sur un endroit du par-

quet où il semblait y avoir une légère solution de continuité.

Raoul, qui avait été initié à tous les mystères du Louvre, reconnut sur-le-champ le judas par lequel Nancy et madame Marguerite avaient plus d'une fois épié la reine-mère.

Seulement Raoul ignorait sans doute que depuis son retour au Louvre madame Catherine avait changé d'oratoire.

Elle ne se tenait plus dans cette salle qui se trouvait placée verticalement au-dessous de la chambre de Nancy, mais dans une pièce voisine qui était plus vaste et dont, par conséquent, l'atmosphère était plus fraîche.

Mais Raoul qui ignorait ce détail fut pris d'un sentiment de curiosité et se dit :

— Puisque tout le monde au Louvre est en grand émoi du retour de madame Catherine, faisons comme tout le monde.

Le page s'agenouilla, prit son couteau et descella la planchette du parquet qui recouvrait le judas pratiqué dans le plafond.

Le judas mis à jour, Raoul y colla son œil.

L'oratoire de madame Catherine était silencieux, et, à première vue, il était désert.

Mais, à force de regarder, Raoul aperçut une forme humaine accroupie dans un coin.

C'était une femme demi-nue, dont les cheveux noirs couvraient les épaules, et qui promenait autour d'elle un regard égaré.

Raoul reconnut Paola, et son étonnement fut grand, car on ne savait au Louvre depuis longtemps ce qu'elle était devenue.

— Je parie, pensa le page, que Nancy ne sait rien de tout cela.

Raoul avait raison.

Un bruit se fit au dehors, une clef tourna dans la serrure. Raoul demeura agenouillé sur le parquet.

Nancy entra.

— Oh ! le curieux, dit-elle.

— Chut ! fit Raoul.

Mais Nancy se prit à sourire :

— Comme on voit bien que tu reviens de la province, dit-elle, tū ne sais plus rien des choses du Louvre.

— Hein ? fit Raoul.

— Madame Catherine ne se tient plus dans son oratoire...

— Soit, mais regardez !

L'accent mystérieux de Raoul frappa Nancy. Elle se pencha à son tour et comme Raoul elle regarda par le trou percé dans le plancher.

La folle avait perdu son immobilité première et

elle se promenait d'un pas saccadé, inégal avec des gestes et des attitudes bizarres.

Il était impossible de ne point reconnaître en elle un être privé de sa raison.

— Paola ! murmura Nancy à son tour.

Mais Nancy ne fut point étonnée. Elle quittait Crillon et savait que, la nuit précédente, trois cavaliers inconnus avaient arraché la fille de René à Farinette et à ses complices.

— C'est égal, dit-elle, la reine-mère a del'aplemb...

Et comme Raoul la regardait et semblait lui demander l'explication de ces paroles :

— Mon petit Raoul, lui dit-elle avec son grand air protecteur, vous êtes un page sans expérience...

— Nancy !

— Un petit bambin qui ne sera jamais au courant des choses de la politique...

— Ah ! vous avez bien mauvaise opinion de moi.

— A moins, reprit Nancy qui avait laissé sa phrase inachevée, que je ne m'en mêle et ne vous donne des leçons.

Alors la jolie camériste fit signe à Raoul de replacer la planchette, puis elle le prit par la main et le conduisit vers un grand fauteuil dans lequel elle le fit asseoir.

Après quoi elle s'assit elle-même sur le pied de son lit :

— Causons, dit-elle.

— Vous allez donc m'apprendre ce qui s'est passé au Louvre depuis mon départ ?

— Je te l'ai raconté, la reine a découvert une conspiration qui n'existait pas.

— Et elle est rentrée en grâce ?

— Justement.

— Après ?

— Mais jusqu'à hier, c'était à peu près tout, mon mignon.

— Et hier...

— Hier le roi a décidé que René serait rompu demain à midi.

— Oh ! fit Raoul d'un air incrédule, reste à savoir si la reine voudra.

— Certainement.

Raoul fit un soubresaut dans son fauteuil.

Nancy continua :

— C'est demain. M. de Crillon est chargé de presser la chose, il a vu le bourreau la nuit dernière. Demain à midi tout sera prêt.

— Mais la reine ? ..

— La reine était chez le roi il y a une heure et elle consent à l'exécution.

— C'est à n'y rien comprendre, murmura Raoul.

— Pardon ! dit Nancy, je comprends tout.

— Comment cela ?

— Le roi le veut, M. de Crillon le veut, la reine y consent : en voilà bien assez pour que René ne soit ni rompu ni pendu. J'ai voulu dire cela à Sa Majesté le roi de Navarre, et...

— Il ne vous a pas crue ?

— Il m'a ri au nez.

— Et M. de Crillon ?

— Crillon a juré son fameux *harnibieu* ! que dût-il prendre lui-même la barre de fer de maître Caboché, René ne serait plus demain soir qu'un amas d'os brisés et de chairs pantelantes.

— Et vous pensez ?...

— Je pense que la reine-mère sauvera René.

— Quand ?

— Aujourd'hui... ce soir... cette nuit... je ne sais pas. Mais elle le sauvera.

— Et personne n'est de votre avis ?

— Personne.

— Eh bien ! dit Raoul, vous vous trompez, Nancy.

— Ah ?

— Je pense comme vous, moi.

Nancy leva son doigt rose et menaça le page :

— Tu es un flatteur, toi, dit-elle...

— Et c'est parce que je vous aime !...

Et Raoul, s'ehardissant, prit la petite main de la jolie fille et la porta en rougissant à ses lèvres.

— Peste ! dit Nancy, qui laissa bruire entre ses lèvres un frais éclat de rire, tu as fait des progrès en voyage... tu commences à être hardi...

— Je vous aime ! répéta Raoul.

— Bravo ! fit Nancy riant toujours.

— Ma foi ! dit le page, je ne vous ferai pas mentir.

Et il prit la camériste par la taille et lui mit deux bons baisers sur chaque joue.

A son tour Nancy rougit un peu, puis elle cessa de rire, se dégagea lestement, courut vers la porte qu'elle ouvrit et dit :

— Allons ; voici que la situation s'aggrave et que vous devenez beaucoup trop entreprenant. Allez-vous-en, monsieur !

Et comme il ne paraissait nullement disposé à sortir, elle le prit par les épaules, comme il l'avait prise par la taille et le poussa dans le corridor.

Tandis que toutes ces choses se passaient au Louvre, une scène toute différente se déroulait au Châtelet, cette sombre prison dans un cachot de laquelle était enfermé René le Florentin.

Le gouverneur du Châtelet d'alors était un gentilhomme esclave de sa consigne et de ses devoirs, que Crillon un moment tout puissant auprès du roi avait fait nommer à ce poste le lendemain de la nouvelle incarnation de René. Il était environ dix heures du matin.



jeuner assez tristement tout seul, enviant le sort de ceux qui ont le bonheur de trouver des convives<sup>4</sup> lorsque son écuyer lui vint apporter un message.

Ce message était du duc de Crillon ; il était conçu dans les termes laconiques suivants :

« Monsieur le gouverneur,

« C'est demain à midi que votre prisonnier René  
« le Florentin sera conduit en Grève. Prenez vos  
« dispositions en conséquence.

« Crillon. »

Le gouverneur avait eu plus d'une insomnie depuis que René était son prisonnier.

Le gouverneur eut un éblouissement et ordonna qu'on fit entrer le messager.

Ce messager n'était autre que notre ancienne connaissance, l'écuyer Fangas, ce Provençal guerrier, joueur et poète qui, un moment, avait fait un assez beau rêve et gagné à René toute ses richesses.

— Monsieur le gouverneur, lui avait dit Crillon le jour où il l'installa au Châtelet, vous me répondez de René sur votre tête. S'il vous échappe, je vous envoie en place de Grève à sa place.

Le gouverneur se l'était tenu pour dit.

Fangas, lui, trouvait qu'il avait fort légitimement

gagné l'or de René et il avait demandé plusieurs fois au duc que cet or lui fût compté.

A quoi Crillon embarrassé avait naïvement répondu :

— Attends que René ait été rompu. Après, cela ira tout seul.

Donc Fangas et le gouverneur se regardèrent un moment sans trouver une parole.

— Ainsi, dit le gouverneur, c'est décidé...

— Très-décidé...

— Et c'est demain ?

— Oui, parbleu !

— Ah ! je voudrais que ce fût aujourd'hui, grommela le gouverneur, car on joue gros jeu à être son geôlier.

— Et moi, qui dois être son héritier ! dit Fangas.

— Je vais doubler les postes du Châtelet, dit le gouverneur.

— Hé ! hé ! dit Fangas, c'est assez prudent.

Comme Fangas faisait cette réflexion, on annonça un second messenger. Celui-là venait pareillement du Louvre, mais il était envoyé par le roi. C'était le jeune page Gauthier. Le roi écrivait :

« Monsieur le gouverneur,

« J'ai fixé le supplice de René à demain. Ma

« mère a fini par comprendre qu'elle ne pouvait  
« s'opposer plus longtemps à cette grande expiation.  
« Mais elle m'a demandé une faveur dernière que je  
« n'ai pu lui refuser.

« Cette faveur consiste à faire parvenir à René un  
« chapelet que le pape a béni et qui lui donnera sans  
« doute la résignation nécessaire pour subir son sup-  
« plice.

« Je vous envoie ce chapelet et vous tiens pour  
« mon féal. »

« CHARLES. »

Le gouverneur prit le chapelet qui était à gros grains de bois odorants, tel que les pèlerins en rapportaient de la Terre Sainte. Puis il dit à Fangas :

— Je vais le porter moi-même.

— Et, en effet, M. le gouverneur du Châtelet qui avait achevé son déjeuner, se fit conduire par deux hallebardiers à travers les corridors humides et les souterrains tortueux jusqu'au cachot où gisait le condamné à mort.

Les cheveux de René avaient blanchi, et il était pris depuis quelques jours d'un tremblement nerveux qui ne s'arrêtait ni jour ni nuit. Quand le gouverneur entra, il était couché sur un amas de paille à demi-pourrie, verticalement au dessous de la meurtrière qui amenait un peu de jour dans son cachot.

— René, lui dit le gouverneur, je viens vous annoncer que l'heure de votre mort est proche.

Le condamné leva un œil hébété sur le gouverneur et ne répondit pas. Seulement son tremblement redoubla.

— René, répéta le gouverneur, c'est demain à midi qu'on viendra vous quérir pour vous conduire au supplice, et, auparavant, faire amende honorable sur les marches de l'église Notre-Dame.

René gardait un morne silence.

Le gouverneur continua :

— La reine-mère, tout en vous abandonnant au sort que vous avez mérité, a voulu vous donner une dernière marque de sa compassion.

Au nom de la reine, René tressaillit et se leva à demi.

— Tenez, dit le gouverneur.

Et il lui tendit le chapelet.

René le prit, l'examina, étouffa un cri rauque, et, tout à coup, son œil brilla, et il cessa de trembler. Quelle vertu magique avait donc ce chapelet ?

.....

## XVI

René, depuis qu'il était en prison, depuis surtout qu'il était condamné à mort, avait passé par toutes

les phases de l'épouvante, et il avait fini par se faire aux plus terribles réactions.

Aussi fut-il complètement maître de lui en présence du gouverneur du Châtelet.

Celui-ci se retira aussitôt.

Alors René se dressa pour être plus près encore du rayon de lumière qui lui tombait par la meurtrière, et de nouveau il examina le chapelet. Son regard, tout à l'heure morne, étincelait maintenant ; sa taille voûtée s'était redressée.

René n'était plus le même homme.

Il espérait.

Or, pour que la vue du chapelet que lui envoyait la reine produisît sur lui une telle réaction, il fallait que ce fût un signal de délivrance, et il est nécessaire de raconter en quelques mots l'histoire de cet objet de sainteté.

Ce chapelet, que la reine disait avoir été béni par le pape, lui venait, au contraire, de René lui-même. Il avait appartenu longtemps au Florentin, qui l'avait rapporté de Milan.

Le favori de Catherine, du temps qu'il était encore en Italie et à Milan, où il s'était réfugié après l'assassinat des parents de Godolphin, vit entrer chez lui un moine si parfaitement encapuchonné, qu'il était impossible de distinguer ses traits.

René tenait déjà une boutique de parfumerie, et

déjà il passait pour un empoisonneur de quelque mérite.

Or le moine entra et lui dit :

— Les murs ont-ils des oreilles, ici ?

— Pour moi seulement, répondit René.

— C'est à toi que j'en ai ; ferme ta porte.

Le moine parlait avec un certain accent d'autorité qui ne laissa pas que d'impressionner le Florentin.

Et puis il entr'ouvrit sa robe comme par mégarde, et René vit luire les crosses de deux pistolets et le manche d'un poignard.

— Que désire Votre Sainteté ? demanda-t-il humblement.

— Ferme ta porte, répéta le moine.

René obéit.

Alors le moine tira de la poche de sa robe un chapelet à gros grains, le même que René devait avoir un jour en sa possession.

— Voilà, lui dit-il, un objet que l'on voudrait faire tenir à une personne pieuse.

— Et vous avez besoin d'un intermédiaire ?

— Attends donc...

A travers le capuchon du moine, René vit luire un regard étincelant comme le feu de l'enfer.

Le moine continua :

— On voudrait que les grains de ce chapelet

fussent enduits d'une substance quelconque qui eût pour effet...

Le moine s'arrêta, — le Florentin comprit aussitôt et il acheva la phrase commencée :

— Une substance, dit-il, qui tuerait à la longue.

— Hélas ! soupira le moine, cette personne a de grandes richesses dont elle ne fait aucun usage...

— Vraiment !

— Et dont ses héritiers, au contraire, auraient grand besoin.

En parlant ainsi, le moine posa un gros sac de cuir fort lourd devant René.

Ce sac était lié solidement, mais le cuir était usé çà et là, et René reconnut qu'il était plein d'or.

A son tour, il regarda le moine.

— Voulez-vous que le résultat traîne en longueur, ou bien êtes-vous pressé ? demanda-t-il.

— Heu ! heu ! on attendra un mois.

René regardait le chapelet et finit par reconnaître que les grains en étaient creux.

— L'un d'eux se dévisse, dit le moine.

— Ah ! lequel ?

— Devine.

Et René les examina l'un après l'autre : mais il n'y put rien reconnaître.

— C'est impossible.

— Vous allez voir le contraire, répondit le moine.

Comptez sur vos doigts, en faisant glisser un grain après l'autre en commençant par celui au bout duquel se trouve la croix.

— Bien!

— Comptez jusqu'au nombre 47.

René compta.

— Maintenant, prenez le grain que vous avez dans les doigts et tournez chacune des extrémités ovoïdes en sens inverse.

René obéit, et le grain se divisa en deux parties, laissant voir dans l'une d'elles une cavité qui pouvait contenir un objet de la grosseur d'un pois chiche.

— Tenez, dit-il au moine, pensez-vous qu'on pourrait percer ce grain avec une aiguille très-fine ?

— C'est facile.

René laissa le moine seul et passa dans son laboratoire, où il demeura environ dix minutes.

Puis il revint et dit au moine :

Le grain creux est rempli d'une poussière imperceptible que la personne à qui le chapelet est destiné respirera petit à petit, si vous y faites un trou comme je vous l'ai dit.

— Et... cette... poussière ?

— Fera en quinze ou vingt jours le bonheur des héritiers dont vous m'avez parlé.



— Je compte sur ta parole, René dit le moine, et si ta prédiction se réalise, tu seras récompensé.

— Ah ! dit le Florentin, vous êtes un moine grand seigneur. Vous faites bien les choses.

— Dans un mois, tu auras de mes nouvelles si ta poudre a eu de la vertu, acheva le moine, jour pour jour... heure pour heure...

René s'inclina.

— Dans un mois.

Et le moine emporta le chapelet.

René, qui devait plus tard capter la confiance d'une reine de France en lui disant la bonne aventure, était lui-même fort superstitieux ; et depuis que la bohémienne lui avait prédit, un jour, dans les rues de Florence, le sort brillant qui lui était réservé, il avait coutume d'aller consulter une devineresse quelconque à chaque événement qui lui advenait.

Or donc, après avoir empoisonné le chapelet, ils s'en alla trouver une sorte de pythonisse qui rendait ses oracles derrière la cathédrale de Milan.

La sorcière prit sa main, traça des signes cabalistiques sur le sable devinateur dans un cercle de grains de millet, coupa la tête à une couleuvre, et finit par lui dire :

— L'objet que tu as donné, et qui est un instrument de mort, sera pour toi l'instrument du salut, si tu peux en obtenir la possession, n'importe à quel prix.

René se le tint pour dit.

Un mois après, jour pour jour, heure pour heure, comme il le lui avait annoncé, le moine revint et lui dit :

— René, ta poudre était efficace, et je viens tenir ma promesse.

Et le moine posa sur la table un deuxième sac rempli d'or.

Mais René le repoussa :

— Seigneur, dit-il, remportez votre or, et si vous me voulez récompenser, donnez-moi le chapelet de la défunte.

Le moine se mit à rire sous son capuchon.

— Si cela peut te rendre heureux, dit-il, je te l'enverrai.

— Quand ?

— Demain.

— Merci ! seigneur !

— Et, en attendant, garde l'or.

Le moine s'en alla sans reprendre le sac.

Le lendemain, en effet, un mendiant accosta René dans la rue, et lui vendit le chapelet pour deux liards de France.

Une fois en possession du précieux talisman, René retourna chez la pythonisse.

Celle-ci recommença ses pratiques mystérieuses, et compléta ainsi sa prédiction.

Le chapelet ne pouvait avoir de vertu qu'à la condition de demeurer en la possession d'une personne qui aimerait fort René.

Or, le Florentin avait soigneusement secoué la poudre mortelle que renfermait le grain creux, puis il avait confié le chapelet à sa femme, puis à sa fille, enfin, longtemps après, à madame Catherine.

Mais, hélas ! avec le temps, le Florentin avait perdu quelque peu de sa crédulité, et il avait même complètement perdu le souvenir de la prédiction qui lui avait été faite, jadis, lorsque le chapelet lui fut apporté par le gouverneur.

Or, si la reine le lui envoyait, c'est qu'elle allait le sauver.

René chercha le grain creux et le dévissa.

Une petite boule grisâtre s'en échappa.

René ramassa cette boule et reconnut que c'était un petit morceau de parchemin roulé et rendu semblable à une boulette de cire.

Il le déplia et le trouva couvert de chiffres.

Chacun de ces chiffres correspondait à une lettre de l'alphabet, et leur assemblage composait les deux lignes suivantes :

« On va t'annoncer l'heure de ton supplice ; mais ne crains rien... je veille sur toi toujours : tu seras sauvé. »

René reconnut l'écriture de la reine-mère.

Et, plein de confiance, il attendit.

La journée s'écoula cependant sans aucun autre incident que l'arrivée d'un père génoévain qui le vint confesser.

Un moment le Florentin crut que c'était là son libérateur.

Mais le génoévain était de bonne foi ; il ne savait rien, si ce n'est que René allait mourir le lendemain.

René attendit encore...

La nuit s'écoula.

D'abord plein de confiance, le Florentin commence à voir les heures s'écouler avec une véritable anxiété...

Le premier rayon de jour qui tomba dans son cachot l'effraya.

— Comment ! se dit-il, la nuit est déjà passée ?

La matinée s'écoula.

— Allons ! pensa-t-il, la reine aura obtenu ma grâce et juge inutile de me faire enlever.

Comme onze heures sonnaient, la porte de son cachot s'ouvrit.

René étouffa un cri, et il espéra que c'était le gouverneur qui venait, en personne, lui annoncer qu'il était libre.

Mais, au lieu du gouverneur, il vit entrer deux hommes vêtus de chemises rouges.

Ces deux hommes, René les reconnut et se prit à frissonner.

C'étaient les aides de maître Caboché, le bourreau de Paris.

L'un deux avait déjà tourmenté le Florentin trois mois auparavant, lorsque Charles IX lui avait fait appliquer la torture en sa présence.

— Que me voulez-vous? demanda le Florentin d'une voix émue.

— Nous venons te chercher.

— Moi!!!

— Eh! mais que veux-tu donc que nous fassions sans toi, mon pauvre René? dit l'un des aides avec un gros rire cynique.

— Moi! moi! répétait-il avec égarement; ce n'est pas possible... le roi m'a fait grâce.

— Je ne sais pas si le roi t'a fait grâce, dit le valet du bourreau en riant, mais je sais qu'on lui a construit une belle tribune tout auprès de l'échafaud et qu'il se fait une fête, par avance, de te voir mourir.

Et les deux aides prirent René frémissant et lui lièrent les mains derrière le dos.

Alors son tremblement convulsif le reprit :

— Je suis un homme perdu! murmura-t-il d'une voix étranglée; la reine m'a abandonné.

Les aides du bourreau l'entraînèrent.

## XVII

La veille au soir, tandis que René attendait avec anxiété ce secours et cette délivrance que lui avait promis la reine, un jeune cavalier entra dans Paris par la porte Saint-Jacques, longea la rue de ce nom, et vint s'arrêter devant l'hôtellerie où naguère avait logé incognito le sire de Coarasse.

Ce cavalier mit pied à terre et dit à l'aubergiste cette brève parole :

J'ai faim !

Ces deux mots firent tressaillir l'hôte.

— Avez-vous soif !

— Pareillement.

L'hôte, qui était bien toujours le Béarnais Les-tacade, prit la bride du cheval et ajouta :

— Votre Seigneurie vient de loin ?

— De Gascogne.

— Et elle vient à Paris?...

— Pour y entendre parler d'un de mes ancêtres.

Cette fois l'hôte eut un sourire :

— Un ancêtre qui aimait les cartes, fit-il en clignant de l'œil.

— Je suis le valet de carreau.

— Ah ! ah ! dit Lestacade, je m'en doutais. Vous êtes attendu, messire.

— Par qui ?

— Le valet de pique est ici.

— Quand est-il arrivé ?

— Voici deux heures.

— Et le valet de trèfle.

— Il a passé par ici comme midi sonnait, et il m'a prévenu de l'arrivée de Vos Seigneuries.

L'hôte appela un garçon d'écurie, lui remit le cheval du gentilhomme et ouvrit ensuite la porte qui, de la cour, donnait dans la salle basse de l'auberge, cette pièce qui est le lieu de réunion de toute hôtellerie et sert d'antichambre à la cuisine.

Un autre jeune homme était assis devant une table et buvait à petites gorgées, comme un véritable amateur, le contenu d'une bouteille dont l'intérieur était revêtu d'une véritable couche de poussière.

Ce dernier se leva et courut à la rencontre du nouveau venu :

— Bonjour, Hogier...

— Bonjour, Hector, dirent-ils tour à tour en se pressant cordialement les deux mains.

Hector de Galard se débarrassa de son manteau, déboucla son ceinturon et posa son épée en travers sur son escabeau, puis il s'assit en face de son ami

Hogier de Lévis, tandis que l'hôte lui apportait un verre.

— Quand es-tu arrivé ?

— Il y a deux heures.

— As-tu vu Noé ?

— Pas encore. Je l'attends... Il a dit à l'hôtelier que nous le verrions dans la soirée. Hé ! hé ! ajouta Hogier de Lévis, j'ai eu de ses nouvelles, du reste.

— Comment cela ?

— A trois ou quatre lieues d'ici, sur la route, dans un village du nom de Monthéry, on l'a vu passer ce matin.

— On le connaît ?

— Non, mais on me l'a si bien dépeint que je ne pouvais m'y tromper. Il voyageait avec deux femmes.

— Deux !

— Jeunes et jolies toutes deux.

— Il nous a dit en effet qu'il était marié, mais il ne nous a point ajouté qu'il avait épousé deux femmes, observa Hector de Galard en riant.

La conversation des deux jeunes gens fut interrompue par l'arrivée subite d'un troisième personnage.

— Parbleu ! dit Hector, quand on parle du loup on en voit toujours la queue. Vois plutôt,



En effet, un jeune homme entra dans la salle basse.

— Vrai dieu! messeigneurs, dit-il, vous êtes des hommes pleins d'exactitude, il faut en convenir.

— A l'exception de notre ami Lahire, toutefois.

— Oh? celui-là, dit Noë, s'il arrive avant la nuit close, il sera plus exact que nous encore.

— Ceci demande un explication, ce nous semble.

— Je vais vous la donner. Écoutez-moi.

— Voyons!

— Toi, Hector, tu es parti de Bordeaux mardi matin?

— Oui.

— Et tu as suivi la route la plus directe. Tu es venu par Poitiers, Tours, Blois et Orléans.

— Justement.

— Hogier, lui, est parti de son château de Mirepoix, et il a traversé le Périgord et une partie du Berri. Vous auriez pu vous rencontrer à Orléans.

— C'est vrai.

— Mais Lahire avait un tout autre itinéraire.

— Ah!

— Il a dû passer par Chartres, ce qui allongeait sa route d'au moins cinq ou six lieues.

— Bon! dit Hector, mais pourquoi a-t-il passé par Chartres?

— Parce que je tenais à ce que chacun de vous

entrât isolément dans Paris, afin de ne point éveiller l'attention.

— Très-bien. Donc tu l'attendais ce soir.

— Comme je vous attendais. Tu sais bien, Hector, que nous nous sommes séparés à la porte de ton château, il y a huit jours, en nous donnant rendez-vous à Paris à l'hôtellerie du Cheval-Rouan, tenue, dans la rue Saint-Jacques, par le Béarnais Lestacade.

— Le quatorze du présent mois, au coucher du soleil, ajouta Hogier de Lévis.

Le mari de la jolie Myette appela Lestacade.

— As-tu beaucoup de monde chez toi ? lui demanda-t-il.

— Personne en ce moment.

— C'est bien. Veille à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Personne n'entrera, soyez tranquille, messire.

— A l'exception de notre *quatrième*.

— Aura-t-il pareillement le mot de passe ?

— Oui.

— C'est bien, dit l'hôte en s'en allant ; comptez sur moi.

— Ah ! pardon ! fit Noë en le rappelant, il se pourrait faire qu'un gentilhomme déjà mûr se présentât.

— Comment est-il ?

— Tu dois le connaître de vue, au fait : c'est M. de Crillon.

— Je le connais !

— Eh bien ! s'il vient, tu le laisseras entrer.

— L'hôte sortit.

Alors Hector de Galard et Hogier de Lévis regardèrent Noë avec étonnement.

— Tu attends Crillon ? dirent-ils.

— Peut-être...

Et Noë élevant un peu la voix, poursuivit :

— Mes bons amis, nous avons fait un serment que l'avenir justifiera, sans doute, mais que le présent ne justifie guère.

— Plaît-il ?

— Avant de conquérir un nouveau trône à notre roi, il sera difficile de lui conserver celui qu'il a.

— Hein ? fit Hogier.

— Es-tu fou ? s'écria Hector.

— Mes chers seigneurs, reprit Noë, le roi de Navarre n'est pas raisonnable ; il persiste à demeurer à Paris où la reine-mère, qui a reconquis toute sa faveur, conspire contre sa vie, et où il n'a que deux amis : Pibrac et Crillon.

— Ah ! Crillon est son ami ?

— Il lui est dévoué jusqu'à la mort. Et, tout à l'heure encore, il me le répétait.

— Eh bien ! mais, fit Hogier, le dévouement de

Crillon et quatre épées comme les nôtres, voilà, ce me semble, plus qu'il ne faut...

Noë haussa les épaules :

— Il est inutile que je vous dise aujourd'hui, fit-il, tout ce que j'ai appris au Louvre en une heure. Qu'il vous suffise de savoir que nous devons veiller jour et nuit et à son insa, sur la vie de notre roi, qui est en péril.

— Oh ! oh !

— Le roi de Navarre, poursuivit Noë, est huguenot ; en ce moment les huguenots ne sont point en odeur de sainteté, et comme on considère à la cour du roi Charles que Henri de Bourbon devient le chef du parti, il se pourrait bien qu'on échangeât avant peu de bonnes arquebusades.

— Moi, dit Hogier de Lévis, je suis catholique et les querelles de la religion me touchent peu, mais je suis le sujet du roi de Navarre et je verserai tout mon sang pour lui.

— Le roi, dit encore Noë, a deux ennemis mortels ; la reine-mère et le duc de Guise. C'est assez pour qu'il puisse tomber assassiné au coin d'une rue, si nous ne faisons bonne garde.

— Nous veillerons.

— Voyez-vous, mes amis, acheva Noë, il est che valeresque en diable, notre roi, et ce n'est point facile de le garder ; s'il se doutait qu'il a autour de lu

un rempart d'hommes comme nous, alors cela deviendrait tout à fait impossible. Il faut donc que nous soyons pour ainsi dire invisibles, et que cependant nous nous trouvions toujours auprès de lui.

Noë fut interrompu par l'arrivée de Crillon.

Le duc, avait, le jour même, pris le jeune homme à part, et lui avait dit : Vous êtes au roi de Navarre, et de plus il vous permet d'être son ami, par conséquent il est probable qu'il vous écouterait.

— J'ose l'espérer, avait répondu Noë.

— Eh bien ! conseillez-lui donc de monter à cheval et de s'en aller faire un tour en Navarre.

— Ah ! répondit Noë, je sais que le roi demeurera à Paris jusqu'à ce qu'il ait touché la dot de madame Marguerite.

Crillon s'était pris à soupirer.

— Harnibieu ! s'était-il enfin écrié, il n'y a plus autour de nous que des lâches et des courtisans de la pire espèce. On a peur de René qui sera mort demain ; et depuis ce matin je cherche parmi les Suisses, les lansquenets et les gentilshommes ce dont j'ai besoin, et ne le trouve pas.

— Que cherchez-vous ?

— Douze hommes vaillants...

— Il y en a pas mal en France.

— Oui, mais vaillants et dévoués, ne craignant rien, hormis Dieu, et capables d'exécuter leur con-

signe sans réfléchir qu'ils vont déplaire à madame Catherine. Je pourrais bien, avait ajouté Crillon, lever une armée en moins d'une heure pour aller conquérir l'empire turc, mais je n'ai pu trouver dans tout Paris douze hommes capables de déplaire à la reine-mère.

— Ma foi ! monsieur le duc, si quatre hommes en peuvent valoir douze, à l'occasion je vous les offre.

— Vous ?

— Venez ce soir rue Saint-Jacques, à l'hôtellerie du *Cheval-Rouan*, et demandez à me voir.

C'était donc sur l'invitation de Noë que Crillon arrivait.

Il jeta, en entrant, sur les deux jeunes gens qui se trouvaient avec Noë, un regard de vrai connaisseur.

— Harnibieu ! dit-il en saluant, ces nez busqués, ces cheveux noirs, ces dents blanches sont d'un bon augure. Bonjour, messeigneurs.

— Monsieur le duc, répondit Noë, voici mes amis Hogier de Lévis et Hector de Galard.

— Harnibieu ! voilà de belle et bonne noblesse, dit Crillon ; et je gage que ce sont là deux des épées que vous m'avez annoncées.

— Pardon ! en voilà trois.

— Ah ! c'est juste, fit le duc en souriant, j'oubliais que vous étiez toujours heureux de déplaire

quelque peu à madame Catherine. Mais... le quatrième ?

— Ne vous en inquiétez point, il va venir ; et ce que nous ferons il le fera, soyez-en sûr.

On offrit un siège à Crillon qui reprit :

— C'est demain qu'on exécute l'homme le plus dangereux du royaume de France.

— J'en sais quelque chose, dit Noë.

— Si René ne s'en va pas dans l'autre monde, je ne répons de la vie de personne. Cet homme empoisonnerait Dieu et les saints...

— Bon ! dit Noë, je devine. Vous craignez qu'on ne l'enlève au moment du supplice.

— Je le crains depuis que la reine a retrouvé Paola.

— On m'a conté ça, dit Noë, et on m'a parlé de trois gentilshommes qui l'avaient aidée...

— C'est bien cela. Or, si la reine a trois gentilshommes capables de délivrer sa fille, ils feront tous leurs efforts pour sauver le père.

— C'est juste.

— Et je n'avais jusqu'ici personne à leur opposer. Je serai bien à cheval demain en tête du cortège, avec un escadron de reîtres ; mais ils se débanderont à la première attaque. Tous ont peur des rancunes de madame Catherine.

— Et bien ! monsieur le duc, répondit Noë, ne

vous inquiétez pas : vous verrez que nous n'aurons par peur, nous, et ce que vous nous commanderez, nous l'exécuterons.

— Bravo ! dit le duc.

En ce moment la porte s'ouvrit et Lahire entra :

— Oh ! messeigneurs, dit-il, je ne vous cache point qu'il m'en a coûté beaucoup de me rendre ici à l'heure dite.

— Vraiment ! fit Noé.

— Oui, car je viens d'abandonner pour vous la femme la plus séduisante de France et de Navarre, une sirène...

On regarda Lahire avec curiosité.

## XVIII

Vci ce qui était advenu à Lahire.

Il avait mis dans son voyage une célérité que Noé n'avait point calculée, et il était arrivé à Chartres la veille au matin.

— A combien de lieues suis-je de Paris, demanda-t-il en s'arrêtant dans la première hôtellerie qu'il rencontra sur le bord de la route, à l'entrée de la ville.

— A quinze lieues, lui fut-il répondu par l'hôtelier.



Lahire mit pied à terre et demanda à déjeuner, puis il jeta un coup d'œil sur son cheval.

La pauvre bête était efflanquée et à demi-fourbue :

— C'est un cheval perdu, se dit le jeune homme

Et il rentra dans l'écurie où plusieurs chevaux étaient au râtelier.

Il remarqua un superbe limousin sous poil gris, dont la jambe grêle et nerveuse et l'œil à fleur de tête lui plurent.

— A qui est ce beau cheval? fit-il.

— A moi, dit l'hôtelier.

— Voulez-vous le vendre ?

— C'est selon...

Lahire calcula ce qu'il avait dans sa bourse et se fit ce raisonnement :

— Puisque je vais à Paris pour le service du roi de Navarre, il est juste que le roi me fournisse au moins un cheval.

Et il proposa en échange son cheval contre le cheval limousin, moyennant du retour.

L'hôtelier demandait cinquante pistoles ; Lahire en offrit vingt-cinq, puis trente, et le marché fut conclu.

Alors le jeune homme déjeuna fort gaillardement, se fit servir du meilleur vin et ordonna qu'on lui sellât sa nouvelle monture.

— Je veux aller coucher à Paris ce soir, se dit-il.

Il partit de Chartres vers midi, au grand trot du limousin qui allait comme une hirondelle, et fit huit lieues sans débrider.

A la fin de cette première étape, il fit donner une avoine à son cheval, le laissa souffler une heure et repartit.

Comme le soir tombait, il aperçut dans le lointain les tours de Notre-Dame de Paris et il atteignit le petit village de Meudon.

Au sortir de Meudon, il croisa une litière portée par des mules.

Cette litière paraissait venir de Paris. Les rideaux de cuir en avaient été pliés, et Lahire put voir qu'elle contenait une femme.

La femme était masquée, mais elle paraissait jeune et ses cheveux étaient d'un blond merveilleux.

Un écuyer à cheval était sa seule escorte.

— Mordioux ! exclama Lahire, qui était un chercheur d'aventures, on ne m'attend que demain à Paris. J'ai donc le temps de me distraire et je vais suivre cette belle dame. Qui sait ?

Et il tourna bride.

La dame avait jeté sur lui un regard distrait d'abord et curieux ensuite.

Lahire avait bonne mine à cheval, et comme tous les Gascons, il portait haut la tête et chevauchait le poing sur la banche. En outre il était fort joli gar-

çon, ce qui ne sera jamais un mince mérite auprès des femmes.

Comme la litière n'allait pas un train d'enfer, Lahire ralentit le pas de son cheval et demeura un peu en arrière.

La litière traversa Meudon, puis entra, à gauche, dans un joli sentier bordé de haies.

Ce sentier se dirigeait vers la forêt, y pénétrait et s'y enfonçait.

Lahire suivait toujours.

Il y avait environ une heure que ce manège durait, lorsque la femme masquée se pencha un peu en dehors et aperçut le cavalier.

Alors sans doute elle donna un ordre, car la litière s'arrêta.

Lahire qui se trouvait à vingt pas en arrière s'arrêta pareillement.

Alors la dame donna sans doute un nouvel ordre, car la litière s'ébranla de nouveau.

Ce que voyant, le jeune homme rendit la main à son cheval et se remit en chemin.

Alors la litière s'arrêta de nouveau ; et comme Lahire s'apprêtait à en faire autant, il vit l'écuyer qui précédait la dame tourner bride et venir à lui :

— Mon gentilhomme, dit l'écuyer, la dame qui est dans cette litière désire vous parler.

Lahire poussa son cheval vers la litière et salua avec une grâce parfaite :

— Monsieur, lui dit la dame d'une voix qui parut enchanteresse au jeune homme, n'ai-je pas eu le plaisir, il y a une heure, de vous rencontrer sur la route de Paris à Meudon?

— Oui, madame.

— Vous alliez à Paris?

Lahire s'inclina.

— Pourrais-je savoir, continua la dame masquée, pourquoi vous avez si subitement changé de résolution?

Lahire se prit à sourire.

— Mais, dit-il, je ne suis attendu à Paris que demain.

— Et alors?...

— Alors, madame, je me suis aperçu que vous aviez de beaux cheveux d'un blond admirable.

— Merci bien.

— Et que vos yeux brillaient sous le masque avec trop d'éclat pour n'être point les plus beaux yeux du monde, en vérité!

— C'est-à-dire, observa la dame masquée, que vous avez eu fantaisie de me suivre?

— Et je suis prêt à continuer...

— Ah! par exemple!

Et la dame montra, à travers son masque, deux rangées de dents éblouissantes.

— Mais, dit-elle, il se peut que j'aïlle bien loin.

— Qu'importe?

— Au bout du monde...

— Le monde serait trop petit encore.

— Cependant vous ignorez qui je suis.

— Je devine que vous êtes belle...

— Ah ça! monsieur, fit la dame masquée, vous êtes d'une impertinence rare!

— Pardonnez-moi, madame, répondit Lahire; mais j'ai vingt-deux ans, je suis cadet de Gascogne.

— Ah! interrompit l'inconnue, vous êtes Gascon?

— Et j'en suis fier!

— Seriez-vous huguenot?

— Pas que je sache!

— Tant mieux! en ce cas... Et vous aimez le roi!

— Lequel? fit naïvement Lahire, celui de France ou celui de Navarre, le vôtre ou le mien!

— C'est juste, j'oubliais que vous êtes sujet du Béarnais.

— Et je m'en fais gloire, madame.

L'inconnue ne répondit rien tout d'abord, puis elle reprit :

— Ah ça! j'espère, monsieur, que vous n'allez point prolonger cette plaisanterie..

— Je ne plaisante pas, je vous jure.

— Et persister à me suivre ainsi!

— Madame, répondit gravement le jeune homme, voici la nuit, nous sommes au milieu des bois, la misère est grande par le royaume et les voleurs sont nombreux...

— Je ne les crains pas.

Lahire poursuivit, sans se déconcerter :

— Souffrez, madame, que je vous accompagne et vous protége... On ne sait pas ce qui peut arriver.

L'inconnue le menaça du doigt.

— Prenez garde! dit-elle, vous pourriez vous tromper...

— En quoi?

— Peut-être suis-je laide!

— Oh! c'est impossible!

— Et si j'avais... un mari?

— Ah! madame, dit Lahire, convenez que si vous en avez un, il se conduit bien mal.

— Comment cela?

— En vous laissant voyager seule, et qu'il a bien mérité...

— Monsieur, dit la dame masquée, laissez-moi vous dire que j'ai encore une grande lieue à faire pour arriver...

— Souffrez que je vous accompagne!

— Et que si vous me suivez jusque-là, vous courrez grand risque de perdre votre chemin en reve-

nant. La lune est nouvelle. Une fois la nuit venue, il fait horriblement sombre dans les bois.

— Oh ! madame, répliqua Lahire, ne vous inquiétez point de moi, je sais me tirer d'affaire.

— Ainsi, vous persistez ?

— Plus que jamais.

— Eh bien ! soit, dit-elle, je vous le permets. Seulement...

Elle s'arrêta.

— Faites vos conditions, madame, je les accepte d'avance.

— Quand nous serons arrivés à la porte de la maison où je vais, vous rebrousserez chemin.

— Sans espérance de vous revoir ?

Lahire prononça ces derniers mots avec cet accent de la jeunesse qui annonce si éloquemment la résolution, le dévouement et l'énergie.

L'inconnue le regarda attentivement.

— Êtes-vous brave ?

— Ah ! madame, quelle question !

— Et si je mettais votre bravoure à l'épreuve ?

— Parlez...

— Tenez, dit l'inconnue, montez dans ma litière et donnez votre cheval à conduire à mon écuyer, nous causerons...

Lahire sauta lestement à terre, remit sa monture aux mains de l'écuyer et prit place dans la litière.

Alors l'inconnue lui dit :

— Je suis peut-être une femme tout autre que vous ne vous l'êtes imaginé.

— Vous avez la voix d'un ange!...

— Et les colères d'un démon au fond du cœur, acheva-t-elle d'une voix sourde.

Lahire tressaillit. L'inconnue continua :

— J'ai une haine violente, et je cherche un homme qui me puisse venger!...

— Ce sera moi, répondit Lahire avec la chevalerie de ses vingt ans.

— Prenez garde!

— A quoi?

— L'homme que je hais est puissant.

— Bah ! fit le Gascon, je me moque de sa puissance. J'ai une bonne rapière... Dites-moi son nom...

— Oh ! pas encore...

— Mais...

— Plus tard, dit-elle, plus tard!... quand nous aurons fait plus ample connaissance.

Et elle se prit à questionner le jeune homme sur son pays et sur le motif qui l'amenait à Paris; mais Lahire était discret et il répondit : — Ceci, madame, n'est point mon secret.

— Vraiment?

— Mais celui de plus haut que moi.



L'inconnue le transperça d'un regard. Elle eût voulu fouiller ses pensées les plus intimes.

Puis elle lui dit, avec une indifférence affectée :

— Vous avez raison, il faut toujours garder fidèlement les secrets qui ne nous appartiennent point.

Le sentier que suivait la litière, après avoir longtemps serpenté sous la futaie, s'élargit tout à coup, et, en dépit de la nuit qui arrivait rapidement, Lahire put voir une vaste clairière au milieu de laquelle brillait un point lumineux. Cette lumière partait des fenêtres d'une maison blanche élevée au milieu du bois.

Alors l'inconnue dit à Lahire :

— Descendez..

— Vous me renvoyez? fit-il avec un accent de prière.

— Non, je vous garde...

Il frissonna de joie.

— Je vous garde, dit-elle, parce qu'il serait odieux et cruel de vous renvoyer à cette heure... et que je puis vous donner l'hospitalité...

— Ah ! vous êtes bonne !

Et Lahire osa porter à ses lèvres la main de l'inconnue.

Elle dégagea sa main et ajouta :

— Je vous garde aussi parce que vous m'avez promis..

— Je serai votre chevalier, je me ferai tuer pour vous...

— Mais, acheva-t-elle, je suis obligée de prendre quelques précautions pour vous recevoir.

— Ah !

— Vous allez donc descendre ici.

— Bien.

— Vous voyez cette lumière ?

— Oui.

— Vous voyez la maison à travers les arbres ?

— Je la vois.

— Eh bien ! restez là, les yeux fixés sur cette lumière jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.

— Et quand elle s'éteindra ?

— Vous marcherez vers la maison et vous irez droit à la porte.

Lahire sortit de la litière et alla s'asseoir sur un tronc d'arbre.

L'écuyer continua son chemin, la litière s'éloigna et atteignit la maison.

Puis tout disparut dans l'ombre.

Alors Lahire attendit.

Les minutes s'écoulèrent, puis une heure entière.

La lumière brillait toujours.

— Est-ce qu'elle aurait voulu me mystifier ? se dit le jeune homme.

Tout à coup, il entendit le galop d'un cheval, et il se dressa vivement.

Un cavalier passa près de lui, rapide comme l'éclair, et disparut sous la futaie.

En même temps, la lumière s'éteignit.

Alors Lahire respira.

— Enfin! dit-il. Tout cela m'a l'air bizarre, mais j'irai jusqu'au bout.

Il se leva et se dirigea vers la maison, qui était bien à deux cents pas.

La porte était entr'ouverte.

Lahire monta les deux marches qui formaient le perron, poussa cette porte et se trouva dans les ténèbres.

En même temps, une petite main satinée prit la sienne, et la voix harmonieuse et fraîche de l'inconnue lui dit tout bas :

— Venez!... et ne faites pas de bruit.

Lahire était prudent, et il mit la main sur la garde de son épée.

## XIX

Lahire, conduit par l'inconnue, fit une dizaine de pas au milieu d'une obscurité profonde.

Puis une porte s'ouvrit...

Un rayon lumineux vint frapper le visage de notre héros, et Lahire se trouva au seuil d'une salle en manière d'oratoire au milieu de laquelle une table était dressée.

Cette table, qui supportait une nappe éblouissante de blancheur et une vaisselle d'argent ciselé, était couverte de mets délicats et de flacons de cristal de Bohême emplis de vins généreux.

Une lampe italienne à globe d'albâtre, suspendue au plafond, projetait autour d'elle une clarté discrète et voluptueuse.

Un moment ébloui, Lahire put bientôt jeter un regard autour de lui et tout examiner.

L'oratoire était petit, mais aussi luxueusement, aussi coquettement décoré que les salles du Louvre où madame Catherine avait dépensé trésors et génie.

Les murs étaient tendus d'une étoffe orientale alors fort à la mode ; l'embrasure des croisées était garnie de jardinières pleines de fleurs rares ; ça et là, sur des bahuts sculptés, aux fermoirs de cuivre travaillé au marteau, se dressaient de blanches statues de marbre ou des bronzes florentins d'un goût exquis.

De chaudes peintures couvraient le plafond, le sol était jonché d'un moelleux tapis.

Il s'échappait de tout cela un parfum mystérieux qui faisait rêver d'amour sur-le-champ.

— Suis-je chez une princesse ou chez une fée? murmura Lahire dont l'éblouissement continuait.

L'inconnue, toujours masquée, n'avait point cessé de tenir sa main dans celle de Lahire.

— Peut-être chez les deux, répondit-elle en souriant.

Elle l'entraîna vers une ottomane sur laquelle étaient empilés des coussins, et l'y fit asseoir auprès d'elle :

— Avouez, lui dit-elle, que vous ne vous attendiez point, quand vous m'avez suivie, à être reçu ainsi, mon gentilhomme?

— Je crois rêver... répondit Lahire étourdi de tout ce qu'il voyait.

— Vous avez fait une longue route, reprit l'inconnue, vous avez faim et soif, j'ai voulu vous garder à souper.

— Décidément, madame, vous êtes une fée.

— Ne vous inquiétez point de votre cheval, poursuivit-elle, on a pris soin de lui. Vous le trouverez frais et vigoureux demain matin.

Ces deux derniers mots firent tressaillir Lahire.

— Allons! pensa-t-il, je crois que je ne déplaïs pas.

Et comme tout homme, en ce monde, est disposé à médire d'une conquête par trop facile, le Gascon fit encore cette réflexion peu charitable :

— Je dois avoir affaire à quelque dame de la cour affligée d'un vieux mari et qui cherche à l'oublier en joyeuse compagnie.

La dame masquée invita Lahire à se débarrasser de son manteau et de son épée.

Puis elle se mit à table, lui indiqua un siège vis-à-vis de celui qu'elle occupait.

— Soupons, dit-elle.

— Mais, madame, observa le Gascon, qui n'était pas tout à fait sûr d'être éveillé, est-ce que vous allez souper avec votre masque ?

— Oui, certes.

— Oh ! c'est cruel !...

— Mais prudent.

— Ah ! fit-il d'un ton de reproche, je suis gentilhomme, madame, je suis discret...

Elle eut un petit air moqueur sous son loup de velours noir :

— Je ne doute point de votre loyauté, dit-elle, mais j'ai un de ces visages que nul ne doit voir. Je suis un peu comme les anciens rois de Perse.

— Ah ! madame !...

— Écoutez, reprit-elle, quand vous saurez ce que je veux de vous, peut-être comprendrez-vous que je ne puis me montrer à visage découvert.

— Parlez donc, alors, et ordonnez !

Elle lui versa dans un hanap d'or ciselé un vin jaune comme de l'ambre.

— Buvez, dit-elle.

Si Lahire eût été un seigneur de la cour de France, riche, puissant et redouté, peut-être eût-il hésité à boire, et eût-il pensé qu'il allait laisser au fond de son gobelet, sinon sa vie, au moins sa raison.

Mais Lahire était un cadet de Gascogne n'ayant que peu de pistoles au fond de sa bourse, ne jouissant que d'un crédit modéré, en dépit de sa bonne noblesse, et possédant comme bien le plus clair sa vieille rapière héréditaire.

C'était là plus de raisons qu'il n'en fallait pour que Lahire ne craignît rien.

Et puis, il avait un appétit de lansquenet et une soif de reître.

Il mangea comme quatre et but comme douze, répétant de temps à autre :

— Mais parlez donc, madame, ce que vous m'ordonnerez je le ferai.

— Vrai? dit-elle enfin.

— Foi de Lahire!

— Ah! vous vous nommez Lahire?

— Oui, madame.

— Êtes-vous le descendant du compagnon de Jeanne d'Arc?

— C'était mon bisaïeul.

L'inconnue s'inclina, en femme qui savait assez bien son armorial de France.

— Et, reprit-elle, vous alliez à Paris?

— J'y suis attendu.

— Comptez-vous y rester?

— Je ne sais, mais c'est probable...

— Longtemps?

— Cela dépendra... Je vous l'ai dit, madame, ce n'est point mon secret.

— Ah ! c'est juste...

— Mais je vous ai fait le serment de vous obéir, et je le tiendrai...

— Prenez garde ! vous ne savez pas encore ce que j'attends de vous.

Elle lui versa une nouvelle rasade de vin jaune qui venait sans doute d'Espagne et qui montait à la tête comme un enivrant parfum.

— Tout à l'heure, dit-elle, plus tard...

Lahire était jeune, il était ardent, le vin d'Espagne échauffait sa tête et son cœur, il devint plus hardi vers la fin du repas, portant sans cesse à ses lèvres la petite main blanche et rose de l'inconnue et la suppliant d'ôter son masque.

Il osa se mettre à genoux, il osa entourer de ses bras nerveux la taille délicate et frêle de la femme au loup de velours.

Mais elle se dégagea avec la souplesse d'une cou-



leuvre et mit l'épaisseur de la table entre elle et lui.

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle, et je veux vous dire un apologue oriental qui vous montrera votre folie.

— Eh bien ! dit-il, je vous écoute. Mais après, vous ôterez votre masque.

— Nous verrons. Écoutez...

Et elle se renversa à demi dans son fauteuil, prit une pause charmante, et jouant négligemment avec un petit poignard à lame d'or, dont elle s'était servie pour manger une pêche, elle dit :

« Il y avait autrefois un prince du nom de Namoun, qui régnait à Lahore, dans l'Inde. »

— J'ai ouï parler de ce pays.

« Namoun était beau, si beau qu'il inspira une vive passion à une fée. Le roi des fées, touché de voir la pauvre immortelle se lamenter nuit et jour de sa condition qui lui défendait d'aimer un simple mortel, lui dit à la fin : — Je te permets d'aller sur la terre, d'y bâtir un palais à ton goût et d'y recevoir ton beau Namoun chaque nuit.

« Et comme la fée se réjouissait, le roi ajouta :

« — Mais j'y mets une condition : tu porteras un masque sur le visage et tu ne l'ôteras jamais.

« — Oh ! dit la fée, qui était pleine de confiance en elle-même, je saurai bien me faire aimer de lui sans qu'il voie mon visage.

« — Ceci est ton affaire, répondit le roi.

« La fée prit sa baguette, descendit sur la terre et choisit une vallée charmante, arrosée par une rivière aux eaux limpides, couverte de grandes forêts ombreuses et de verts pâturages, pour sa résidence.

« Là elle secoua sa baguette, et soudain un palais merveilleux sortit de terre. Le soir même, le prince Namoun s'égara à la chasse et vint demander l'hospitalité à la porte du palais. Cette porte s'ouvrit et la fée apparut à Namoun.

« Comme moi, dit l'inconnue, elle était masquée, comme moi elle avait des cheveux blonds, et ses épaules demi-nues, ses bras d'albâtre, ses dents blanches, et le regard ardent qui brillait au travers de son masque, disaient éloquemment qu'elle était belle.

« Le prince l'aima, et la fée le reçut chaque soir

« Mais un soir qu'il était plus épris et plus empressé que jamais, le prince voulut absolument voir le visage de la fée, et il lui arracha son masque.

« Soudain le palais s'écroula, la fée disparut, et le prince un moment lancé dans l'espace, se trouva au milieu de la vallée où tout à l'heure s'élevait le palais enchanté. Il n'y avait plus ni palais, ni fée... »  
Quand elle eut terminé ce récit, l'inconnue regarda Lahire.

— Eh bien ? dit-elle.

— Namoun était curieux comme moi. Mais vous n'êtes pas une fée.

— Qui sait?

— Et cet apologue...

— Tenez, interrompit-elle, écoutez-moi bien. Vous êtes seul ici, seul avec moi, vous m'aimez... et... je vous aime..

Lahire jeta un cri.

— Vous m'avez promis un serment,

— Je suis prêt à le renouveler.

— Si je vous demande la vie d'un homme que je hais.

— Je le tuerai.

— Vous me le jurez?

— Je le jure... Quel est-il?

— Oh ! fit-elle, l'heure n'est point venue de vous dire son nom ; mais un jour, demain peut-être peut-être aussi beaucoup plus tard, un coffret vous arrivera...

Elle prit dans ses cheveux une épingle d'or et la donna.

— Ce coffret, continua-t-elle, renfermera une épingle semblable à celle-ci.

— Bien !

— Et un morceau de parchemin sur lequel le nom aura été tracé.

— Ce sera le sien ?

— Oui. Tiendrez-vous toujours votre serment ?

— Foi de Lahire ! répéta le jeune homme qui avait la tête en feu.

Et il la pressa de nouveau dans ses bras, et lui dit avec l'accent de la passion :

— Oh ! de grâce ! Vous n'êtes pas une fée, et vous pouvez me montrer votre visage.

— Non, dit-elle, je ne suis pas une fée, mais je vous donne à choisir : si vous tenez à rester ici, je garderai mon masque ; si vous exigez qu'il tombe, je vais frapper avec cette baguette sur ce timbre, et mes gens viendront et vous mettront dehors.

— Au fait ! murmura Lahire, je serais fou si j'hésitais... Le prince Namoun fut un sot.

Et il se remit aux genoux de l'inconnue et couvrit de nouveau ses mains de baisers.

En ce moment la lampe italienne dont l'huile était consumée s'éteignit.

Que se passa-t-il durant le reste de la nuit dans cette maison mystérieuse située au milieu des bois de Meudon ?

Lahire lui-même ne le sut qu'imparfaitement.

Douze heures après, notre héros s'éveilla d'un sommeil léthargique, jeta autour de lui un regard étonné...

— Il s'était endormi à côté de la femme masquée, et il se retrouvait seul.

Quand la lampe s'était éteinte, il était au milieu de cet élégant oratoire qui lui avait fait s'écrier : »Suis-je donc chez une princesse ou une fée ? » et il se retrouvait au milieu d'un fourré du bois de Meudon, couché sur l'herbe avec son manteau pour oreiller, éclairé par la lumière du soleil qui commençait à décliner à l'horizon.

Il entendit un hennissement près de lui et tourna la tête.

— Morbleu ! se dit Lahire, je la reverrai ?

Et il sauta en selle et se mit à courir à travers le bois, avec la conviction qu'il allait retrouver la petite maison.

Lahire se trompait.

Il eut beau errer en tous sens, prendre et suivre tous les sentiers qui serpentaient sous le couvert, aller du nord au sud et de l'est à l'ouest, il ne retrouva ni le chemin qu'il avait suivi la veille, ni la petite maison où s'était passée cette mystérieuse aventure :

— Je commence à ajouter foi à l'histoire du prince Namoun..., se dit-il enfin.

Et la nuit venait...

— Ah ! mille tonnerres ! s'écria Lahire, voici que l'amour me trouble la tête. J'oubliais qu'on m'attend à Paris.

Il mit l'éperon aux flancs de son cheval, et, une

neure après, il arriva rue Saint-Jacques, où Crillon était en train de confier à ses compagnons une mission périlleuse et pleine de mystère.

## XX

C'était donc le lendemain de l'arrivée des *quatre valets* à Paris que René allait être conduit au supplice. A onze heures, on s'en souvient, les deux aides de maître Caboché étaient entrés dans son cachot et lui avaient annoncé qu'ils le venaient quérir. Alors René avait perdu toute illusion, et s'était abandonné à ce désespoir sans limite dont parle Dante dans son *Enfer*.

On l'avait débarrassé des liens qui lui attachaient les pieds.

Ensuite on l'avait déshabillé.

La sentence du parlement portait que le condamné s'en irait à l'échafaud pieds nus, en chemise, une corde au cou, avec un cierge du poids de six livres à la main.

A la porte de son cachot, René, qui n'avait même plus la force de se débattre, et que les valets de Caboché soutenaient, René, disons-nous, trouva une double haie de soldats, et, en avant des soldats, il aperçut un visage de connaissance : Noë.

Noë avait à sa droite Hogier de Lévis, et en face de lui Lahire et Hector Galard.

René vit Noë qui le salua, puis il remarqua ces trois visages bruns, au nez recourbé, aux yeux noirs, aux dents blanches, ces trois visages inconnus, mais auxquels il ne pouvait se tromper.

C'étaient des Gascons, c'est-à-dire des partisans du roi de Navarre, des ennemis de Catherine, des hommes qui allaient se réjouir de son supplice.

Certes si, à cette heure, René eût conservé le moindre espoir, il se fût évanoui à l'aspect de ces quatre hommes qui semblaient devoir l'escorter jusqu'au supplice.

Au bout d'un long corridor qu'on lui fit suivre, René trouva une petite salle froide et nue dans laquelle maître Caboche l'attendait pour lui passer la longue chemise des condamnés et lui mettre la corde au cou.

René regarda le bourreau, et le peu de force qui lui restait s'en alla.

Mais Caboche le prit à bras le corps et le fit asseoir sur un escabeau, puis il fit signe à ses aides de le déchausser.

En même temps il lui passa sa chemise et se pencha à son oreille assez rapidement pour n'être point remarqué :

— Courage! lui dit-il.

René tressaillit et le regarda.

— Courage!... répéta le bourreau, la délivrance précède quelquefois le supplice.

Le Florentin frissonna.

Caboche feignit de ne pouvoir boutonner le col de la chemise, et il lui dit encore :

— On travaille à vous sauver...

Noë et les trois Gascons étaient demeurés à l'entrée de la salle, et ils étaient trop loin pour qu'il leur fût possible d'entendre.

Un éclair d'espoir s'était rallumé dans l'œil morne du Florentin : — Tu cherches à me tromper, balbutia-t-il.

— Dieu me punisse si je mens! répondit tout bas Caboche.

— Il est trop tard...

— Non, on doit vous enlever.

— Quand?

— En sortant de Notre-Dame.

— Ah! murmura René, il y a autour de moi des hommes qui se feront tuer plutôt que de lâcher.

— J'en connais, moi, répondit le bourreau, qui se feront tuer pour vous sauver.

La toilette du condamné était terminée, et Caboche dit durement :

— Allons, en route!



Les deux valets prirent René sous l'aisselle et le poussèrent devant eux.

Caboche marchait en avant.

Mais comme ce dernier sortait de la salle, il aperçut Noë et ses trois compagnons :

— Ah diable ! se dit-il, voilà des visages, qui, en effet, me paraissent valoir ceux que je connais...

On arriva dans la cour du château. Là se trouvait le tombereau dans lequel on devait conduire René à l'échafaud. Autour du tomberau, il y avait un peloton de Suisses à cheval.

En tête des Suisses, le bourreau aperçut Crillon.

Pour la seconde fois, Caboche douta du succès à la vue de Crillon.

Le duc était fièrement en selle, il avait le poing sur la hanche et semblait dire par son attitude conquérante :

— Il faudra que, bon gré mal gré, René soit rompu aujourd'hui.

Deux pages tenaient en main quatre chevaux.

C'étaient les montures de Noë et de ses trois compagnons :

— En selle, messieurs ! dit Noë.

Alors Caboche perdit tout espoir.

— Voilà quatre hommes contre quatre hommes ! se dit-il ; et le duc va faire pencher la balance... les Suisses n'oseront pas se débander.

Mais, pensa encore le bourreau, je n'en ferai pas moins ce que j'ai promis. Je prendrai par la rue de la Calandre, et arrivera que pourra. Tant mieux si on sauve René, tant pis si on ne peut le sauver, j'aurai loyalement gagné l'or qu'on m'a fait tenir.

Ce bel *à-partie* terminé, Caboche monta dans la charrette, à côté de René qui était debout et tenait déjà son cierge à la main. Auprès de lui était un moine qui, son capuchon baissé, récitait les prières des agonisants.

Le duc leva son épée et le cortège se mit en marche.

Noë et les trois Gascons s'étaient rangés deux par deux à gauche et à droite du tombereau.

Les Suisses se placèrent moitié en avant, moitié en arrière.

Crillon, avant de se mettre à leur tête, s'était approché de Noë et lui avait dit tout bas :

— Les deux berges de la rivière et les rues sont encombrées de populaire. Je suis bien certain qu'on tentera un enlèvement...

— Moi aussi...

— Certes, avait ajouté le duc, je tiens beaucoup à ce que ce misérable empoisonneur soit rompu, mais comme nul n'est tenu à l'impossible, si nous ne pouvions pas arriver jusqu'à la place de Grève...

— Je lui casserai la tête d'un coup de pistolet, dit Noë.

— J'allais vous en prier.

Cette résolution extrême approuvée, le duc alla se placer en tête des Suisses et ouvrit la marche.

Alors le moine releva un peu son capuchon, et maître Caboché, qui venait de saisir les rênes et le fouet pour conduire son ignoble véhicule, maître Caboché, disons-nous, reconnut le gentilhomme qui s'était présenté chez lui pendant l'avant-dernière nuit.

C'était un des quatre amoureux de la duchesse de Montpensier, Gaston de Lux.

René n'avait jamais vu Gaston de Lux; par conséquent, il ne pouvait savoir s'il avait ou non affaire à un vrai moine.

Mais Caboché reconnut le jeune homme et lui dit :

— Est-ce que vous avez une épée sous votre robe, mon père?

René tressaillit et regarda le moine.

Le moine entr'ouvrit sa robe et René vit la crosse de deux pistolets et le manche d'un poignard.

Alors le moine se pencha vers lui sous prétexte de murmurer une prière et lui dit :

— Soyez plus abattu que jamais, ayez plus que jamais l'épouvante de la mort.

— Ah! balbutia René, qui se méprit à ses paroles, je savais bien qu'on ne pourrait me sauver.

— On vous sauvera.

— Alors pourquoi faut-il que je redoute la mort?

— Parce qu'un espoir trop vivement manifesté compromettrait tout.

Et le moine approcha un crucifix des lèvres de René et marmotta à voix haute, de façon à être entendu de la foule, les premiers versets des prières qu'on dit pour les agonisants.

La foule était immense au dehors, immense et hostile.

Elle encombra la berge de la rivière, les abords du Châtelet, la place du Parvis et les rues qui avoisinent Notre-Dame. Elle ondulait en tous sens comme un océan de chair humaine, vomissant des imprécations, des cris de joie, de féroces blasphèmes.

René allait mourir!

René l'empoisonneur, René l'assassin, René, l'homme dont le seul nom avait épouvanté Paris durant un quart de siècle.

— Voilà qui est trop long! cria une femme du peuple en voyant qu'on le menait à Notre-Dame faire amende honorable... On ne veut donc pas en finir?

Crillon, à la tête de ses Suisses, s'ouvrait à grand

peine un passage; il entendit l'exclamation de cette femme et il lui dit.

— Ce sera bien plus long encore, si vous ne me laissez point passer...

La réplique de Crillon était si juste que la foule s'écarta.

Le tombereau, toujours escorté par Noë et ses trois compagnons qui avaient l'épée au poing, arriva jusque sur la place du Parvis.

C'était cet instant que Crillon redoutait entre tous les autres.

Car René allait descendre du tombereau, et la foule était si compacte qu'en cet instant l'enlèvement pouvait devenir possible, si les gens de madame Catherine se trouvaient déguisés et mêlés à la foule.

Aussi entoura-t-il le condamné avec sa troupe dont chaque homme avait reçu l'ordre de faire feu sur René si on essayait une tentative quelconque en sa faveur.

Quand René monta les trois marches du porche, précédé par le moine, tandis que le chapitre de Notre-Dame venait à sa rencontre, les quatre Gascons le suivirent et établirent une muraille vivante entre lui et la foule.

Tandis qu'il s'agenouillait et récitait d'une voix tremblante l'oraison *in articulo mortis*, ils demeurèrent l'épée à la main et le pistolet au poing.

La cérémonie terminée, maître Caboche et ses aides firent remonter le condamné.

— Ouf ! murmura Crillon, maintenant je respire... le plus mauvais moment est passé...

Crillon se trompait.

Tandis que les prêtres récitaien<sup>t</sup> les prières en usage pour l'amende honorable et que la foule impressionnée avait un moment suspendu ses cris de haine et ses vociférations, deux lourdes charrettes de foin débouchèrent par la rue de la Barillerie et vinrent encombrer l'issue de la place du Parvis.

Ce qui fit que, lorsque la foule voulut s'écouler et prendre le chemin de la Grève elle fut refoulée malgré elle.

— Harnidieu ! s'écria Crillon, qui crut deviner dans cet événement la main de madame Catherine, voilà le moment critique !

Et il poussa son cheval pour disperser la foule, criant d'une voix de stentor :

— Place ! place !

Mais Caboche, qui avait pris les rênes et le fouet et qui, sans doute, était instruit par avance de ce qui devait se passer, Caboche tourna bride brusquement et prit à droite, se dirigeant vers l'entrée de la rue de la Calandre.

Crillon était en avant et n'avait point vu cette manœuvre.

Que fais-tu, maraud ? s'écria Noë.

— Hé ! messire, répondit Caboche sans s'émouvoir, ne le voyez-vous pas ? je déjoue les plans de la reine-mère. Les gens qui veulent sauver René sont là-bas, derrière ces charretées de foin.

L'explication parut logique et l'expédient lumineux à Noë, qui répondit :

Et bien ! fouette ta rosse, et allons rondement, maître !

Et comme la rue de la Calandre était étroite, il se plaça en avant du tombereau avec Hogier de Lévis, tandis qu'Hector et Lahire se rangeaient par derrière.

Pusi le cortège se remit en marche au grand ébahissement de Crillon qui venait de se retourner et crut que la manœuvre exécutée par le bourreau avait été ordonnée par Noë.

Une fois engagé dans la rue de la Calandre, il était impossible que le tombereau rétrogradât, tant cette rue était étroite.

C'était à grande peine que deux cavaliers y pouvaient passer de front, et force fut à Crillon de se ranger tout à la queue du cortège, derrière les premiers Suisses, car la foule avait déjà envahi la chaussée.

Le tombereau avança ainsi jusqu'au milieu de la rue, dont les fenêtres étaient ouvertes et garnies de curieux.

Mais arrivé au milieu de la rue le mauvais cheval qui traînait l'ignoble véhicule rencontra un obstacle mystérieux et s'abattit, de telle façon que Caboché laissa échapper un juron énergique et que le tombereau s'arrêta.

Soudain le moine enlaça René d'un bras robuste, et par une fenêtre de la maison voisine, le bout d'une corde tomba dans la charrette.

Le moine, qui avait enlacé René avec son bras gauche, saisit cette corde, et tout aussitôt moine et condamné s'élevèrent dans les airs et furent hissés vers la croisée.

— Malédiction ! s'écria Noë qui prit un de ses pistolets, ajusta le groupe humain et fit feu... Au moins, ajouta-t-il, ils ne l'auront pas vivant !...

## XXI.

Comment l'enlèvement de René s'était-il opéré ?

Nous allons l'expliquer en peu de mots.

La maison par la fenêtre de laquelle une corde était tombée dans le tombereau appartenait à un bonhomme de procureur au châtelet que de précoces infirmités avaient forcé à vendre sa charge.

Cet, homme, catholique enragé, avait une haine féroce pour les huguenots et un dévouement pro-



fond aux princes lorrains, lesquels avaient su se faire de nombreux partisans au cœur même de la France.

Le procureur Bigorneau, tel était son nom, avait, du reste, d'excellentes raisons pour nourrir à la fois cette haine pour les uns et ce dévouement pour les autres.

Il était né huguenot et avait été fanatique de la religion jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Mais, à cette époque, on lui avait prouvé qu'il pourrait parvenir à la place de premier clerc chez un procureur où il gagnait six livres par mois, la pitance et le logis, s'il se faisait catholique.

Alors Bigorneau n'avait point hésité et, comme tous les gens qui changent de religion, il avait pris en haine ses coreligionnaires.

Pendant trente années, tout catholique ayant un procès avec un huguenot s'en allait trouver maître Bigorneau, qui se remuait et se démenait si bien qu'à la fin le catholique avait gain de cause.

Deux ou trois fois Bigorneau avait été rossé d'importance dans une rue sombre, à une heure tardive, par un plaideur huguenot mécontent.

Une fois, il était alors devenu procureur, les huguenots mirent le feu à sa maison.

C'en était assez pour justifier sa haine de bête fauve.

Maintenant il est facile de comprendre son dévouement aux princes lorrain.

Un jour, M<sup>e</sup> Bigorneau, alors premier clerc du procureur dont il devait acheter la charge plus tard, plaidait au palais pour un voleur effronté, un coquin sans vergogne qui avait volé, tué et fait pis encore.

Cet homme qu'on appelait La Ribaudière était connu en tous les mauvais lieux de Paris, et il avait un certain renom de mauvais sujet. On l'avait surpris coupant le cou à une pauvre fille sans aucun autre motif de son abominable forfait que la malheureuse était grêlée de la petite vérole et qu'elle le dissimulait de son mieux en s'appliquant une pâte blanche sur la peau.

La Ribaudière, s'étant trouvé dupé, disait-il, avait simplement tiré sa dague, appuyé de force le cou de la ribaude contre le mur, et il s'était mis en train de le scier.

Pendant qu'il accomplissait cette horrible besogne, le guet l'avait arrêté.

Or, c'était pour ce misérable que M<sup>e</sup> Bigorneau plaidait, et il y avait foule au palais.

Plusieurs seigneurs de la cour, et notamment le duc de Lorraine, père du duc de Guise, s'y trouvaient. Bigorneau fut si éloquent, si retors et de si mauvaise foi en sa plaidoirie, qu'il prouva aux juges, clair comme le jour, que La Ribaudière était

un galant homme et qu'il avait usé de son droit légitime en se vengeant d'avoir été trompé.

Les juges avaient fait mettre sur l'heure La Ribaudière en liberté.

Alors, comme Bigorneau sortait de l'audience, le duc de Lorraine lui avait frappé sur l'épaule en lui disant :

— Tu es un maître coquin, mais tu es habile.

Bigorneau avait salué.

— Et, avait repris le duc, comme je suis propriétaire de quelques seigneuries en France et que j'ai souvent des procès avec mes voisins, je te confierai tous mes procès et je te baillerai de l'argent pour acheter la charge de procureur, ton patron.

En effet, le duc avait tenu parole, et M<sup>e</sup> Bigorneau, de pauvre clerc qu'il était, devint procureur.

Trente ans après il était riche et possédait en propre sa maison de la rue de la Calandre.

Seulement il avait vendu sa charge, par cette raison qu'un jour en plaidant contre un huguenot il avait crié si fort qu'il y avait gagné un complète extinction de voix.

Or, le matin du jour où René devait être rompu, Bigorneau déjeûnait à neuf heures du matin, avec tout le calme d'une belle âme, lorsqu'on frappa à sa porte.

Le procureur vivait seul avec une vieille servante sourde à laquelle il fit signe d'aller ouvrir.

Celle-ci revint suivie d'un gentilhomme inconnu de Bigorneau :

— Ah ! lui dit l'ancien procureur avec sa voix enrouée, vous venez trop tard, mon cher seigneur, je ne me mêle plus de procès ; j'ai vendu ma charge.

Le gentilhomme, qui n'était autre que le comte de Crèveœur, se prit à sourire, puis il regarda la servante avec défiance.

— Oh ! dit Bigorneau, vous pouvez parler devant elle, le bourdon de Notre-Dame ne la fait plus tressaillir depuis longtemps ; elle est sourde, messire.

— Alors, causons, dit Crèveœur, qui prit un siège.

— Mais je ne plaide plus, souffla Bigorneau.

— Aussi n'ai-je pas de procès.

— Ah ! fit le procureur.

— Je veux acheter votre maison.

Bigorneau regarda son visiteur avec étonnement et voulut parler.

— Chut ! dit le comte, écoutez-moi.

Le procureur s'inclina.

— Je veux l'acheter et je ne la marchandrai pas.

— Mais, messire...

— Combien en voulez-vous ?

— C'est selon...

— Je vous en donne vingt mille écus. Est-ce assez ?

La maison de Bigorneau ne valait pas la moitié de cette somme. Aussi demeura-t-il stupéfait.

Le comte ajouta :

— Vingt mille écus payables comptant. Il tira de sa poche un sac de pistoles et dit :

— En voici trois mille. Maintenant, donnez-moi du parchemin, et je vais vous donner un bon de dix-sept mille écus payables aujourd'hui même, avant midi, chez La Chesnaye.

Ce nom fit tressaillir le procureur plus que l'offre du comte, plus que le prix exorbitant auquel on taxait sa maison, plus que le sac de pistoles qu'on venait de placer devant lui.

C'est que La Chesnaye était, à Paris, l'homme d'affaires secret, l'intendant mystérieux des princes lorrains.

— Ah ! fit le procureur tout effaré, c'est donc pour le compte de... ?

— Chut !

— Mais je l'eusse donnée, ma maison...

— Oh ! fit le comte en souriant, vous savez bien que la personne dont il est question ne prend rien qu'elle ne le paie libéralement.

Et le comte de Crèveœur prit une plume et écrivit sur un parchemin ces deux lignes :

« *Bon pour dix-sept mille écus, payables à M<sup>e</sup> Bigorneau.* »

Et, en guise de signature, il fit au-dessous une croix, ce qui, on le sait, figurait les armes de la maison de Lorraine :

— Maintenant, mon cher monsieur Bigorneau, dit-il, je vais vous prier de vider les lieux.

— Comment ! exclama le procureur, sur-le-champ ?

— A l'instant même...

— Mais...

— Il vous sera loisible de revenir ce soir déménager vos meubles ou même réhabiter votre maison dont on n'aura plus besoin...

— Comment?... Mais... je ne comprends pas.. balbutia M<sup>e</sup> Bigorneau.

— Et vous n'avez nul besoin de comprendre. Vous avez cinq minutes pour vider les lieux. C'est la *personne* en question qui le veut ainsi.

Du moment où c'était la volonté du duc de Guise le procureur, qui devait sa fortune à la maison de Lorraine, n'avait plus qu'à s'incliner.

Il prit donc son chapeau et sa canne, fit signe à sa servante de le suivre et sortit sans rien emporter.

— N'oubliez pas, dit le comte au moment où il passait le seuil de la porte, n'oubliez pas d'aller

chez La Chesnaye sur-le-champ. Il vous attend à déjeuner.

— J'y vais de ce pas, répondit Bigorneau.

La Chesnaye demeurait de l'autre côté de l'eau, dans la rue du Grand-Hurleur, et il y habitait une petite maison dans laquelle il tenait une boutique de drapier.

Pour tout le quartier, La Chesnaye, qui était un homme entre deux âges, ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, était un honnête drapier, et on ignorait qu'il fût l'agent le plus actif, à Paris, de la maison de Lorraine.

La Chesnaye était prévenu, sans doute, car il reçut fort bien M<sup>e</sup> Bigorneau et l'invita à déjeuner, lui et sa servante, ainsi que le lui avait prédit le comte de Crèveœur.

Seulement, une fois à table, il lui dit :

— Mon cher Bigorneau, j'ai ordre de vous garder jusqu'à ce soir prisonnier.

— Prisonnier !

— Oui.

— Mais... pourquoi ?

— On ne veut pas que vous retourniez dans votre maison avant ce soir. Et même... tenez..., si vous agissiez prudemment...

— Eh bien ?

— Vous n'y retourneriez jamais. On vous la paye assez cher...

— Mais... ce gentilhomme m'a dit que je pourrais...

— Ce gentilhomme ne vous a point garanti contre les archers du roi et les Suisses de M. de Crillon.

— Plaît-il ? fit Bigorneau de plus en plus étonné.

— Et, acheva La Chesnaye, il ne pouvait, pas plus que moi, vous garantir que ce soir votre maison sera debout.

— Ah ! mon Dieu !

— Ni qu'on ne vous recherchera point dans tout Paris.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous pendre...

Bigorneau, qui n'avait jamais été le courage en personne, joignit les mains avec terreur.

La Chesnaye posa une paire de pistolets sur la table, à côté de lui, et dit en souriant :

— Voici pour vous tenir en respect, mon cher Bigorneau.

— Mais c'est un piège abominable que celui qu'on m'a tendu, s'écria l'ex-procureur avec sa voix fêlée.

— Vous êtes un niais !...

— Mais... cependant ..



— Et la preuve, c'est que je vais vous compter vos dix-sept mille livres.

— Mais si... on me pend... ?

— On ne vous pendra que si vous tombez aux mains des Suisses de M. de Crillon.

— Mais... quel crime ai-je donc commis ?

— On vous accusera d'avoir fourni votre maison pour un coup de main contre l'autorité du roi Charles IX.

Bigorneau tremblait de tous ses membres.

— Mais si vous demeurez ici, vous ne courez aucun danger.

— Ah !

— Et cette nuit on vous fera partir pour Nancy.

Bigorneau tombait de surprise en surprise.

— C'est une bonne ville bien gaie que Nancy, ajouta La Chesnaye, et vous y vivrez plus vieux que le patriarche Mathusalem.

. . . . .

Et la Chesnaye, ayant achevé de déjeuner, compta les dix-sept mille écus, puis il confia le procureur à un de ses commis drapiers, lequel eut ordre de casser la tête au procureur d'un coup de pistolet, s'il essayait de s'échapper.

La Chesnaye sortit et s'alla promener par la ville comme un bon bourgeois, puis, vers le soir, il revint et dit à Bigorneau.

— Ce n'était pas la peine que je me donnasse tant de mal pour vous dissuader de retourner en votre maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle brûle par les quatre murs et menace d'incendier le reste de la rue, répondit Le Chesnaye.

Or, voici ce qui s'était passé dans la maison de maître Bigorneau, ex-procureur au Châtelet...

## XXII

Aussitôt que Bigorneau fut parti, le comte Éric de Crèveœur ouvrit la fenêtre du rez-de-chaussée et regarda dans la rue.

La rue de la Calandre était une rue paisible où logeaient, pour la plupart, les chanoines et les chantres de Notre-Dame, par-ci par là un robin ou un escholier.

On y voyait rarement des passants, et le comte de Crèveœur put constater qu'elle était déserte au dehors.

Alors il posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet.

A ce bruit deux gentilshommes apparurent chacun à l'un des angles de la rue.

Puis tous deux, marchant en sens contraire, arrivèrent à la porte de la maison Bigorneau, que le procureur en s'en allant avait laissée entr'ouverte.

Éric les reçut au bas de l'escalier, puis quand ils furent entrés, il ferma la porte au verrou.

Or, ces deux gentilshommes, on le devine, n'étaient autres que le sir Leo d'Arnebourg et le baron Conrad de Saârbruck, les deux autres amoureux de madame la duchesse de Montpensier.

— Eh bien ! fit le comte, avez-vous quelques nouvelles déjà ?

— Oui, dit le sire d'Arnebourg, bien qu'il soit à peine neuf heures et demie, la place du Parvis est déjà encombrée de populaire.

— C'est tout simple, le bruit de l'exécution s'est répandu dans tout Paris, ajouta Conrad.

— Et les voitures de fourrage ?

— Elles sont attelées sous la remise de l'hôtellerie de la *Cigogne*, rue de la Barillerie, et prêtes à partir, dit le sire d'Arnebourg. C'est mon écuyer qui conduira la première. L'autre sera manœuvrée par un homme en qui madame Catherine a toute confiance.

— C'est bien, et Gaston ?

— Gaston a donné cinq pistoles au moine genovéfain qui avait confessé René hier.

— Ah !

— Et il a pris sa place. Il montera dans la charrette au sortir de la cour du Châtelet.

— Allons ! dit le comte, tout va bien au dehors... voyons à nous organiser au dedans. Dans les indications qu'on m'a données, on m'a parlé d'une cave qui se prolonge sous les maisons voisines et va jusqu'à la Seine.

— L'entrée est par une salle basse qui sert de cuisine. La Chesnaye, qui connaît cette maison depuis longtemps, ajouta le sire d'Arnebourg, prétend que la dalle qui recouvre l'orifice de la cave est si bien ajustée que lorsqu'elle est remontée et remise en place, il est impossible de deviner qu'elle cache une voie souterraine.

Éric consulta du regard un sablier qui était placé dans la cage de l'escalier.

— Nous avons le temps de prendre nos mesures. dit-il, nous avons une grande heure devant nous.

Tous trois descendirent à la salle basse indiquée, et Leo d'Arnebourg, jetant un regard autour de lui, dit encore :

— La dalle mobile est la cinquième à partir de la cheminée, en marchant vers la porte.

Il fit quelques pas, compta les dalles et s'arrêta :

— La voici, dit-il.

Puis il s'agenouilla, tira sa dague, dont la lame était plate et non triangulaire, et l'introduisant dans

le joint de la dalle désignée avec la dalle voisine, il exerça une pesée.

Soudain la dalle s'ébranla, et, obéissant à quelque ressort mystérieux, tourna sur elle-même et mit à découvert une sorte de gouffre béant à l'entrée duquel apparut la première marche d'un escalier de pierre :

— Tout cela est fort bien, dit le comte Éric, les renseignements de La Chesnaye étaient parfaitement exacts.

Conrad courut au foyer de la salle basse, dans laquelle brûlait encore un tison, attendu que, une heure auparavant, la servante de M. Bigorneau avait préparé le déjeuner, et prenant ce tison, il en approcha la mèche huilée d'une lampe qui pendait sous le manteau de l'âtre, — puis il souffla, arracha au tison une gerbe d'étincelles, et la lampe s'alluma :

— Allons explorer la cave, dit le comte Éric.

Conrad, sa lampe à la main, descendit le premier, et ses deux compagnons le suivirent.

La cave de la maison de Bigorneau ressemblait à toutes les caves du monde ; seulement elle était fort spacieuse, et les trois jeunes gens qui, sans doute, avaient reçu les plus minutieuses instructions, allèrent droit à une futaille placée dans un coin.

Cette futaille était vide et ils la firent rouler de côté.

Alors ils virent une petite porte fermée par un verrou intérieur.

Éric tira ce verrou, poussa cette porte, et sentit, à l'instant même, son visage fouetté par un air plus vif et plus humide que celui qui régnait dans la cave, en même temps qu'un rayon de clarté lointain frappait son regard.

Cette porte qui venait de s'ouvrir donnait accès sur un boyau assez étroit qui, par une pente insensible, descendait jusqu'à la Seine au-dessous de cet endroit, derrière Notre-Dame, qu'on appelait le *Terrain*.

Les amoureux de la duchesse de Montpensier s'engagèrent dans ce boyau et le compte Éric atteignit le premier l'étroite ouverture qui se trouvait presque à fleur d'eau.

Là, il mit simplement la tête hors du souterrain, replaça ses deux doigts sur la bouche et siffla de nouveau.

Au coup de sifflet, une barque de pêcheur qui tirait des bordées autour de la Cité s'approcha lentement.

Cette barque était montée par un seul homme, un simple pêcheur aux vêtements grossiers et au rude langage, en apparence du moins.

Mais un observateur aurait pu constater que ses mains, respectées par le hâle, avaient plutôt cou-

tume de se couvrir du gantelet que de manier l'aviron.

C'était l'écuyer du comte Éric.

Le faux pêcheur vint raser l'orifice du souterrain et jeta une corde à son seigneur

A l'aide de cette corde, la barque put être maintenue.

Alors le pêcheur souleva une couverture goudronnée jetée au fond de son bateau et qui recouvrait des mousquets et des arquebuses :

— Voici des armes, dit-il.

Les trois jeunes gens prirent les arquebuses et les mousquets ; puis le comte rentra dans le souterrain disant à son écuyer :

— Ne t'écarte pas trop, et, au premier coup de sifflet arrive.

Munis des armes qu'avait apportées le faux pêcheur, lui et ses compagnons remontèrent dans la salle basse et laissèrent ouverte l'entrée du souterrain. Puis ils gagnèrent le premier étage et pénétrèrent dans la pièce qui donnait sur la rue.

C'était la chambre à coucher de M<sup>e</sup> Bigorneau.

Eric en ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors.

Un murmure confus s'élevait de toutes parts, et la rue, déserte tout à l'heure, s'emplissait de monde.

La foule se portait vers la place du Parvis par tous les chemins.

De l'entablement de la croisée au niveau du sol, il y avait une vingtaine de pieds.

— Le tombereau exhaussera le patient et le moine de quatre à cinq pieds, calcula le comte Éric, il faut donc que la corde soit solide et longue de quinze à vingt pieds au moins.

— La voilà, dit Conrad qui s'était muni de cet objet apporté par le faux pêcheur ainsi que les arquebuses.

Il y avait une poulie placée au-dessus de la croisée, elle servait à monter des sacs au grenier ; le comte prit un des bouts de la corde et le lança par-dessus :

— A présent, messieurs, dit Éric, délibérons, s'i vous plaît.

— Sur quoi ?

— Sur la distribution de nos rôles.

— Moi, dit Conrad, je lancerai la corde dans le tombereau.

— Et nous, dit Leo d'Arnebourg, nous la tirerons le plus lestement possible.

— C'est fort bien, observa le comte. Seulement vous oubliez que le patient enlevé, il faudra le conduire en toute hâte, par le souterrain, jusqu'à la barque.



— Sans doute.

— Et que la barque ne peut porter que trois personnes, c'est-à-dire René, l'un de nous et mon écuyer.

— Bon !

— Par conséquent, les deux autres se défendront dans la maison aussi longtemps qu'ils le pourront ; et puis ils tâcheront de s'ouvrir un passage à travers les Suisses de Crillon.

— C'est bien ! on se l'ouvrira.

— Donc, fit le comte, le rôle de celui de nous qui conduira René étant le moins dangereux, il est juste que nous le tirions au sort.

— C'est juste, en effet.

Le comte prit une pistole dans sa poche :

— Tenez, baron, dit-il à Conrad, celui qui gagnera pariera avec Leo.

— Soit.

Éric jeta la pistole en l'air :

— Face du roi ! dit le baron.

La pistole retomba.

— J'ai gagné, dit le baron. Je resterai, par conséquent.

— A nous deux ! fit Leo qui ramassa la pistole.

— Pile ! dit le comte.

Et le comte gagna.

— Je n'ai pas de chance, murmura Leo d'Arnem-

nourg, je vais devenir le conducteur de cet empoisonneur de René. Savez-vous, messeigneurs, que nous faisons là une mauvaise besogne ?

— Chut ! fit le comte en se rapprochant de la croisée, nous n'avons plus le temps de causer.

En effet, onze heures sonnaient au beffroi de Notre-Dame et une rumeur immense s'élevait sur la place du Parvis.

René faisait en ce moment son amende honorable.

La rue de la Calandre s'emplissait de monde, mais comme il était sans précédents que le tombereau des condamnés y eût jamais passé, il n'y avait personne aux fenêtres.

Cependant, tout à coup, une rumeur étrange se répandit, et bientôt on vit apparaître deux cavaliers à l'entrée de la rue, puis le tombereau, au milieu duquel étaient le patient avec sa chemise blanche, le moine avec sa robe brune, le bourreau avec sa veste rouge traversée par deux bandes jaunes qui simulaient une échelle.

Alors les fenêtres s'ouvrirent et se garnirent de curieux à tous les étages.

— Attention ! dit Éric, qui posa un mousquet au bord de la fenêtre, à la portée de sa main.

Conrad l'imita et monta sur l'entablement de la croisée, tenant à la main un des bouts de la corde.

Le sire d'Arnebourg avait enroulé l'autre bout à l'entour de ses épaules, afin de pouvoir tirer à lui de toutes ses forces.

Deux cavaliers précédaient le tombereau; deux autres le suivaient, escortés eux-mêmes par les Suisses et un flot immense de peuple.

Alors eut lieu l'événement que nous avons raconté déjà.

Comme le tombereau arrivait sous la fenêtre, Caboché jeta son cheval à terre, le tombereau s'arrêta, la corde tomba aux pieds du faux moine, le faux moine s'y cramponna, enlaça René, et tous deux furent hissés jusqu'à l'entablement de la croisée.

Ce fut en ce moment que la balle de Noë siffla et atteignit René, qui jeta un cri étouffé.

Noë avait le coup d'œil juste.

Mais déjà le faux moine et le patient avaient atteint l'embrasure de la fenêtre, et on les tirait en dedans.

— Ah ! diable ! fit le comte en voyant la chemise de René couverte de sang, nous pourrions bien n'avoir sauvé qu'un cadavre.

René était évanoui.

— Emportez-le ! ajouta le comte, et à nous !

Et tandis que le faux moine et Leo d'Arnebourg chargeaient le florentin évanoui sur leurs épaules,

et se dirigeaient en courant vers la salle basse et l'orifice de la cave, le comte Eric de Crèvecœur et le baron Conrad de Saarbruck sautèrent sur leurs mousquets et firent feu par la fenêtre.

Noë et ses trois compagnons avaient mis pied à terre et essayaient d'enfoncer la porte de la maison,

— Oh! oh! dit le comte Eric, l'engagement sera chaud... Nous allons trouver des gens qui nous valent...

— Ah! fit le baron avec un flegme tout germanique, nous tiendrons bien une heure!...

— Et puis, acheva le comte, nous mettrons le feu à la maison, au risque de brûler tout le quartier!...

Et le baron Conrad fit feu à son tour.

### XXIII

Tandis que le comte Eric de Crèvecœur et le baron Conrad de Saarbruck tenaient tête à l'orage, Gaston de Lux et Leo d'Arnebourg emportaient par la cave et l'étroit boyau qui conduisait à la Seine René évanoui.

Arrivé à l'orifice du souterrain, Leo se prit à siffler comme avait sifflé le comte Eric.

La barque arriva rapide, et le batelier jeta la corde d'amarre aux deux jeunes gens.

Alors un combat s'éleva entre eux, la barque en pouvant contenir que trois personnes.

C'était à qui resterait, puisque le comte Éric avait oublié de tirer au sort pour Gaston.

Mais Gaston disait :

— Je suis le dernier venu, j'ai le droit de rester.

— Non, dit Leo, car vous êtes vêtu en moine et cette robe n'est pas un costume de combat.

— Oui, répliqua Gaston, mais si on me voit dans la barque avec cette robe, on devinera que c'est moi qui ai enlevé René.

— Bah !

— Et on se mettra à notre poursuite.

Ce dernier argument était triomphant.

— Et puis, acheva Gaston en désignant du doigt le condamné, dont la chemise se teignait de sang de plus en plus, vous êtes un peu chirurgien, m'avez-vous dit ?

— Allons ! soupira Léo, restez, en ce cas... et au revoir !

— Vous savez où vous allez ?

— L'écuyer d'Éric le sait, ce qui revient au même.

René fut déposé, toujours évanoui, au fond de la barque, et Leo d'Arnebourg se plaça auprès de lui, tandis que le faux moine rentrait dans le souterrain

pour aller prêter main forte à ses deux compagnons.

La barque fila comme une flèche sur le fleuve, côtoyant un moment le *Terrain*, puis elle remonta le courant, se dirigeant vers le petit village d'Ivry. Il y avait alors un si grand nombre de pêcheurs sur la Seine, que nul ne prit garde à cette embarcation.

Le faux pêcheur avait hissé sa misaine dont la vaste envergure cachait la barque tout entière. A l'ombre de cette misaine, Leo d'Arnebourg put s'occuper de René, toujours inanimé.

Il commença par sonder la blessure, ayant, comme l'avait dit Gaston de Lux, quelques connaissances en chirurgie.

René avait été frappé à l'épaule, un peu au-dessous de la clavicule.

La blessure était affreuse, mais elle n'était point mortelle.

Leo la lava avec de l'eau qu'il puisa dans le creux de sa main, puis il versa dessus quelques gouttes d'un baume renfermé dans un flacon qu'il portait toujours sur lui.

Ensuite, avec son poignard, il coupa la chemise du condamné et en fit des bandelettes au moyen desquelles il posa un premier appareil.

La barque, poussée par un vent du sud, remontait

rapidement le courant, et les dernières maisons de Paris commençaient à demeurer en arrière. Sur la rive droite, en amont, les fugitifs aperçurent bientôt un édifice bizarre en sa forme, et qui n'était autre qu'un couvent de moines déchaussés.

Ce fut là que la barque s'arrêta. Alors le pêcheur fit entendre à son tour, ce coup de sifflet bizarre au bruit duquel il s'était lui-même approché du souterrain.

Aussitôt la porte du couvent qui donnait sur la Seine s'ouvrit, et plusieurs moines sortirent.

A la tête marchait un jeune abbé, au teint pâle, aux yeux brillants, à la tournure presque militaire.

Il vint jusqu'au bord de l'eau et reconnut sans doute le prétendu pêcheur, car il lui dit vivement a

— Eh bien ! a-t-on réussi ?

— Il est là, répondit le pêcheur, mais il est à moitié mort.

Leo d'Arnebourg leva la tête et dit :

— Rassurez-vous, l'abbé, il ne mourra pas.

Deux moines entrèrent dans la barque et s'emparèrent de René, qui fut placé sur un brancard improvisé fait avec les avirons et la toile goudronnée qui, tout à l'heure, recouvrait les mousquets et les arquebuses.

Puis on le transporta dans l'intérieur du couvent :

Alors Leo d'Arnebourg dit à l'abbé :

— Vous avez sans doute reçu des instructions minutieuses ?

— Oui, messire.

— Et le duc peut compter sur vous, j'imagine ?

— Comme sur lui-même.

— Par conséquent, je puis m'en aller ?

L'abbé s'inclina.

— Entre nous, dit le sire d'Arnebourg, je reprends volontiers ma liberté. C'est une mauvaise besogne que nous avons faite là, et je ne me sentais nulle vocation à être le geôlier de cet empoisonneur...

Et le sire d'Arnebourg remonta dans la barque.

Le faux pêcheur vira de bord, amena sa voile, reprit l'aviron, et sa barque entraînée par le courant, redescendit vers Paris.

L'abbé du couvent s'était installé au chevet de René. Un moine faisait respirer au blessé des sels et du vinaigre.

Au bout d'un quart-d'heure, René reprit l'usage de ses sens et jeta un regard hébété autour de lui.

Il était dans un lit, en une cellule de couvent, entouré de moines qui lui étaient inconnus.

Un moment, il crut qu'il était retombé au pouvoir de Crillon et du bourreau, et un violent effort se peignit sur son visage.

„Mais l'abbé le rassura :



— Vous êtes sauvé! lui dit-il.

— Sauvé? fit René, qui poussa un gémissement que lui arracha la douleur.

— Vous êtes blessé, reprit l'abbé, mais votre blessure n'est point mortelle. Vous serez guéri avant quinze jours.

— Sauvé?... répétait René avec une sorte d'égarément, qui donc m'a sauvé?

— Les amis de la reine.

Ce dernier mot eut le privilège de rasséréner le visage contracté du Florentin.

Puis, insensiblement, la mémoire lui revint.

Il se souvint de tout ce qui s'était passé, jusqu'au moment où le prétendu moine l'avait enlacé et s'était suspendu à la corde jetée dans le tombereau.

Là s'arrêtaient les souvenirs de René.

La balle de Noë avait amené une solution de continuité dans sa mémoire.

L'abbé, qui tenait du sire d'Arnebourg les détails de l'enlèvement, combla cette lacune, puis il dit au Florentin :

— A présent, monsieur René, vous est-il possible de vous soulever un peu?

Deux moines prirent René sous les bras et le placèrent sur son séant.

— Que voulez-vous de moi? demanda le Florentin.

— Que vous tâchiez d'écrire quelques mots.

— A qui?

— A la reine.

— J'essaierai, murmura René, qui était d'une faiblesse extrême.

On lui apporta une plume et du parchemin.

Puis les moines continuèrent à le soutenir, et il écrivit ces trois mots : « Je suis sauvé. »

— Signez, dit l'abbé.

La main de René tremblait en écrivant, tant sa faiblesse était grande, mais son écriture était reconnaissable.

— La reine aura ces deux lignes dans une heure, dit l'abbé.

— Oh ! dit le Florentin, elle viendra me voir, je n'en doute pas.

L'abbé eut un sourire silencieux et sortit.

Il y avait parmi les moines un vieux frère à barbe blanche dont le dos était courbé par l'âge, et dont la voix était chevrottante.

Ce fut à lui que l'abbé confia le message de René.

Le vieux moine prit son bâton et, en dépit de son âge, quitta le couvent du pas alerte d'un jeune homme.

Puis il s'en alla vers Paris, y entra par la porte Bourdeille et, suivant les instructions qu'il avait reçues, il se dirigea vers le Louvre.

Une fois sous les murs du royal édifice, il s'adossa à la petite poterne du bord de l'eau, et posant auprès de lui sa besace et son bâton, il se mit à prier à haute voix, entremêlant sa prière de ces paroles :

— N'oubliez pas le couvent des Carmes déchaussés!

Alors une fenêtre s'ouvrit au-dessus de lui. C'était la fenêtre de l'oratoire de madame Catherine, et madame Catherine y parut.

Elle laissa tomber un écu d'argent aux pieds du moine et referma la fenêtre.

Mais, au lieu de s'en aller, le moine répéta :

— N'oubliez pas le couvent des Carmes déchaussés!.....

Cette répétition était un signal, sans doute, car, au bout de quelques minutes, et tandis que le moine marmottait de nouveau ses prières, la poterne s'ouvrit et la reine-mère, enveloppée dans sa mante, sortit et vint à lui.

Le moine répéta pour la troisième fois sa demande d'aumône.

— D'où venez-vous? fit Catherine dont la voix tremblait d'émotion.

Le moine la regarda d'un air naïf :

— De la rue des Lombards, dit-il ; comme je passais en recueillant des aumônes pour ma communauté, un gentilhomme m'a abordé.

— Dans la rue des Lombards?

— Oui; ce gentilhomme m'a dit : « Mon père, allez prier sous les murs du Louvre, auprès de la poterne du bord de l'eau, et demandez trois fois l'aumône pour votre couvent.

« A la troisième fois, une femme sortira et viendra à vous, et vous lui remettrez ce parchemin. »

Le moine tendit le parchemin, et la reine chancelante l'ouvrit.

L'émotion de Catherine était si grande que le moine fut obligé de la soutenir.

— Ah! fit-elle avec une joie étrange et sauvage, Dieu est pour nous!

Le moine la regarda et parut ne point comprendre.

Elle lui mit une bourse pleine d'or dans la main; puis, se redressant fière, hautaine, l'œil étincelant, elle rentra au Louvre en murmurant :

— Le duc a tenu sa parole. A nous deux donc! messire Henri de Bourbon, roi de Navarre, tu ne seras jamais roi de France.

. . . . .

Que se passait-il pendant ce temps-là dans la rue de la Calandre?

L'enlèvement si inattendu, si audacieusement exécuté, du patient, avait été accompli si rapidement, qu'il y eut un moment de stupéfaction indicible autour du tombereau.

Noë seul avait eu la promptitude et le sang-froid nécessaires pour prendre un pistolet dans ses fontes, ajuster René qui se balançait dans les airs, et faire feu.

Peut-être même avait-il espéré tuer le moine et, par ce moyen, faire retomber René dans le tombereau. Mais le moine et le patient avaient atteint l'entablement de la croisée, puis on les avait tirés à l'intérieur de la maison.

Il y eut alors un moment de confusion extraordinaire autour du tombereau.

La foule se mit à pousser des cris, les Suisses reculèrent stupéfaits et indécis. Seuls Noë et ses compagnons, furieux, l'œil étincelant, descendirent de cheval avec la rapidité de l'éclair et se ruèrent vers la maison de Bigorneau.

Le bourreau avait coutume de placer dans le tombereau qui conduisait le condamné à la place de Grève les instruments ordinaires du supplice, tels que la barre de fer et la hache.

Noë s'empara de la hache, Hector prit la barre de fer, et tous deux se mirent à attaquer la porte avec furie.

En même temps Hogier de Lévis et Lahire montèrent dans le tombereau, et le premier, pliant le dos, fit la courte échelle à l'autre, qui essaya ainsi

d'atteindre la croisée par où le moine et René venaient de disparaître.

Mais comme Lahire appuyait ses mains sur le rebord de la croisée, il reçut un coup de crosse de mousquet sur la tête.

Le coup fut si vigoureusement appliqué que le jeune homme, étourdi, tomba à la renverse et que Hogier le crut mort.

Pendant ce temps, Crillon accourait en jurant et tempêtant, et on le mettait en quelques mots au courant de ce qui venait de se passer.

— Harnibieu ! s'écria-t-il, j'y perdrai mon nom ou je retrouverai René mort ou vivant. En avant, les Suisses !

Mais les Suisses s'étaient débandés, et la foule en délire avait passé au travers.

Alors, comme la porte tardait à être enfoncée et résistait aux coups de hache et de barre que les deux Gascons lui portaient, Crillon voulut recommencer la tentative de Lahire.

Et il monta dans le tombereau où maître Caboche était demeuré simple spectateur de tout ce qui venait d'avoir lieu.

## XXIV

Crillon arriva jusqu'à l'embrasure de la croisée ; mais il se trouva face à face avec le baron Conrad.

Le Germain saisit son arquebuse par le canon et déchargea sur la tête du duc un coup de crosse équivalant à celui qu'avait reçu Lahire.

Mais le duc avait un casque de meilleure trempe ou la tête plus dure.

Toujours est-il qu'à peine il chancela une seconde, mais ne tomba point.

Retrouvant la souplesse de jarret de ses vingt ans, il sauta sur le rebord de la fenêtre et de là dans la chambre de madame Bigorneau, en dépit de deux balles qui sifflèrent autour de lui et passèrent sans l'atteindre :

Alors Crillon se trouva, l'épée levée, en face de trois adversaires, le comte Éric, le baron Conrad et Gaston de Lux qui avait dépouillé sa robe de moine.

— Rendez-vous, messire, lui dit le comte, trois c'est beaucoup trop.

— Tout beau ! mes petits lions, répondit le duc vous ignorez qu'on me nomme Crillon !...

Et le duc s'adossa au mur et fit tournoyer son épée d'une vaillante manie.

Le combat dura cinq minutes, Crillon donna huit coups d'épée et en reçut trois.

Le comte Éric et Gaston furent blessés, l'un au bras, l'autre à l'épaule.

Conrad de Saarbruck reçut un coup d'épée à travers la gorge.

Mais Crillon était seul, et il avait été atteint en pleine poitrine par l'arme du comte Éric.

Son sang rougissait sa cuirasse et coulait avec abondance.

Mais Crillon n'en prenait pas souci, et après avoir un moment gardé la défensive, il reprit l'offensive subitement :

— Ah ! messeigneurs ! cria-t-il en se ruant avec impétuosité sur ses trois adversaires, vous allez voir ce que pèse le bras de Crillon !

Si braves que fussent les trois amoureux de la duchesse de Montpensier, ils n'en éprouvèrent pas moins un moment d'hésitation et firent même chacun un pas en arrière.

Le duc était un vrai lion et ses yeux lançaient des éclairs.

Tout à coup il se fendit à fond sur Éric de Crève-cœur.

Éric était, à son tour, adossé à la muraille.

Certes, il ne pouvait y avoir de cuirasse si fine-



ment trempée qui résistât au coup terrible porté par Crillon.

Si le comte, lui, eût été atteint, il aurait été transpercé. Mais le comte sauta de côté, et l'épée de Crillon, au lieu de rencontrer la poitrine d'un homme, se heurta contre le mur d'une si violente manière qu'elle se brisa.

Crillon poussa un cri de rage.

Il était désarmé.

Heureusement pour Crillon, en ce moment deux hommes enfourchèrent à leur tour l'entablement de la croisée.

C'étaient Hogier et Hector, qui avaient renoncé à enfoncer la porte de la maison.

— A moi ! leur cria Crillon, chargeons, messieurs.

Le comte Éric et ses deux compagnons s'étaient réfugiés à l'extrémité opposée de la chambre, et Conrad avait ouvert la porte.

Hogier, Hector et Crillon arrivaient de nouveau l'épée haute.

Mais alors les trois jeunes gens exécutèrent avec une rapidité merveilleuse une manœuvre inattendue. Ils franchirent le seuil de la chambre et poussèrent la porte, qui se ferma brusquement au moment même où leurs adversaires les rejoignaient.

La porte était munie d'un verrou à l'extérieur. Le comte poussa ce verrou.

Puis tous trois, tandis que Crillon et les Gascons se ruaient sur la porte pour l'enfoncer, tous trois, disons-nous, se précipitèrent vers la salle basse, où se trouvait l'entrée de la cave, fermant et verrouillant chaque porte derrière eux.

Il était temps!...

Noë avait fini par enfoncer la porte à coups de hache et il se précipitait dans la maison suivi d'un flot de Suisses.

Quant à la porte fermée sur le duc et les deux Gascons, elle n'avait résisté que deux minutes.

Hector, d'un vigoureux coup d'épaule, l'avait fait voler en éclats.

Mais ces deux minutes avaient suffi pour assurer la retraite du comte Éric et de ses deux compagnons

Conrad, qui avait le dernier mis le pied sur l'escalier souterrain, avait, du bout de son poignard touché le ressort de la dalle, et cette dalle qui masquait l'escalier était remontée sans bruit et avait repris sa place ordinaire.

Crillon sanglant, affaibli, mais furieux, Noë et ses deux compagnons suivis des Suisses, parcouraient la maison en tous sens, cherchant vainement leurs adversaires disparus.

La dalle mystérieuse de la salle basse était semblable aux autres dalles.

Crillon tempêtait et jurait, fouillant les combles,

parcourant les corridors, ne trouvant ni René ni ses ravisseurs, et ne s'inquiétant nullement de son sang qui coulait toujours.

— Mais, s'écria Noë non moins exaspéré que le duc, je suis pourtant bien certain d'avoir frappé le Florentin. J'ai visé juste!

— Harnibieu! mes maîtres, exclama Crillon à bout de recherches, les murs de cette maison peuvent être doubles, mais il est impossible qu'elle ait plusieurs issues, par conséquent, il y a un moyen bien simple de faire sortir les renards de leur trou. Enfumons-les!...

Et Crillon prit un tison qui brûlait dans l'âtre de la salle basse et le jeta tout enflammé dans le lit de la vieille servante de Bigorneau.

Le feu prit aux rideaux et aux draps et l'incendie se déclara. Alors Noë et Crillon sortirent et établirent un cordon de Suisses devant la maison.

En moins d'une heure elle fut en flammes.

Mais le duc, à bout de force et perdant tout son sang, était tombé sur un genou :

— A moi! dit-il.

Et tandis qu'on emportait le duc, tandis que la maison brûlait, Hector, qui avait vu tomber Lahire au commencement de l'attaque et le tenait pour mort, Hector cherchait vainement son cadavre.

Cependant Lahire n'était point mort.

En face de la maison de Bigorneau il y en avait une autre dont la principale entrée était sur la place du Palais.

Cette maison, qui avait également une issue dans la rue de la Calandre, appartenait, on le croyait du moins dans le quartier, au drapier La Chesnaye.

Mais la vérité était qu'elle appartenait à la famille de Lorraine, qui avait çà et là dans Paris des propriétés isolées.

L'esprit envahisseur du duc de Guise l'avait poussé à se ménager des intérêts et des intelligences partout. Il avait vingt maisons dans Paris, il possédait en France plusieurs châteaux.

Or, dans cette maison qui prenait jour à la fois sur la place du Parvis et dans la rue de la Calandre logeait force menu peuple qui payait là ses loyers moins cher que dans les maisons voisines. Le premier étage seul n'était pas loué.

La Chesnaye se l'était réservé.

Le matin même, avant que la foule envahît les abords de Notre-Dame, deux personnages, un homme et une femme, s'étaient glissés dans cette maison.

La femme était masquée, selon l'usage du temps, qui voulait que les dames de qualité pussent dérober dans la rue leur visage à la curiosité publique.

Quant à l'homme, déjà d'un âge mûr, si Lahire

l'eût rencontré, il l'eût reconnu, sans doute, pour l'écuyer qui, l'avant-veille, escortait la litière dans le bois de Meudon.

La Chesnaye avait commis à la garde de la maison un vieux concierge, ancien soldat, qui sans doute s'attendait à l'arrivée de ces deux personnages, car en les voyant entrer il vint à leur rencontre et les salua silencieusement.

Puis muni d'un trousseau de clefs, il les précéda dans l'escalier et leur ouvrit la porte de l'appartement unique du premier étage. Après quoi, il se retira.

Alors l'écuyer ferma la porte et dit à la dame :

— Votre Altesse pourra tout voir d'ici sans être vue.

La dame aux cheveux blonds, car c'était bien la même qui avait accordé la surveillance une mystérieuse hospitalité à Lahire, — fit alors le tour de l'appartement.

Elle entr'ouvrit d'abord les persiennes des croisées qui prenaient jour sur la place du Parvis.

De là elle voyait Notre-Dame et était à cent pas à peine de ces fameuses marches sur lesquelles René allait faire amende honorable.

Puis elle alla se placer à une lucarne étroite qui donnait dans la Calandre.

Cette lucarne faisait vis-à-vis à la maison de Bi-

gorneau et se trouvait à peu près au niveau de la croisée par laquelle on devait hisser René et le moine.

Maîtresse provisoire de ce logis, la femme aux cheveux blonds, qu'une curiosité puissante avait amenée sans doute, put, sous la sauvegarde de l'écuyer, assister, tantôt à une fenêtre, tantôt placée derrière la lucarne, à tous les événements de la matinée.

C'est ainsi qu'elle vit d'abord le comte Éric et ses compagnons expulser Bigorneau et prendre possession de sa maison.

Ensuite elle vit arrêter le cortège du condamné, et elle étouffa un cri de surprise en reconnaissant parmi les quatre gentilshommes qui escortaient le tombereau son amoureux de la surveillance, notre héros Lahire.

Ah! ah! fit-elle, c'était donc pour cela qu'il était si pressé d'arriver à Paris. Je crois décidément, s'il débute ainsi, qu'il aura de la peine à tenir le serment qu'il m'a fait.

La dame aux cheveux blonds alla se poster derrière la lucarne, lorsque René remonta dans le tombereau et qu'elle eut vu Caboche prendre par la rue de la Calandre. De là, elle put assister à toutes les péripéties de l'enlèvement.

Elle vit le moine enlacer René, elle entendit le coup

de pistolet de Noë, puis les cris de rage des quatre Gascons qui voyaient leur proie leur échapper.

Enfin elle assista au commencement du combat.

C'est-à-dire, qu'elle vit Lahire s'élançer dans le tombereau, monter sur les épaules d'Hogier et tenter l'escalade.

Puis elle entendit le cri qu'il jeta en recevant sur la tête le coup de crosse d'arquebuse, et elle le vit tomber à la renverse au milieu de la foule.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, il ne faut pourtant point qu'il périsse... car il n'est pas, il ne peut être mort... Vite! sauvons-le!...

Et elle entraîna son écuyer et s'élança avec lui hors de l'appartement. Au bas de l'escalier se trouvait une petite porte qui donnait rue de la Calandre.

Cinq minutes après, et tandis qu'on faisait le siège de la maison Bigorneau, cette porte s'ouvrit, et, au milieu du désordre, alors que tous les regards étaient tournés vers le lieu du combat, Lahire, évanoui, fut enlevé par l'écuyer, qui le prit dans ses bras et l'emporta dans la maison où il avait laissé la dame masquée.

## XXV

Lahire avait reçu un violent coup de crosse qui lui avait endommagé le cuir chevelu et lui avait ouvert une large plaie.

Quand on l'avait relevé au milieu de la rue, il était inondé de sang.

Son évanouissement fut long. Lorsque cet évanouissement cessa et que notre jeune homme rouvrit les yeux, il fut fort étonné de se trouver couché sur un lit qui lui parut étrange, en ce sens qu'il était soumis à un balancement à peu près régulier.

Une demi-obscurité régnait autour de lui.

Lahire porta la main à sa tête et la sentit enveloppée de compresses humides.

Alors il commença à se souvenir.

Il s'était trouvé face à face avec l'un des ravisseurs de René, et si rapidement que lui eût été appliqué le coup de crosse, il avait eu le temps de bien voir le visage de son adversaire.

Lahire referma les yeux une seconde et il revit en imagination ce visage.

— Bon ! pensa-t-il, je le reconnaîtrais dans dix ans.

Le lit sur lequel Lahire était couché se balançait toujours. En même temps un air frais et vif fouettait le visage de notre héros.

— Où diable suis-je donc ? se demanda-t-il.

Et il se souleva à demi pour mieux voir.

Il reconnut alors qu'il se trouvait étendu sur les coussins d'une litière et que cette litière était portée à dos de mulet.



— Oh ! oh ! pensa-t-il.

Et bien qu'il se trouvât très-faible, il se mit tout à fait sur son séant et se pencha à la portière dont il écarta tout à fait les rideaux de cuir.

La litière cheminait en rase campagne et la nuit était venue. Mais c'était une de ces nuits d'été transparentes qui permettent de distinguer chaque objet à une certaine distance.

La litière était portée par des mules ; les mules allaient au petit trot, un trot de moine qui n'est pas pressé.

Devant la litière chevauchait un écuyer.

Derrière, un autre homme d'armes fermait la marche.

Deux pages trottaient aux portières.

— Peste ! murmura Lahire, j'ai un train de prince.

Et de nouveau, avant de faire aucun bruit, il explora les lieux qu'il parcourait.

C'était une petite plaine déserte, à l'horizon de laquelle on croyait voir, autant que la nuit le permettait, une bande brune qui pouvait bien être une forêt.

Lahire était avant tout un Gascon de la bonne roche, c'est-à-dire prudent autant que brave, et toujours porté à la circonspection, du moment où il se trouvait hors de son pays.

Avant d'interpeller un des pages qui lui servaient d'escorte et qui ne s'était nullement aperçu, du reste, du mouvement qu'il venait de faire, notre Gascon jugea prudent d'*assembler son conseil*, comme il avait coutume de dire, c'est-à-dire de réfléchir un peu.

Un Gascon de ce temps-là ne réfléchissait jamais sans porter la main à la garde de son épée.

Lahire chercha donc la sienne à son côté.

L'épée était absente.

Cette circonstance lui déplut.

Outre son épée, il portait une dague au flanc droit au moment où il avait été frappé.

La dague avait pris la route mystérieuse suivie par l'épée.

Lahire fronça le sourcil.

— Ah çà! se dit-il, je me sens bien vivant et il est impossible que je sois dans l'autre monde.

Par conséquent il faut tâcher de savoir où je suis en celui-ci.

On m'emmène dans une litière, avec une escorte, comme un ambassadeur.

A première vue, c'est évidemment un grand luxe qu'on déploie pour moi, et les gens qui me font voyager ainsi ont à mon endroit les plus grands égards.

Plus d'un, à ma place, s'imaginerait que c'est

mon seigneur et maître le roi de Navarre qui me fait faire honneur ainsi.

Mais en y regardant de plus près, cela me semble moins probable; d'abord, parce que le roi de Navarre n'a point de semblables équipages, ensuite parce que, s'il en était ainsi, un de mes amis serait évidemment de l'escorte, enfin parce qu'on m'a ôté ma dague et mon épée, et qu'on ne désarme que les gens qui sont prisonniers.

Je suis donc prisonnier!

Lahire pensa bien un moment à se couler hors de la litière et à tâcher de prendre la fuite

Mais, en ce moment aussi, un des pages se rapprocha, jeta un coup d'œil dans la litière et s'aperçut que Lahire était revenu à lui.

— Bonjour, monsieur Lahire, lui dit-il.

— Comment vous trouvez-vous? continua le page d'un ton courtois.

— Mais... assez bien...

— Votre blessure...

— Ah! c'est juste, je suis blessé...

— Oh! sans gravité, monsieur le chirurgien l'a déclaré.

— Ah! un chirurgien m'a soigné?

— C'est lui qui vous a pansé, monsieur.

— Pardon! mon jeune ami, dit Lahire, puisque

vous savez mon nom, vous me permettez, j'imagine, de vous demander quel est le vôtre ?

— Je m'appelle Séraphin.

— Un joli nom !

— Vous êtes trop bon, monsieur Lahire.

— Puis-je vous faire quelques questions ?

— Mais sans doute. Que désirez-vous savoir, monsieur Lahire ?

— Beaucoup de choses.

— Diable ! voyons !

— D'abord, comment suis-je ici ?

— C'est la personne qui vous a recueilli dans la rue où vous étiez gisant au milieu d'une mare de sang.

— Très-bien. Et quelle est cette personne ?

— Ah ! voilà ce que je ne puis vous dire.

— Comment cela ?

— On me l'a défendu.

— Bon ! mais vous me direz au moins quels sont ces cavaliers qui sont avec vous ?

— Ce sont deux écuyers et un page comme moi.

— Ah !

— Les écuyers se nomment Germain et Laurent.

— Et le page ?

— Antony.

— Où me conduit-on ?

— Il m'est interdit de vous le dire.

— D'où venons-nous ?

— De Paris.

— Mais, au moins, dit Lahire, vous m'expliquez ce qui s'est passé ce matin.

— Dans la rue de la Calandre ?

— Précisément.

— Oh ! très-volontiers, monsieur ; du moins je vous dirai ce que la rumeur publique prétend.

— Je vous écoute, monsieur Séraphin.

— D'abord on a enlevé René.

— Oh ! je sais cela. Mais on l'a rattrapé, je suppose, et M. de Crillon l'aura fait rompre.

— Vous vous trompez, on n'a rien trouvé.

— Comment donc ?

— On a mis le feu à la maison

— Alors on a brûlé Crillon ?

— Pas du tout. Quand la maison a été en flammes, on s'est aperçu qu'elle avait une double issue secrète.

— Sur la rue ?

— Non, sur la rivière. C'est par là que les ravisseurs ont emporté René.

— Ah ! très-bien, dit Lahire qui, au fond, se souciait peu de René. Mais Crillon ?...

— M. de Crillon s'est battu comme un lion ; mais il a été blessé grièvement.

— Ah ! fit Lahire, qui tressaillit.

— Et il est couché à cette heure dans sa maison du carrefour Saint-André-des-Arcs. Les chirurgiens disent qu'il en a pour trois semaines.

— Et n'avez-vous pas entendu parler de trois gentilshommes ?

— M. de Noë ?

— Oui.

— M. Hector de Galard ?

— C'en est un autre.

— Et M. Hogier de Lévis ?

— C'est le troisième.

Ces gentilshommes, dit le page, sont tous blessés, mais aucun n'est hors de combat.

Lahire respira.

En ce moment, la litière atteignit cette bande que l'œil perçant du Gascon avait tout de suite reconnue pour être la lisière d'une forêt. En même temps, un éclair traversa son cerveau.

Il se souvint de son aventure de l'avant-veille.

— Morbleu ! se dit-il, si c'était ma belle inconnue qui me fit ainsi la galanterie de ?...

Lahire n'acheva point sa pensée, car il crut reconnaître le sentier par lequel il avait passé en escortant la femme masquée.

— Monsieur, dit le page Séraphin, je vais avoir le regret de vous quitter ici.

— Comment ! vous allez me laisser descendre ?

— Non pas ; mais je retourne à Paris.

— Vraiment ?

— Ainsi que mon camarade le page Antony.

— On vous y attend ?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne voulez point me dire où l'on me conduit ?

— Vous le saurez dans une heure.

— De quel pays êtes-vous donc, monsieur Séraphin ?

Le page sourit dans sa moustache naissante :

— Du pays des gens discrets, répondit-il.

Et il tourna bride en même temps que le deuxième page.

— Adieu, monsieur Lahire, dit-il. Au revoir, du moins.

Pour la seconde fois, Lahire songea à se glisser hors de la litière et à une évasion.

Mais l'écuyer qui précédait la litière s'arrêta et rangea son cheval de côté ; celui qui la suivait donna un coup d'éperon, et tous deux se trouvèrent aux portières à la place des pages.

— Les pages avaient pris le galop et s'en retournaient.

Quant aux écuyers, comme ils étaient armés de toutes pièces et avaient leur visière baissée, Lahire ne put savoir qui ils étaient.

La litière chemina pendant une demi-heure encore, puis elle s'arrêta.

La nuit s'était assombrie. Cependant Lahire finit par reconnaître le lieu où il se trouvait.

— Il était au seuil de la petite maison blanche où il s'était endormi la veille.

— La porte de cette maison s'ouvrit et une vive lumière frappa Lahire au visage.

Cette lumière était celle d'une torche qu'une femme tenait à la main en s'approchant de la litière.

Cette femme toujours masquée, n'était autre que l'inconnue aux cheveux blonds.

Lahire étouffa un cri mélangé de joie et de surprise, puis il fit cette réflexion judicieuse :

— Ah çà!... une femme qui a des pages et des écuyers, et qui mène un semblable train, ne peut être qu'une princesse.

## XXVI

Que s'était-il passé au Louvre pendant ce temps-là?

Henri et Marguerite, toujours épris l'un de l'autre, avaient passé la matinée tout entière dans leur appartement, en attendant que sonnât l'heure du supplice réservé à René le Florentin, René, qui avait empoisonné la reine de Navarre.



Henri et Marguerite ignoraient l'intervention des Gascons recrutés par Noé, et qui devaient prêter main forte à Crillon, mais ils avaient foi en ce dernier.

Vers onze heures, la plupart des nobles hôtes du Louvre se préparaient à assister à l'exécution, — une exécution étant, à cette époque, un spectacle dont les grands seigneurs se montraient tout aussi friands que le peuple...

Le roi de Navarre lui-même devait, avec sa jeune femme, se rendre à la place de Grève où l'on avait disposé des tribunes à l'entour de l'échafaud. Mais le jeune prince, lui, n'allait point à un spectacle, — il se rendait à un devoir sacré.

L'ombre de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, empoisonnée par René, lui faisait une loi d'assister à cette exécution.

— Enfin ! avait-il dit avec une sombre joie, comme le bruit du bourdon de Notre-Dame annonçait que l'heure de l'amende honorable était proche pour le condamné, enfin !...

Marguerite avait regardé son époux et lui avait dit :

— Si le châtiment du meurtrier ne peut rendre la vie à la victime, du moins elle doit calmer la douleur de ceux qui pleurent.

Mais Nancy, qui ajustait sa maîtresse et qui, jusqu'alors avait gardé le silence, murmura :

— Le châtement n'est point accompli.

— Oh ! fit Marguerite, cette fois René n'y peut échapper.

— Qui sait ?

— Es-tu folle ? dit Henri à son tour. N'entends-tu pas nos chevaux piaffer dans la cour, le bourdon de Notre-Dame retentir, et ne vois-tu point par ces fenêtres la foule immense qui se porte à la Grève ?

— Oui, dit Nancy, je vois et j'entends tout cela. Mais...

— Cette péronnelle, dit Marguerite, est une prophétesse de mauvais augure.

— Je suis comme la princesse Cassandre, madame, je prédis et ne trouve que des incrédules.

Henri de Navarre, haussant les épaules, avait pris son manteau et son épée et offert la main à la jeune reine en lui disant :

— Venez, madame, le roi nous attend.

En effet, la cour du Louvre était encombrée de seigneurs, de pages, de nobles dames parées de leurs plus beaux atours.

La litière royale était au milieu, et au moment où le roi de Navarre et sa femme arrivaient dans la cour, Charles IX parut en haut du grand escalier.

Le monarque était hautain ; il avait aux lèvres un dédaigneux sourire, et la foule des courtisans, le

voyant ainsi, ne douta plus un seul instant du prochain supplice de René.

— Mesdames et messieurs, dit le roi, on vous attend à la place de Grève, et les condamnés ont le privilège d'exiger l'exactitude de la part de ceux qu'ils convient à leur dernière heure.

Le roi monta dans sa litière et offrit une place à côté de lui à la reine Marguerite sa sœur.

Quant au roi de Navarre, il monta à cheval et se rangea à la portière. M. de Pibrac, l'épée en main, marchait en tête d'un détachement de gardes du roi destinés à fendre la presse, du Louvre à la place de Grève.

Le cortège royal se mit en route, et longea un moment la rivière sans encombre, bien que la foule fût immense.

Le bourdon de Notre-Dame retentissait toujours, et René, à cette heure, devait être arrivé sur la place du Parvis. Le cortège avança jusqu'à la hauteur du Pont-au-Change.

Mais là, une rumeur immense s'éleva tout-à-coup; la multitude se prit à refluer en dehors de la Cité, par toutes les rues, par toutes les passerelles.

En même temps, un mot sinistre la parcourut, et de bouche en bouche, arriva jusqu'au roi.

— René s'est sauvé!

Apprendre à Paris tout entier que René le Flo-

rentin venait d'échapper au sort terrible qui l'attendait, c'était le plonger dans la consternation et l'épouvante.

A partir de ce moment-là, il fut impossible à M. de Pibrac et à ses gardes de pénétrer plus avant dans cette muraille humaine, et bientôt le cortège royal se trouva refoulé en deçà du pont au Change.

— René s'est sauvé! répéta la foule avec stupeur.

Le roi Charles IX, ne pouvant aller plus avant et ignorant jusqu'à quel point pouvait être vraie la rumeur parvenue jusqu'à lui, prit le parti de rentrer au Louvre.

Charles IX était hors de lui. Il jurait comme un païen et monta chez la reine-mère la menace à la bouche. Si on avait sauvé René, c'était par les ordres de la reine-mère!... Elle seule pouvait oser un coup de main contre l'autorité royale...

Mais le roi trouva madame Catherine dans son oratoire, agenouillée et priant, le visage baigné de larmes, pour l'âme de René.

En voyant entrer le roi, elle lui dit en étouffant un sanglot :

— C'est fini, n'est-ce pas?

— Fini!... s'écria le roi stupéfait. Comment! vous ne savez pas?

— Quoi? demanda la reine avec un étonnement si parfait que le roi s'y laissa prendre.

Mais il lui répondit avec emportement :

— Eh! madame, si vous ne l'avez pas sauvé, qui donc l'a pu faire?

Et il s'en alla, persuadé que madame Catherine ignorait ce qui s'était passé.

Or, du moment où René n'était point sauvé par le fait de madame Catherine, la chose était impossible!... La rumeur était fausse, le condamné s'en allait en Grève, et le roi, de plus en plus furieux, s'écria :

— A cheval! messieurs... à cheval!... René ne peut être sauvé, c'est impossible!...

Malheureusement des nouvelles certaines, positives, de l'enlèvement de René, venaient d'arriver.

Le page Raoul, dont Nancy l'incrédule avait fait son émissaire, le page qui venait de la rue de la Calandre, avait vu René et le moine s'élever dans les airs et disparaître par la croisée du procureur Bigorneau. Raoul avait tout vu, Raoul savait l'événement dans ses moindres détails, et comme il ne trouvait pas moyen de passer l'eau sur un pont, il s'était jeté à la nage.

Le visage si joyeux naguère des courtisans s'était rembruni tout à coup. On faisait cercle autour de Raoul, qui racontait simplement ce qui venait d'avoir lieu.

Le page était parti comme on faisait le siège de la maison.

— Eh bien ! s'écria le roi, si Crillon est là, on reprendra René.

Nancy, qui s'était approchée de la reine de Navarre, murmura :

— Le roi est plein d'illusions...

Deux heures s'écoulèrent au Louvre dans un trouble et une fermentation indicibles.

Le roi eut un accès de fureur comme il en avait quelquefois.

Il jura qu'il ferait pendre Caboche, qu'on retrouverait René mort ou vivant, et que la reine-mère, si elle avait trempé dans cet enlèvement, serait enfermée dans le plus noir cachot du donjon de Vincennes.

Mais, quand il eut bien manifesté sa colère, le roi fut pris d'une sorte de torpeur physique et morale, et il demeura dans son cabinet, sombre, farouche, ne voulant recevoir personne.

Le prudent Pibrac murmura :

— Si M. de Crillon n'a pas été tué dans la bagarre, il fera bien de ne pas revenir au Louvre.

— Pourquoi donc ? lui demanda la reine Marguerite.

— Parce que répondit Pibrac, l'heure de son crédit est passée.

.....  
Or, le soir, à peu près à l'heure où Lahire, porté dans une litière, s'en allait rejoindre dans la petite maison du bois de Meudon la dame masquée aux cheveux blonds qui l'avait sauvé le matin, ses deux compagnons, Hogier de Lévis et Hector de Galard, étaient attablés dans une des salles basses de l'hôtellerie du *Cheval rouan*

Hogier avait un bras en écharpe.

Hector souffrait d'une balle dans la cuisse.

Ni l'un ni l'autre ne savaient ce que Lahire était devenu.

Aussi soupaient-ils fort tristement en attendant le retour de Noë, qui s'en était allé au Louvre prendre l'air de la politique, comme il disait.

— Il est évident, disait Hector, que notre pauvre Lahire est grièvement blessé, mais il ne peut être mort.

— Tu crois ?

— S'il avait été tué sur le coup, nous eussions retrouvé son cadavre.

— Et qui sait si on ne l'a pas enlevé ? dit Hogier.

— Si quelque âme charitable s'est donné cette peine, c'est qu'il respirait encore.

— Toujours est-il, observa Hogier, que nous avons frappé à toutes les portes de la rue de la Calandre. Pauvre Lahire !...

En ce moment, Lestacade parut à l'entrée de la salle.

— Que veux-tu? fit Hector.

— Une vieille femme demande à vous parler, messeigneurs, répondit l'hôtelier.

— Que peut-elle nous vouloir?

— Je ne sais.

— Fais-la entrer.

Lestacade s'en alla, revint deux minutes après avec une femme du peuple courbée et ridée, qui chemina péniblement sur un bâton.

— Que voulez-vous, la bonne vieille? demanda Hector.

— Messeigneurs, répondit-elle, je viens m'acquitter d'un message.

— Pour qui?

— Pour vous.

— Vous nous connaissez?

— Je ne sais pas vos noms, mais on m'a dit de demander à l'hôtellerie du *Cheval rouan* les deux gentilshommes gascons, amis de messire Lahire.

Hector et Hogier tressaillirent.

— Qui vous envoie?

— Un gentilhomme que je ne connais pas. Il m'a donné une pistole et m'a recommandé de venir vous trouver.

— Dans quel but?



— Pour vous dire de ne vous point inquiéter de messire Lahire.

— Il est donc vivant ! s'écria Hogier.

— Oui, messire.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Mais ce gentilhomme le sait, lui ?

— Oh ! sans doute...

— Et... où est-il, ce gentilhomme ?

— Il m'a abordé au coin de la rue du Fouarre et puis il s'est éloigné rapidement ; je ne le connais pas et ne sais où il loge.

Et la vieille, à qui Hector donna pareillement une pistole, s'en alla.

Hogier et Hector ne savaient point où était Lahire, mais on leur apprenait qu'il était vivant...

C'en était assez pour que le front de chacun d'eux se déridât.

— Holà ! morbleu ! dit Hector, puisqu'il en est ainsi, nous allons boire !...

— Et causer, ajouta Hector.

— Ne fût-ce que de notre première journée à Paris, qui a commencé par un déboire.

— Tais-toi, Hector ! nous prendrons notre revanche.

— Morbleu ! oui, nous la prendrons ! dit une voix sur le seuil.

C'était Noë.

— Ah! te voilà! dirent les deux jeunes gens à la fois.

Noë avait le sourcil froncé.

— Mes amis, dit-il, je viens du Louvre et j'en apporte de mauvaises nouvelles.

— Parle...

— Ce matin, le roi Charles IX était furieux; il voulait faire exécuter le bourreau qui a laissé échapper René, et il jurait que la reine-mère irait coucher dans un cachot de Vincennes,

— Et ce soir?...

— Ce soir, tout est changé.

— Je m'en doute.

— La reine-mère soupe avec le roi, et Caboche a expliqué au chevalier du guet, qui l'avait fait arrêter, qu'on avait placé une corde en travers de la rue et que c'est cette corde qui a fait tomber son cheval.

— C'est faux!

— Je le sais bien, mais le roi l'a cru.

— Ah! dit Hogier, Caboche est un misérable, et je me repens bien de ne l'avoir pas occis de ma propre main quand il était encore dans le tombereau. J'ai eu peur de me salir.

— Attendez donc! fit Noë, ce n'est pas tout encore...

— Vraiment!

— Que s'est-il passé entre madame Catherine et le roi ? Je ne sais, mais le roi a de nouveau mandé notre prince.

— Le roi de Navarre ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour l'engager à aller faire un tour en Béarn.

— Et le roi partira ?

— Non...

— Hein ? fit Hector, on le met dehors et il veut rester ?

— Il veut emporter la dot de sa femme et les clefs de Cahors.

— Il a raison.

— Il a tort, dit Noë.

— Mais... cependant...

— Mes amis, dit Noë d'une voix émue, de graves événements se préparent : la vie de notre prince est en danger, croyez-le !...

— Nous sommes là...

— Il faut y être à toute heure, il faut lui faire un rempart de nos poitrines...

Le deux jeunes gens se levèrent et mirent la main sur la garde de leur épée.

— Et il faut retrouver Lahire, puisqu'il n'est point mort ; car ajouta Noë, ce n'est pas trop de quatre épées pour protéger la vie de notre Henri

contre le fer des assassins et les mystérieux breuvages des empoisonneurs.

— On veillera ! répondit Hector avec l'accent de la fidélité poussée jusqu'au fanatisme.

— Mais où donc est Lahire ? murmura Noë.

## XXVII

Nous avons laissé Lahire sur le seuil de la petite maison perdue au milieu du bois de Meudon.

La porte venait de s'ouvrir, et un flambeau à la main, la dame au cheveux blonds s'était avancée vers la litière.

La dame était toujours masquée, mais un regard humide brillait à travers son masque.

— Je suis adoré, pensa Lahire qui était légèrement fat.

— Ah ! lui dit-elle en lui tendant une petite main blanche et rose, si vous saviez comme j'ai souffert ?

— Vous avez souffert ? exclama Lahire qui ne comprit pas.

— Oui, depuis ce matin.

— Comment ! vous saviez ?...

— J'ai tout vu. Mais, acheva l'inconnue avec un petit signe d'intelligence, nous causerons de cela quand nous serons seuls.

— Seuls ?

— Sans doute.

Sur l'ordre de l'inconnue, les écuyers, qui avaient mis pied à terre, s'approchèrent de la litière pour aider Lahire à en descendre.

Le jeune homme était d'une faiblesse extrême.

Cependant il ne voulut pas qu'on le soutînt pour marcher, et il n'accepta d'autre appui que celui de la main que l'inconnue lui abandonna.

Les écuyers remontèrent à cheval et s'en allèrent.

La litière rebroussa chemin.

— Venez avec moi, dit l'inconnue.

Elle le fit entrer dans la maison et le conduisit dans ce joli oratoire où il avait été reçu la veille.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle en prenant sa main dans les siennes et la pressant doucement, figurez-vous que j'ai eu la douleur de vous voir tomber.

— Mais comment étiez-vous là ? demanda Lahire un peu étonné.

— Je voulais voir exécuter René...

— Mais la chose a eu lieu dans la rue de la Calandre...

— Sans doute...

— Et, dit Lahire, dont un soupçon traversa l'esprit, le cortège n'y devait point passer.

Mais l'inconnue répondit simplement :

— J'avais loué pour la circonstance un logis dans

une maison qui a des fenêtres sur la place du Parvis et sur la rue de la Calandre ; de telle façon que lorsque j'ai vu le bourreau, en sortant de Notre-Dame, changer d'itinéraire, moi j'ai changé de fenêtre.

L'explication était fort naturelle, Lahire s'en contenta.

— Et vous m'avez vu ? dit-il.

Elle lui pressa tendrement la main.

— Tenez, dit-elle, je ne veux pas vous mentir, je serai franche avec vous.

Lahire fronça le sourcil.

— Je n'avais loué ces fenêtres que pour vous voir passer.

Je vous aime, poursuivit-elle, et cependant je m'étais juré de ne plus vous revoir.

— Ah ! fit-il d'un ton de reproche.

— Cher enfant, murmura-t-elle, ne savez-vous pas qu'il y a un abîme entre nous ?

— Je m'en doute, fit-il, car je vois bien que vous êtes une grande dame dont un pauvre cadet de Gascogne est indigne.

— Vous êtes jeune, brave et beau, répondit-elle.

Puis après un court silence :

— Oui, je m'étais juré de ne plus vous revoir, car je sentais bien que je vous aimerais follement ; mais le sort ne l'a point voulu.

Après vous avoir fait transporter hors d'ici durant votre sommeil, je me suis repentie, et alors j'ai voulu savoir où vous alliez et où vous logiez à Paris.

Pour la seconde fois Lahire fronça le sourcil.

— D'abord on a perdu vos traces.

— Ah!

— Puis on les a retrouvées.

— En quel endroit?

— Ce matin même, à la place du Châtelet.

— Et c'est pour cela?..

— C'est pour vous voir une dernière fois que je suis allée, à prix d'or, m'installer dans cette maison qui donne à la fois sur le Parvis et sur la rue de la Calandre. Comprenez-vous?

— Oui.

— Je ne m'attendais point, moi, poursuivit-elle avec un accent si naïf que Lahire s'y trompa, à l'événement qui a eu lieu. J'étais loin de supposer qu'on enlèverait René, que des inconnus soutiendraient un siège dans une maison, et que vous seriez renversés sanglant d'un coup de crosse de mousquet.

— Oh! interrompit Lahire avec vivacité, celui qui m'a frappé...

— Le connaissez-vous?

— Non, mais je le reconnaîtrais maintenant entre mille.

— Vrai?

— Il ne mourra que de ma main.

Un sourire énigmatique, auquel Lahire ne prit pas garde, plissa un moment les lèvres de la jeune femme.

— Ah ! reprit-elle, j'ai cru que j'allais mourir lorsque je vous ai vu tomber. Mais Dieu m'a soutenue ; il m'a donné la force de descendre dans la rue avec mon écuyer, de fendre la foule, d'arriver jusqu'à vous, et de vous emporter sanglant, mais respirant, mais vivant encore, dans cette maison où j'étais quelques minutes auparavant.

Lahire était le Gascon de circonspection, qui fait attention aux moindres détails et veut pénétrer la cause première de chaque événement.

— Mais, dit-il, puisqu'il en est ainsi, comment se fait-il que vous soyez arrivée ici avant moi ?

— Comment ! dit-elle, vous ne comprenez pas ?

— Pas trop bien.

— Mais, enfant que vous êtes, songez donc que je ne puis vous aimer ouvertement, qu'il m'était impossible, sans me perdre à jamais, de traverser Paris avec vous.

— Pardonnez-moi, dit humblement Lahire, je suis un niais.

Et puis, ajouta-t-elle, souriant toujours, le chirurgien qui vous a pansé craignait pour vous la



chaleur excessive de la journée. Vous savez que la chaleur est mauvaise pour les blessures.

— En effet.

— Enfin, acheva-t-elle, je voudrais être seule à vous soigner, et pour cela je vous ai fait transporter ici. Cette maison est une retraite mystérieuse, ignorée de tous.

A ces derniers mots, Lahire fit la réflexion suivante :

— Il paraît que ma belle inconnue a la coutume des aventures et que je ne suis pas le premier à venir dans cette maison.

La dame masquée continua :

— Le chirurgien a déclaré que votre blessure n'avait rien de grave.

— En effet, je ne souffre pas.

— Mais qu'il vous fallait du repos.

— Diable!

— Un repos absolu de huit jours au moins.

— Bon, se dit Lahire, il paraît qu'elle m'aimera toute une semaine.

— Pendant ces huit jours, dit-elle encore, vous resterez ici.

— Oh ! avec bonheur...

— Je viendrai vous voir chaque jour.

— Comment, dit le Gascon qui ressentait déjà

l'égoïsme de l'amour, vous ne resterez pas avec moi ?

— Vous êtes un enfant ! dit-elle.

Et comme il voulait se récrier, elle lui mit la main sur la bouche.

— Taisez-vous, et écoutez-moi... Je vous laisse dans cette maison. Vous y êtes chez vous... mais je vous demande, au nom de l'amitié que je vous ai témoignée, de ne point sortir avant huit jours.

— Et vous viendrez me voir ?

— Chaque soir.

— Mais...

— Je ne veux pas vous donner d'autre explication.

Elle ouvrit une porte et fit passer le jeune homme de l'oratoire dans une chambre à coucher.

— Voilà votre logis, dit-elle.

— Et je n'en dois pas sortir

— Non, avant huit jours.

— Mais j'ai, à Paris, des amis.

— Ils sont prévenus.

— Que je suis ici !

— Non, mais que vous êtes en lieu sûr.

Lahire eut un fin sourire.

— Oserais-je vous faire une question ? dit-il.

— Faites...

— Est-ce que je ne suis pas un peu prisonnier ici ? on m'a ôté mon épée...

Elle laissa bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres :

— Plaignez-vous ! dit-elle, La prison, si c'en est une, me semble jolie...

— Et la geôlière est belle ! dit-il galamment. Cependant on m'a pris mon épée et ma dague...

Sans doute que la dame aux cheveux blonds avait prévu cette question, car elle répondit d'un ton enjoué :

— On vous a désarmé parce que les blessures à la tête occasionnent souvent des transports au cerveau, et qu'il est dangereux de laisser épée et poignard à un homme qui peut avoir un accès de fièvre chaude.

— C'est différent, dit Lahire.

Et il parut se contenter de cette explication.

La dame aux cheveux blonds s'approcha d'un guéridon sur lequel se trouvait un timbre d'argent et une baguette d'ébène.

Elle prit la baguette, puis, avant de frapper, elle dit à Lahire :

— Je vais vous donner un de mes pages qui vous servira. Il a reçu les instructions du chirurgien et vous pansera à merveille.

— Comment ! fit Lahire, vous me quittez sur-le-champ ?

— Il le faut. Mais vous me verrez revenir demain.

Et, pour éviter de nouvelles explications, elle laissa retomber la baguette sur le timbre.

Au bruit, une porte que Lahire n'avait point remarquée s'ouvrit.

Un page parut.

C'était un enfant blond et rose, aussi jeune que cet autre page nommé Séraphin qui avait escorté la litière jusqu'à l'entrée de la forêt.

Il salua profondément Lahire.

— Adieu, dit la dame aux cheveux blonds.

Et avant que Lahire eût essayé de la retenir elle avait disparu.

Alors Lahire regarda le page.

— Comment vous nommez-vous, mon mignon? lui dit-il.

— Amaury, monsieur.

— Et vous êtes provisoirement à mon service?

— Ordonnez, j'obéirai.

— C'est fort bien.

— Mais, dit le page, je dois, tout en obéissant à votre Seigneurie, suivre les prescriptions de *Madame*.

— Pouvez-vous me dire son nom?

— De qui? du chirurgien?

— Non, de *Madame*.

Le page Amaury eut le même sourire spirituel et

railleur que Lahire avait vu glisser sur les lèvres du page Séraphin.

— Votre Seigneurie se moque de moi, dit-il.

Puis il ajouta :

— Le chirurgien m'a recommandé, monsieur Lahire, de vous mettre au lit de bonne heure.

— Sans souper ?

— Vous devez garder la diète aujourd'hui.

— Au fait ! je n'ai pas faim.

— Et de vous faire prendre un breuvage quand vous serez au lit.

— Je prendrai tout ce que vous voudrez, dit Lahire.

Et désespérant de rien tirer du page, il se laissa panser de bonne grâce, se déshabilla et se mit au lit.

Le lit était moelleux et on y devait faire des rêves d'or.

Le page déboucha un flacon mystérieux et en versa le contenu dans un hanap ; puis il plaça le hanap sur un guéridon au chevet du lit.

— Buvez cela, dit-il.

— Tout à l'heure, mon mignon, répondit Lahire. J'ai coutume de faire ma prière en me mettant dans mon lit, et pour cela j'aime à être seul.

— Bonsoir, monsieur Lahire.

— Bonsoir, monsieur Amaury.

Le page se retira et Lahire resta seul.

— Mordioux ! dit alors le Gascon, je ne prends pas deux narcotiques de suite dans la même maison, et je veux savoir ce qui se passe ici.

Il prit le hanap et en versa le contenu dans la ruelle du lit.

### XXVIII

Lahire, après avoir vidé le contenu dans la ruelle du lit, replaça le hanap sur le guéridon.

Après quoi, il se renversa bien mollement sur son oreiller et se prit à réfléchir.

Notre Gascon se disait :

— De deux choses l'une : ou ce que je viens de jeter est un narcotique, ou c'est en effet, un breuvage destiné à me guérir.

Dans ce dernier cas, comme ma blessure est légère, je serai toujours à temps de redemander le remède, tandis que si c'est un narcotique...

Tout un horizon inconnu s'ouvrait pour Lahire.

Il se disait :

— Si on me veut endormir, c'est qu'il se passe ici des choses que je ne dois point savoir ; et si je ne dors pas, je les saurai.

Le page Amaury avait, en se retirant, placé auprès du hanap le timbre et la baguette.

Lahire prit la baguette et frappa.

Au bruit, le page vint.

— Avez-vous besoin de moi, monsieur Lahire ?

— Oui, dit le Gascon. Je viens d'avaler un singulier breuvage, en vérité ! j'ai déjà la tête lourde... lourde...

— C'est un breuvage excellent, monsieur Lahire.

— Ah ! vous croyez ?

— Il a des vertus puissantes.

— Mais il me brûle...

— Et demain vous serez tout à fait bien.

— C'est singulier !... mes yeux se ferment malgré moi.

— C'est le premier effet du remède. Vous allez dormir et vous passerez une bonne nuit.

— Allons ! se dit Lahire, je ne me suis pas trompé.

Puis il demanda au page :

— Est-ce que vous couchez près de moi ?

— Oui.

— Où cela ?

— A côté, dans une petite chambre qui est là...

— Tant mieux.

— Oh ! si vous souffriez cette nuit, vous n'auriez qu'à m'appeler : je m'empresserais d'accourir.

— Merci, monsieur Amaury, dit Lahire, qui avait déjà les yeux fermés, et bonsoir ! Eteignez mon flambeau... je dors.

Le page avait jeté les yeux sur le hanap au fond duquel brillaient encore quelques gouttes de la liqueur mystérieuse, et il était persuadé que Lahire avait bu.

Il emporta le hanap, éteignit le flambeau et s'en alla.

Lahire attendit fort tranquillement une heure, réfléchissant et méditant.

Aubout de cette heure, il vit la porte s'ouvrir et le page Amaury revint, un flambeau à la main.

Lahire ferma les yeux et fit entendre un ronflement sonore.

Le page s'approcha de lui, et Lahire sentit son regard peser sur lui.

— Il dort ! murmura l'enfant.

Puis il se dirigea vers une autre porte, celle par laquelle la dame aux cheveux blonds avait disparu.

— Où diable va-t-il ? se demanda Lahire.

Le page frappa, la porte s'entr'ouvrit aussitôt et livra passage à un filet de lumière.

— Il dort ! répéta le page à mi-voix.

— Ah ! ah ! pensa Lahire, il paraît que je dois dormir... et qu'on a besoin que je dorme.

— A-t-il tout bu ? demanda une voix.

Lahire tressaillit. C'était la voix de la dame masquée.

Elle n'était donc pas partie...



Lahire continua de ronfler ; mais il entendait fort distinctement le frôlement de la robe et le bruit des pas de l'inconnue qui traversa la chambre, et se dirigea à son tour vers la porte opposée, celle par où entraient le page.

Pour tout l'or du monde, le Gascon n'aurait pas ouvert les yeux en ce moment, mais il entendit tout.

La dame aux cheveux blonds s'arrêta un moment devant le lit, Lahire sentit qu'elle le regardait.

En même temps elle dit au page :

— Puisqu'il a tout bu, il en a pour deux heures à dormir d'un sommeil de plomb, et le bourdon de Notre-Dame ne le réveillerait pas.

— Est ce que je puis m'en aller ? dit le page.

— Tu vas porter un message à Paris.

— Mon cheval est sellé...

— Tu rencontreras Leo à l'entrée de la clairière.

— Il doit y être depuis longtemps.

— Et tu lui diras qu'il peut venir

— Oui, madame.

— Quel dommage, pensait Lahire, que je ne puisse ouvrir les yeux ! je parie cent contre un qu'elle n'a plus son masque.

Il entendit bruire de nouveau la robe de soie de l'inconnue qui, en s'éloignant de son lit, ajouta :

— Tu sais, Amaury, mon mignon, que je te ferais

fouetter jusqu'au sang si Leo ou les autres savaient jamais l'histoire de la nuit d'avant-hier.

— Votre Altesse, répondit le page, sait bien que je mourrais pour elle.

— Merci de la bonne parole!... je t'en récompenserai !

Et Lahire entendit la porte se fermer.

Alors il se risqua à ouvrir un œil et reconnut qu'il était dans les ténèbres.

— Hum ! pensa-t-il, le page part pour Paris où il va porter un message. En route il rencontrera Leo et lui dira qu'il peut venir.

Qu'est-ce que Leo ? Je n'en sais rien, ma foi ! Mais il paraît que Leo et les autres ne doivent pas avoir connaissance de mon aventure.

Qu'est-ce que les autres autres ?

En s'adressant ces diverses questions, Lahire tourna un peu la tête et vit un filet de lumière qui passait sous une porte et traversait une serrure.

C'était cette porte qui s'était refermée derrière l'inconnue.

Le Gascon se glissa hors de son lit ; étouffant le bruit de ses pas, retenant son haleine, il se dirigea vers la porte et colla son œil au trou de la serrure.

.....

Or, voici ce que notre héros vit par le trou de la

serrure, lequel était assez large et permettait à l'œil de se mouvoir à l'aise.

La dame aux cheveux blonds était assise devant une petite table au milieu d'une salle assez spacieuse et dont l'ameublement était aussi luxueux, aussi coquet que celui du boudoir. Elle était assise et elle écrivait.

Mais comme elle tournait à demi le dos à la porte, son visage se trouvait dans l'ombre, et, bien qu'elle n'eût plus son masque, Lahire n'en fut pas plus avancé.

— Elle finira bien par se retourner, murmura le Gascon.

Et comme il était patient, il attendit.

L'inconnue écrivit pendant quelques minutes, puis elle prit de la cire, un scel et de la soie bleue.

Auprès de la table, debout, son *toquet* à la main, le page Amaury attendait.

L'inconnue plia son message, l'attacha avec le fil de soie et le scella.

Lahire était trop loin pour qu'il pût reconnaître le cachet et quelles armes il portait.

— Monseigneur le duc est toujours chez la Chesnaye ? demanda le page.

— Toujours.

— Bon ! dit le Gascon, c'est un duc, paraît-il, à qui ce message est destiné. Quel est ce duc ?

Mais, en ce moment, la dame aux cheveux blonds tourna un peu la tête et la clarté du flambeau tomba d'aplomb sur son visage.

Lahire faillit jeter un cri d'admiration, Lahire faillit se trahir...

Jamais il n'avait vu plus charmant visage !...

— Pars, dit l'inconnue.

Le page Amaury prit le message et sortit par le fond de la salle.

Lahire n'avait pu voir l'inconnue qu'un moment, car elle avait presque aussitôt repris sa position première.

De nouveau, elle s'était mise à écrire, et elle avait même appuyé son front dans sa main gauche.

Au lieu de s'aller recoucher, Lahire demeura à son poste d'observation. D'abord il voulait revoir à son aise ce visage d'une merveilleuse beauté, ensuite il tenait à savoir quel était ce Leo qui devait ignorer sa présence, à lui Lahire.

Dix minutes s'écoulèrent, puis la porte qui s'était refermée derrière le page se rouvrit.

Un homme entra et salua.

Cet homme était enveloppé dans un manteau qui lui cachait le bas du visage, tandis qu'un large chapeau lui descendait sur les yeux.

Il fit trois pas et salua, mais il se trouva dans l'ombre, et Lahire ne put voir sa figure plus qu'il n'avait

vu d'abord celle de la dame aux cheveux blonds.

Seulement il entendit sa voix fraîche et sonore, légèrement entachée de prononciation allemande, et il en conclut que le nouveau venu était jeune et d'origine lorraine ou brabançonne.

La dame aux cheveux blonds attendait sans doute ce personnage avec impatience, car elle lui dit vivement :

— Ah ! vous voilà, Leo ?

— J'attendais que Votre Altesse voulût bien me recevoir.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

— Le duc a trouvé un moyen de revoir Marguerite.

— Quel est-il ?

— Il le confiera à Votre Altesse, lui-même.

— Mais, mon cher Leo, dit la dame aux cheveux blonds, Marguerite ne l'aime plus.

— Le duc le sait.

— Elle aime son mari.

— Il le sait encore ; mais... il prétend que si le roi de Navarre...

A ce nom, Lahire, qui était tout oreilles, éprouva un battement de cœur.

— Diable ! se dit-il... qu'est-ce que le roi de Navarre fait en tout ceci ?

Leo poursuivit :

— Si le roi de Navarre qui, avant son mariage,

était d'humeur volage et folle, pouvait faire un faux pas et que la reine en fût instruite...

— C'est une bien belle idée, mais elle n'est pas réalisable.

— Le duc a songé à la comtesse de Gramont, cette belle Corisandre.

La dame aux cheveux blonds se frappa le front :

— Bah ! dit-elle, j'ai mieux que cela à lui offrir.

— Vraiment !

— J'ai su, je ne sais comment, qu'avant dépouser Marguerite, le prince de Navarre avait aimé quelque peu une femme dont le mari a été assassiné par René.

— La belle argentièrè ?

— Précisément.

— J'ai ouï dire qu'elle était belle.

— Le roi de Navarre ne l'a point vue depuis son mariage ; mais s'il la revoyait...

— Où est cette femme ?

— Voilà ce que nul ne sait.

— Vraiment ?

— Elle a disparu... Elle aussi aimait le roi de Navarre... elle s'est dévouée, résignée... Il faudrait la retrouver.

— Oh ! nous la retrouverons, madame.

— Écoutez, Leo, dit encore la dame aux cheveux

blonds, pensez-vous que le duc couche chez La Chesnaye ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! j'ai grande envie d'aller à Paris avec vous. Il y a encore un cheval à l'écurie. Vous me le sellerez...

— Comment ! dit le jeune homme, Votre Altesse est seule ici ?

— Toute seule. Mon dernier page est en route.

— Et Votre Altesse oserait passer la nuit ici, seule au milieu des bois ?

— Je ne crains rien, répondit-elle fièrement.

— Hé ! hé ! pensait Lahire, mais tout cela est fort intéressant à entendre, j'en ferai mon profit.

Tandis que Lahire faisait cette réflexion, le jeune homme que l'inconnue appelait Leo fit un mouvement et se trouva tout à coup dans le rayon lumineux du flambeau.

Lahire stupéfait s'appuya au mur pour ne point tomber.

Dans le personnage que recevait la dame aux cheveux blonds il venait de reconnaître l'un des sauveurs de René le Florentin et celui-là même qui lui avait asséné sur la tête le coup de crosse de mousquet.

## XXIX

Lahire eut quelque peine à se remettre de l'émotion et de la surprise que lui fit éprouver cette reconnaissance.

Néanmoins ils ne bougea point, continua à regarder par le trou de la serrure et fut tout oreilles.

La dame aux cheveux blonds poursuivait en regardant le sire Leo d'Arnebourg :

— Oui, je vais aller avec vous à Paris. Je verrai le duc.

— Il est chez La Chesnaye.

— Je le verrai et je conduirai toute cette affaire. Et puis, demain, n'a-t-il pas rendez-vous avec la reine-mère ?

— Oui, madame, au Louvre même.

— A propos, comment va René ?

— Oh ! oh ! murmura le Gascon, il paraît que décidément ces gens-là sont fort les amis de la reine-mère et de René.

Et il se reprit à écouter.

— René a reçu une balle dans l'épaule, dit le sire d'Arnebourg, mais la blessure n'est pas mortelle.

— Il est toujours au couvent ?

— Oui, certes.

— L'abbé fera bonne garde, j'en suis bien sûre.



Tout en parlant, la dame aux cheveux blonds s'était levée.

Elle s'était enveloppée dans sa mante et avait remis son masque.

— Allez me seller mon cheval, dit-elle à Leo d'Ar-nembourg. Je suis à vous dans dix minutes.

Lahire retourna vers son lit et se coula prestement entre ses draps.

Presque aussitôt après la porte s'ouvrit et la dame aux cheveux blonds entra dans sa chambre.

Lahire ronflait.

Elle s'approcha du lit et regarda le jeune homme un moment.

— Il est réellement beau ! murmura-t-elle.

Lahire demeura impassible et continua à dormir.

— Amaury aura le temps de revenir avant qu'il s'éveille ajouta-t-elle.

Puis elle se dirigea vers la porte que le page avait entrebâillée une heure avant pour lui dire que Lahire dormait, et elle disparut.

Alors le Gascon se prit à réfléchir.

— Mon cher ami, se dit-il à lui-même, tu dois convenir d'une chose : c'est que, en quittant la bicoque patrimoniale, tu ne t'attendais point à tant d'aventures...

Mais, enfin, puisque te voilà au milieu d'une intrigue, tâche d'en débrouiller les fils.

La dame aux cheveux blonds était belle, si belle que Lahire avait été ébloui ; mais, disons-le à sa louange, le descendant du compagnon de Jeanne d'Arc avait toujours placé dans son esprit la politique au-dessus de l'amour ; et cette opinion amena chez lui cette réflexion :

— Elle me plaît, elle m'a même un peu sauvé la vie, et je lui dois quelque reconnaissance ; mais elle a le tort de s'occuper, je le vois, des choses de la politique.

Je ne suis pas assez au courant des intrigues de la cour de France pour savoir au juste quel est ce duc, ni qui est ma belle inconnue, mais Noë m'expliquera tout cela.

L'essentiel, c'est de sortir d'ici.

Lahire attendit environ un quart d'heure ; puis un bruit arriva à son oreille.

C'était le pas d'un cheval résonnant sur le pavé d'une cour.

— Elle part, se dit-il.

Et de nouveau il quitta son lit et se glissa vers la fenêtre qui était entr'ouverte.

La lune s'était levée, et à sa clarté le Gascon put voir la dame aux cheveux blonds placer son pied dans la main de Leo d'Arnebourg et sauter en selle sur un magnifique cheval noir.

Lahire attendit que le galop des deux chevaux se

fût éteint dans l'éloignement, puis ouvrit la fenêtre toute grande.

— C'est un moyen comme un autre d'y voir clair, se dit-il.

Et il jeta un regard autour de lui pour s'orienter. Les rayons de la lune pénétraient dans la chambre. Lahire s'habilla à la hâte.

Il était faible, mais la crainte que le page Amaury ne revint lui donnait des forces.

Après avoir hésité un moment à se procurer une clarté moins douteuse que celle de la lune, de crainte qu'une lumière brillant à travers les arbres n'éveillât l'attention, notre héros s'y résolut en se disant :

— Puisque je suis décidé, après toutes les choses que je viens d'entendre, à me sauver d'ici au plus vite, il faut que je tâche de savoir chez qui je suis. Et puis, dans une maison où on reçoit tant d'étrangers, de pages et de gentilshommes, il y a évidemment une épée, et puisqu'on m'a désarmé...

Lahire alla droit au guéridon qui se trouvait au chevet de son lit.

Le page Amaury avait placé sur ce guéridon un briquet et un silex.

Lahire s'empara de ces deux objets, battit le briquet et ralluma un flambeau.

Puis, ce flambeau à la main, il commença à faire l'inspection de la maison.

Il passa dans l'oratoire où il avait été reçu tout d'abord.

Un objet frappa ses regards.

C'était une petite armoire de fer, à triple serrure, et devant laquelle un forgeron de Milan ou un armurier de Tolède eussent perdu leur latin. Une simple inspection de cette armoire arracha à Lahire cette réflexion.

— S'il y a dans cette maison des parchemins compromettant, ils sont évidemment dans cette armoire. Or, je ne dois pas songer à l'ouvrir, et il est impossible de l'emporter.

Par conséquent, le plus simple est de chercher une épée.

La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée et se composait de sept ou huit pièces. Lahire les parcourut les unes après les autres et arriva dans une petite cour intérieure où se trouvait une écurie. L'écurie était vide et il y avait, dans un coin, un monceau de fourrage assez considérable pour qu'un homme s'y pût blottir.

Cette circonstance n'échappa point à Lahire, qui rentra dans la maison.

Il avait cherché partout, fureté partout, et n'avait rien trouvé qui pût lui apprendre le nom de la belle inconnue. Vainement il avait cherché une épée et des pistolets.

La maison ne renfermait aucune arme. De plus, la porte extérieure était fermée à double tour, et il fallait l'enfoncer pour sortir.

Mais Lahire n'était pas Gascon pour rien, et il eut une merveilleuse idée.

Il éteignit le flambeau après avoir refermé toutes les portes et retourna à l'écurie. Là il se jeta dans le tas de fourrage et s'y cacha tout entier.

— Le page finira bien par arriver, se dit-il. Je l'attends.

Et il attendit en effet, calculant qu'il fallait trois heures pour s'en aller à Paris à pied et une heure pour s'y rendre à cheval.

Or, Lahire n'aimait pas aller à pied, et ce jour-là, du reste, il n'en aurait pas eu la force.

Une fois blotti dans le fourrage, il se dit :

— Le page va venir; il mettra son cheval à l'écurie tout d'abord, avant d'aller s'assurer si je dors toujours...

Lahire avait raison.

Environ une heure après, le Gascon entendit le galop d'un cheval.

C'était Amaury qui revenait; seulement il arrivait trop tôt et trop tard en même temps, c'est-à-dire que la lune venait de disparaître à l'horizon et que le jour ne paraissait point encore.

Le page, après avoir pénétré dans la cour, mit

piéd à terre et laissa son cheval entrer à l'écurie tandis qu'il allait quérir une lanterne.

Prompt comme l'éclair, Lahire s'élança sur le cheval, mit la main sur les fontes et les trouva garnies.

— Deux pistolets valent une épée, se dit-il.

Et comme la porte de la cour était demeurée ouverte, il poussa le cheval et le lança au galop.

— Rattrappe-moi, si tu peux ! murmura-t-il en songeant au page.....

Le lendemain, au matin, notre ami Amaury de Noë, qui avait un pied à terre au Louvre, dans lequel il couchait lorsque son service auprès du roi de Navarre l'avait retenu un peu tard, Amaury de Noë, disons-nous, vit entrer chez lui Lahire.

Lahire était poudreux, il avait des vêtements en désordre, le front toujours enveloppé de bandelettes ensanglantées, et il se laissa tomber sur un siège en disant :

— Ouf ! j'ai cru un moment que j'avais le cauchemar, tellement tout cela est extraordinaire.

Et comme Noë faisait un geste d'étonnement, Lahire, avec sa volubilité gasconne, se prit à narrer tout ce qui lui était advenu depuis la veille, et la façon dont il avait quitté la maison du bois de Meudon.

Noë regarda Lahire et lui dit :

— Voyons donc tout cela en détail. Tu prétends qu'elle est blonde, n'est-ce pas ?

— Avec des yeux bleus.

— Elle a des pages et des écuyers ?

— Oui.

— Qui l'appellent *Altesse* ?

— Gros comme le bras.

— Et elle s'occupe des affaires d'un duc ?

— Elle lui écrit.

— Un duc qui veut *revoir* Marguerite ?

— J'ai compris qu'il était question de la reine de Navarre.

— Bon ! et tu n'as pas compris ?

— Non.

— Mon cher ami, dit Noë, tu es plus fort en généalogie qu'en matière d'étiquette. Il y a plusieurs sortes de ducs, les ducs d'élection, à lettres patentes, comme on dit, — et les ducs qui ont un duché. Les premiers se font appeler « monsieur le duc » ou « Votre Seigneurie. » C'est le roi qui les a fait ducs.

— Et les autres ?

— Les autres sont princes alliés à la maison de France, et ils ont le titre d'Altesse. Or, en ce temps-ci, je n'en connais que deux.

— Quels sont-ils ?

— Le duc de Bourbon et le duc de Guise.

— Diable ! fit Lahire.

— Le premier est cardinal et n'a que faire de madame Marguerite.

— Et le second ?

— Le second a vingt-cinq ans, il est beau, il est brave, et on dit tout bas que la reine de Navarre...

— Je comprends.

— Donc le duc à qui ton inconnue a écrit ne peut être que le duc de Guise.

— Mais... elle ?

— On lui donne le titre d'Altesse : donc elle est de maison souveraine.

— C'est probable.

— Or, je ne connais de princesse de vingt ans, blonde, jolie, avec de grands yeux bleus, que la duchesse de Montpensier, sœur du duc.

Lahire recula d'un pas.

— Comment ! dit-il, j'aurais le bonheur d'être aimé...

Noë haussa les épaules :

— Tu es un niais ! dit-il.

— Le mot est dur.

— Soit ! mais il est vrai.

— Noë !

— Et je vais te désillusionner complètement.

— J'écoute.

— Tu as suivi la duchesse. D'abord ta hardiesse l'a étonnée, puis ton accent gascon l'a intriguée.



— Pourquoi ?

— Mon bon ami, dit Noë en manière de parenthèse, je vais te faire un aveu.

— Parle.

— La reine Catherine, et René le Florentin, et le duc de Guise, qui aime encore Marguerite, réunis tous ensemble, haïssent moins le roi de Navarre que cette petite personne délicate et frêle, un peu bossue...

— Hein ? exclama Lahire indigné.

— Un peu bossue répéta Noë.

— Oh ! par exemple !... je m'en serais bien aperçu !

— Non, l'amour est aveugle. Mais écoute donc...

Lahire se mordit silencieusement les lèvres. Noë continua :

— La duchesse, en te sachant Gascon, a bien pensé que tu étais au roi de Navarre, et elle t'a cajolé alors... Et tu ne sais pas dans quel but ?

— Mais parce que... je lui plaisais.

— C'est une erreur. Ne t'a-t-elle pas dit qu'elle avait une haine dans l'âme ?

— Sans doute.

— Et ne lui as-tu pas fait le serment de tuer, sur sa réquisition pure et simple, cet homme qu'elle hait ?

— Oui.

— Et cet homme ?...

— Je ne le connais pas. Je ne sais pas son nom..

— Eh bien ! je vais te le dire, moi. C'est le roi de Navarre.

Lahire pâlit.

— Je suis un idiot et un misérable murmura-t-il.

### XXX

Il y eut entre Noë et Lahire un moment de silence pendant lequel tous deux se regardèrent avec une sorte de stupeur.

— Je suis un misérable et un fou ! répéta enfin Lahire.

— Non, dit Noë, mais tu as la jeunesse de tes vingt ans et cette chevalerie impudente qui se développe aux bords de la Garonne.

— Mais, s'écria le jeune homme, j'ai fait un serment.

— Je le sais.

— Et comme je ne pourrai le tenir, je suis un homme déshonoré par avance.

Noë haussa les épaules.

— Mon cher ami, dit-il, ce pauvre duc de Crillon qui, en ce moment, est couché tout de son long sur son lit, avec un chirurgien pour compagnon, ce pauvre duc de Crillon, dis-je, avait fait un serment, lui aussi.

— Ah !

— Et s'étant trouvé dans l'impossibilité de le tenir, il imagina un moyen de s'en faire relever.

— Et... ce moyen ?...

— Je te l'indiquerai, si nous n'en trouvons pas de meilleur. Mais rassure-toi, en attendant.

Lahire essuyait son front qu'une sueur glacée inondait.

Noë habitait au Louvre un petit appartement voisin de celui du roi de Navarre.

Cet appartement communiquait, par une porte dérobée, avec une petite pièce dont le prince avait fait son cabinet.

Tandis que Noë parlait, on frappa à la porte dérobée.

— Mordieux ! murmura Noë, c'est le roi.

Et, ouvrant un cabinet, il y poussa vivement Lahire.

— Ne bouge pas, lui dit-il tout bas.

Puis il alla ouvrir.

C'était en effet Henri de Navarre qui entrait.

Le prince avait un sourire aux lèvres, et, voyant le visage rembruni de Noë, il lui dit :

— Te voici donc encore morose ?

— J'ai des raisons pour cela, Sire.

— Bah ! fit Henri.

Et il se plaça à califourchon sur un escabeau.

— Ah ! mon pauvre Noë, dit-il, où est donc ce

temps où c'était entre nous à qui rirait le plus franchement et le plus fort ?

— Il est loin, Sire.

— Je crois que le mariage t'a porté sur les nerfs.

— Hum ! hum ! je crois plutôt, moi, que c'est la politique.

— Pourquoi t'en occupes-tu ?

— Pour le bien de Votre Majesté.

Henri eut un rire homérique.

— Ah çà ! mon bonhomme, dit-il en se levant et frappant sur l'épaule de Noë, est-ce que nous ne sommes pas seuls, que tu m'appelles Sire et Majesté. Ne suis-je donc plus ton bon ami Henri ?

— Je le crois, mais...

— Mais tu prends avec moi un ton beaucoup trop cérémonieux. Majesté ! Là ! mon ami, attends un peu... Un jour viendra où ce titre ne sera plus une dérision, alors je te permettrai de me le donner.

Noë, qui cherchait un prétexte pour aborder franchement une question assez grave, saisit au vol ces paroles du roi.

— Votre Majesté, dit-il, fait beaucoup de rêves de gloire, mais elle pourrait bien ne les point voir se réaliser.

— Hein ? fit le roi.

— On n'a pas toujours le temps.

— Doutes-tu de moi ?

— Peuh ! murmura Noë, la peau d'un roi n'est pas plus dure qu'une autre à trouer.

Henri tressaillit et regarda froidement son ami d'enfance.

— Il est fortement question de vous assassiner, Henri, continua le jeune homme.

— Tu m'as déjà dit cela, mais je n'y crois pas.

— C'est un tort.

— Il est vrai que René s'est sauvé une fois encore.

— Ce n'est pas René que je crains.

— Je sais bien, poursuivit Henri, que la reine Catherine...

— Il faut s'en défier, mais...

L'hésitation calculée de Noë fit faire un soubresaut au roi de Navarre.

— Ah ça ! dit-il, si tu ne crains ni René ni la reine-mère, qui crains-tu donc ?

— Sire, répondit Noë, je crains un gentilhomme Gascon qui a fait, par amour, le serment de vous assassiner.

Henri se prit à rire.

— Tu es toqué, dit-il.

— Écoutez donc, reprit Noë. Ce gentilhomme s'en venait chercher fortune à Paris. Il a rencontré dans le bois de Meudon une femme jeune, belle, délicate et cette femme lui a ouvert son cœur en échange de votre vie. Seulement elle ne vous a point

nommé tout d'abord, se contentant d'exiger le serment qu'on frapperait celui qu'elle désignerait.

Le roi haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cette péronnelle ?

— Je vous le dis, une femme délicate et frêle avec des yeux bleus et des cheveux blonds.

— Est-ce que je l'ai... aimée ?

— Non sire.

— Et elle veut me faire assassiner ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour être agréable à un personnage qu'on aime beaucoup.

— Et qui se nomme ?

— Le duc de Guise.

Noë prononça ce nom froidement, avec conviction.

— Bah ! fit Henri, le duc ne songe plus guère à moi.

— Vous croyez ?

— Il est fort tranquillement dans sa bonne ville de Nancy.

— Vous vous trompez

— Où donc est-il ?

— A Paris, chez un certain La Chesnaye.

— Ventre-saint-gris ! murmura le roi de Navarre.  
Si la reine-mère le savait !

— Elle le sait.

— Tu crois ?

— Dame, c'est le duc de Guise et ses officiers qui ont sauvé René.

— Oh ! oh !

— Et la dame blonde aux yeux bleus, c'est...

— Je vais te dire son nom, fit Henri de Navarre

— Ah ! vous devinez ?

— C'est la duchesse de Montpensier.

— Justement.

— Mais ce gentilhomme Gascon ?

Noë ouvrit la porte du cabinet et appela.

— Lahire !

Lahire entra et se jeta aux genoux du prince.

— Comment ! monsieur, dit Henri avec bonté, vous avez fait le serment de m'assassiner ?

— Non, Sire, mais j'ai juré de tuer l'homme qu'on me désignerait ; et comme cet homme n'est autre que Votre Majesté, je suis prêt, sur un signe d'elle de me passer mon épée au travers du corps.

— Bah ! fit Henri, c'est inutile, au moins pour le moment.

Lahire baissait les yeux.

— Car, acheva le roi de Navarre, il est inutile de payer d'avance. Attendez que vous ayez revu la duchesse.

— J'attendrai, Sire.

— Et puis, venez me demander conseil; je suis homme de ressource quelquefois.

— Mais, ajouta Henri, contez-moi donc tout cela.

Le roi de Navarre mettait si bien le Gascon à l'aise que celui-ci s'enhardit, cessa de baisser les yeux, retrouva sa verve gasconne et finit par narrer son aventure avec cet esprit railleur et de bon aloi qui pétillait au bord de la Garonne.

Le roi écouta fort gravement, puis il dit à Noë :

— Eh bien! monsieur le grondeur, que vas-tu conclure de tout cela ?

— Mais... Sire, dit Noë en hésitant, je ne veux plus me mêler de politique.

— Oh! si fait, je te le permets cette fois.

— C'est différent.

Et comme Lahire était là :

— On peut parler devant lui, dit Noë. Il appartient corps et âme à Votre Majesté.

— Soit! parle.

— Sire, dit Noë, je reviens à mon opinion première : un roi est plus à l'aise dans ses États que dans ceux des autres.

— Cela dépend.

— Votre Majesté aurait besoin d'aller faire un tour à Nérac.

— Bah !

— Sinon, le duc de Guise et madame Catherine,



et cette vipère séduisante qu'on appelle madame de Montpensier...

— Me joueront quelque mauvais tour, veux-tu dire ?

— J'en ai peur.

— Mon bon ami, répliqua Henri de Navarre, qui se redressa avec toute la fierté de sa race, as-tu jamais cru à la destinée ?

— Je ne suis pas superstitieux, Sire, je l'avoue humblement.

— C'est un tort.

— Pourquoi ?

— Mais parce que, si tu étais fataliste, si tu avais, comme moi, une foi inébranlable dans l'avenir, si tu avais comme moi vu briller un soir une étoile dans un coin d'azur, et qu'une voix intérieure t'eût crié : « C'est celle du roi de Navarre ! » eh bien ! tu comprendrais que la duchesse de Montpensier, et la reine Catherine, et le duc de Guise, et tous les ennemis de ce roitelet qui sera un jour un vrai roi, ne lui causent pas plus de souci que les corbeaux qui croassent à l'entour de son aire n'inquiètent l'aigle qui sommeille au-dessus des nuages.

Et le roi frappa sur l'épaule de Noë et s'en alla en lui disant :

— Je suis à Paris et j'y veux rester !

Quand le roi fut parti, Noë et Lahire eurent la même pensée :

— Puisque les conspirations qui se forment tout autour du roi, dit Noë, ne parviennent point à troubler sa lune de miel, il m'est avis que c'est à nous de les déjouer, de lutter, de combattre.

— Et de veiller sans cesse, ajouta Lahire.

— Or, reprit Noë, puisque le duc de Guise est chez La Chesnaye, il faut savoir ce qu'il y fait.

.....

Le soir du même jour, à la nuit close, Leo d'Ar-nembourg sortait à pied d'une maison située rue du Renard-Saint-Sauveur, où il avait eu sans doute quelque mystérieuse occupation, lorsque, au coin de la rue, il se trouva face à face avec un gentilhomme qui le salua et lui dit :

— Bonjour, monsieur Leo.

Le jeune homme fut si stupéfait de s'entendre appeler par son nom qu'il fit un pas en arrière et porta la main à la garde de son épée.

— Vous me connaissez? dit-il.

— Je vous connais, reprit le gentilhomme, qui avait un pan de son manteau ramené sur son visage.

— Vraiment? et où m'avez-vous vu?

— Je vous ai vu deux fois.

L'accent du gentilhomme était poli, mais railleur.

Leo comprit que c'était une dispute qui lui tombait du ciel.

— Où?

— La seconde fois...

— Ah! pardon, interrompit Leo d'Arnembourg, vous commencez par la fin. Pourquoi mettez-vous la seconde avant la première?

— J'ai mes raisons pour cela.

— Ah!

— La seconde fois, c'était dans le bois de Meudon, dans une petite maison blanche qui s'élève au milieu d'une clairière... et qui est habitée par...

— Assez! s'écria Leo d'une voix irritée, vous savez là, mon gentilhomme, des choses qui vous feront du tort.

— Bah! répondit Lahire, car c'était lui, — c'est ce que nous verrons. Maintenant je vais vous apprendre où je vous ai vu pour la première fois.

Il recula jusque sous une lanterne suspendue à une corde, se plaça sous le rayon lumineux, jeta son manteau en arrière et ôta son chapeau.

Leo reconnut le Gascon qu'il avait assommé d'un coup de crosse la veille au matin...

— Mort de ma vie! murmura-t-il, j'aurais parié ma tête que vous étiez mort.

— Mais non, répondit Lahire, la dame de la maison blanche a pris soin de moi.

Pour la seconde fois, Leo d'Arnebourg recula. On eût dit qu'il venait d'être frappé de la foudre.

## XXXI

Lahire s'attendait à l'effet qu'il venait de produire sur le sire Leo d'Arnebourg.

— Comment ! dit-il, cela vous étonne donc beaucoup ?

— Ce qui m'étonne, c'est votre assurance, répliqua Leo.

— Bah !

— L'assurance avec laquelle vous mentez, mon gentilhomme.

— Mon cher monsieur Leo, répliqua Lahire qui était parfaitement maître de lui, nous ne sommes point en présence pour nous débiter des galanteries : par conséquent il est inutile que je réponde à vos injures.

— Ah ! ah ! ricana le gentilhomme du Luxembourg.

— Mais vous me permettez de vous donner quelques détails.

— Sur qui ?

— Sur la dame de la maison blanche.

— J'écoute ! fit Leo, qu'une curiosité ardente et terrible domina sur-le-champ.

— Elle est blonde...

— Après?

— Elle a les yeux bleus.

— Après? après?

— On lui donne le titre d'*Altesse*.

Le Luxembourgeois tressaillit et murmura d'une voix sourde :

— Vous savez bien des choses, mon jeune maître.

— Attendez donc... vous étiez chez elle la nuit dernière...

— Ah ! vous m'avez vu?

— Et vous avez causé quelques minutes d'un certain duc...

— Mais comment savez-vous cela?

— Attendez... vous êtes parti de la maison blanche avec elle.

La colère de Leo éclata comme une tempête.

— Vous êtes donc un espion? s'écria-t-il hors de lui.

— Pas tout à fait... Mais, ajouta Lahire en souriant, j'écoute quelquefois aux portes... et je regarde par les trous de serrure...

Un nuage passa sur le front de Leo.

— Vous étiez donc cette nuit dans la maison blanche? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Oui.

— Vous vous y étiez introduit... furtivement?

— Pas du tout, on m'y a conduit en litière. J'ai fait même, évanoui, une partie du chemin. Vous m'aviez si fort étourdi...

— Et qui donc vous a conduit ?

— L'écuyer de la duchesse. Oh ! je le connaissais déjà...

— Ah ! vraiment !

— C'était lui qui l'escortait il y a trois jours.

— Qui... la duchesse ?

— Oui, lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois... dans le bois de Meudon.

Léo stupéfait se demandait s'il n'était pas la victime d'un cauchemar.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur, reprit le Gascon de sa voix railleuse et fanfaronne, on est jeune, assez bien tourné... on plaît aux femmes...

— Ah ! c'en est trop ! s'écria Léo ivre de rage, tu es un abominable impcsteur !

Et il tira son épée du fourreau.

Lahire l'imita.

— Ma foi ! dit ce dernier, nous serons fort bien ici. Cette lanterne éclaire mieux que ses pareilles. Je pourrai vous tuer en y voyant.

Les épées se croisèrent.

— Ah ! disait Léo en ferrailant avec rage, tu sais et tu as vu trop de choses pour n'avoir point signé toi-même ton arrêt de mort.

— Bah ! répondit Lahire, ne vous pressez pas tant, mon gentilhomme, et laissez-moi vous conter les délices de la maison blanche.

Ces mots arrachèrent un cri d'hyène à Léo.

— Oh ! tu mens ! dit-il, tu mens !

— Ah çà ! mais, dit Lahire, qui paraît avec une adresse merveilleuse, vous êtes donc amoureux de la belle, vous aussi ?

— Tu mens, infâme !

— Je comprends cela... Elle est belle à damner tous les saints du paradis, notre blonde et frêle duchesse, raila le Gascon.

Et il toucha Léo d'Arnebourg, dont le sang coula.

Léo riposta par un coup terrible...

• Mais Lahire fit un saut de côté et l'esquiva.

— L'amour vous donne mal aux nerfs, dit-il.

Léo rugissait comme un lion forcé dans son repaire.

Tout à coup un bruit se fit à l'angle opposé de la rue et des pas mesurés retentirent.

C'était le guet.

— Mordieux ? dit le Gascon, voilà les douze soldats de messire le chancelier qui vont nous rappeler aux édits du roi Charles IX.

— Je me moque des édits, répondit Léo que la colère rendait sourd aussi bien qu'aveugle.

— Ma foi ! tant pis !... dit le Gascon. Je voulais vous laisser cette chance de salut. Tant pis pour vous !...

Et Lahire se fendit.

Leo, atteint en plein corps, jeta un cri, chancela et s'appuya au mur pour ne point tomber.

Son épée lui avait échappé.

— Quittes ! dit Lahire.

Et il prit la fuite.

. . . . .

Tandis que cela se passait au coin de la rue du Renard-Saint-Sauveur, trois hommes étaient réunis dans un cabaret situé sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, à quelques pas de la traverse de notre vieil ami Malican.

Ces trois hommes n'étaient autres que le comte Éric de Crève-cœur, Gaston de Lux et le baron Conrad, de Saarbruck.

Attablés devant les restes d'un copieux sopure, ils achevaient de vider une cruche de vieux vin en jouant aux dés.

— Corbleu ! messeigneurs, disait Conrad, savez vous que nous avons fait, hier matin, une vilaine besogne ?

— Pouah ! fit le comte.

— Fi ! ajouta Gaston.



— Et si nous n'avons pas autre chose à faire à Paris...

Un sourire plein de mystère glissa sur les lèvres du comte Éric de Crèveœur.

— Oh ! soyez tranquilles, dit-il ; nous ne sommes point venus ici pour gêner seulement le bourreau dans ses actions, nous aurons bientôt d'autre besogne.

— Tu crois ?

— Léo est chez le duc. Il doit nous rejoindre ici.

— Penses-tu qu'il nous apporte des ordres ? demanda Gaston.

— J'en suis certain.

— Qui me tient deux pistoles ? fit Conrad.

— Moi.

Et le comte Éric jeta deux pistoles sur la nappe. Conrad agita son cornet, et les dés retombèrent.

— Cinq ! dit-il.

Eric ramassa les dés, les agita dans son cornet et les jeta à son tour :

— Sept ! dit-il.

— Par Belzébuth ! murmura le baron Conrad de Saarbruck, je n'ai pas la moindre chance au jeu.

— Tu es heureux en amour, dit Gaston.

Cette banalité fit tressaillir les trois jeunes gens. Tous trois se regardèrent.

— Ah çà ! messieurs, dit Éric, vous êtes-vous jamais adressé cette question ?

— Laquelle ?

— C'est que la duchesse que nous aimons tous les quatre pourrait bien préférer l'un de nous...

— Ah ! fit Gaston.

— Tout beau ! murmura Conrad. Et notre pacte ?

— Qui sait ? fit Éric.

— Tu te souviens pourtant de ses paroles, comte ?

— Oui, mais souvent femme varie, disait le roi François.

— Mort de ma vie ! exclama Conrad avec sa brutalité germanique, si j'étais sûr que, d'avance, elle préférât l'un de nous...

— Eh bien ?

— Et que celui-là ne fût pas moi !...

— Que ferais-tu ?

— Je déserterais son service, et je m'en retournerais dans mon manoir, laissant le duc de Guise et le roi de Navarre vider leurs querelles.

— Moi aussi, dit Gaston.

— Moi, fit Éric en baissant la tête, je continuerais à lui obéir.

— Vous êtes des niais tous trois ! dit une voix sourde sur le seuil.

Ils se retournèrent étonnés...

Léo d'Arnebourg, pâle, chancelant, couvert de sang, était sur le seuil.

— Blessé? s'écria Éric.

— Oui, répondit Leo. J'ai six pouces de fer dans les côtes, et j'ai eu toutes les peines du monde à me traîner jusqu'ici.

Ils se précipitèrent vers lui et le soutinrent.

Éric et Conrad le prirent dans leurs bras, Gaston ouvrit son pourpoint et déchira sa chemise.

Le sang coulait avec abondance.

— Place ta main dessus, dit Leo; si ma blessure est mortelle, il faut que j'aie le temps de parler... Quand vous saurez tout... si je ne suis pas mort... eh bien! vous chercherez à me sauver.

On assit Leo sur un banc et il regarda le comte Éric avec un amer sourire.

— Ah! lui dit-il, tu as songé, n'est-ce pas, qu'il se pourrait faire que cette femme que nous aimons tous les quatre préférât l'un de nous? Tu as songé à cela, comte Éric?

— Oui, dit le comte.

— Mais tu n'as point songé qu'elle pouvait aimer un homme qui nous fût étranger?...

— Oh! firent-ils tous trois en se levant spontanément.

— Tu es fou! ajouta Gaston.

— Ta raison s'en va avec ton sang, dit Conrad.

Éric baissa la tête et se tut.

— Mes amis, dit Leo, écoutez-moi, écoutez... Je perds mon sang, mais j'ai ma raison.

— Parle donc !

L'homme dont l'épée a troué ma poitrine est aimé d'Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier.

— Tu mens ! s'écrièrent-ils tous trois, comme Leo avait dit : « Tu mens ! » à Lahire.

— Je dis vrai, mes maîtres.

— Tu mens ou tu es fou ! ajouta le baron Conrad.

— Non, je ne suis pas fou, je ne mens pas !... répéta Leo avec force. Comme je sortais de chez le duc, un homme m'a abordé au coin de la rue du Renard.

— Quel est cet homme ?

— C'est ce Gascon que je croyais avoir assommé hier matin, ce Gascon qui escortait le tombereau de René.

— Eh bien ?

— Cet homme, poursuivit Leo, avait été recueilli sanglant, inanimé, dans la rue de la Calandre.

— Par qui ?

— Par la duchesse.

— Oh !

— La duchesse qui, la nuit précédente, dans la maison blanche du bois de Meudon, lui avait donné asile.

Il y eut comme un rugissement parmi les trois compagnons de Leo.

En ce moment on gratta à la porte et un page entra.

C'était le page Amaury, le même qui avait été chargé de la garde de Lahire.

Amaury leur apportait un message de la duchesse.

— Ah ! murmura Leo, c'est l'enfer qui t'envoie, !...

Et comme le page demeurait stupéfait :

— Tu étais la nuit dernière dans la maison blanche, acheva Leo, tu sais ce qui s'y est passé, et dussions-nous te hacher menu ou te faire cuire dans ce feu qui brille sous la cheminée, tu parleras!...

L'enfant devint pâle et frissonna.

## XXXII

La vue du page semblait avoir ranimé les forces défaillantes de Leo d'Arnebourg.

Il se tourna vers Gaston.

— Panse-moi, lui dit-il, bande ma blessure, je veux vivre encore!... je veux savoir!...

Le page, tremblant, regardait ces quatre hommes avec épouvante.

Sans doute les trois compagnons de Leo d'Ar-nembourg avaient deviné son dessein, car l'un d'eux se leva et alla fermer la porte au verrou.

C'était Gaston.

En même temps Conrad prit l'enfant et lui appuya sa dague sur la gorge.

— Parle, dit-il.

— Que voulez-vous que je vous dise? demanda le page.

— Où étais-tu la nuit dernière?

— A la maison blanche.

— Seul?

— Avec Son Altesse.

— Tu mens, dit Leo.

L'enfant répéta :

— J'étais seul avec la duchesse.

Conrad appuya légèrement la pointe de sa dague.

L'enfant poussa un cri.

— Parleras-tu? s'écria Conrad.

Mais l'enfant croisa ses bras sur sa poitrine et un éclair brilla dans ses yeux :

— Vous pouvez me tuer! dit-il.

Éric arracha la dague aux mains de Conrad.

— Il se laisserait tuer, dit-il. Ce que tu fais est inutile...

— Eh bien! dit le Germain avec colère, puisque

la dague est impuissante, nous allons user d'un autre moyen.

Et il renversa l'enfant sur la table, comme il eût fait d'un mouton à l'abattoir.

L'enfant se débattait.

— Déchausse-le, dit Conrad à Gaston de Lux.

Gaston dénoua les chaussures éperonnées d'Amaury, et lui mit les pieds à nu.

Alors, malgré les cris de l'enfant, Conrad le prit à bras-le-corps, le coucha sur le sol et lui exposa la plante des pieds à la chaleur du foyer.

— Grâce ! murmurait le pauvre page ; grâce, messeigneurs !

— Parle ! répétait Conrad.

Amaury fut d'abord stoïque. Il cria, mais il ne fit aucune révélation.

Cependant Conrad l'approchait de plus en plus du feu.

— Parle ! parle ! répétait-il.

La douleur arrachait des cris horribles au pauvre enfant.

— Jette-le dans le feu, dit Leo d'Arnebourg dont les forces s'en allaient.

Cette menace produisit son effet.

— Grâce ! répéta l'enfant, je parlerai !

— Ah ! enfin ! murmura Leo.

Conrad avait déjà relevé l'enfant et l'avait placé sur la table.

— Prends garde ! lui dit-il alors, nous savons déjà tout ce que tu dois nous dire ; mais nous avons besoin de l'entendre de ta bouche.

— Que voulez-vous savoir ? demanda le pauvre page qui frottait dans ses mains ses pieds brûlés.

— Il y avait, la nuit dernière, un homme dans la maison blanche, dit Leo d'Arnebourg.

— Oui.

— Quel est cet homme ?

— Il s'appelle Lahire.

— Et pourquoi cet homme était-il là ? demanda Conrad.

— La duchesse l'y avait fait conduire dans la soirée en litière, mais il s'est échappé et il m'a volé mon cheval.

— Mais la duchesse le connaissait donc ?

L'enfant se troubla.

— Tu veux donc brûler ? exclama Leo d'Arnebourg.

— Il avait passé la nuit de l'avant-veille à la maison blanche.

Leo jeta un cri d'amer triomphe.

— Vous l'entendez ! dit-il.

Et alors, sous le coup de la terrible menace qui lui était faite de le jeter dans le feu, le pauvre en-



fant raconta tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il savait.

Ils l'écoutèrent sombres, recueillis, muets.

On eût dit des statues.

— C'est bien, dit Leo, quand le page eut fini; tu as bien fait de nous dire la vérité.

— La duchesse me fera mettre à mort dit Amaury dont la joue fut sillonnée par une larme silencieuse.

— Non, répondit le comte Éric, car je te prendrai sous ma protection.

Et il ajouta :

— Que venais-tu donc faire ici?

— Je vous apportais un message.

— A moi?

— Oui.

— De qui?

— De son Altesse.

— Ah ! ah ! ricana le baron Conrad, il paraît que la conquête du gascon Lahire ne lui suffit point.

— Et qu'elle a encore besoin de nos services, ajouta Leo.

Éric avait ouvert le message de la duchesse.

Ce message contenait un seul mot :

« Venez ! »

Éric tendit tour à tour le message à ses trois compagnons.

— Ah! dit Conrad, je suppose que tu vas seller ton cheval et retourner en Lorraine, comte.

— Non, dit Éric.

— Songerais-tu, fit Leo, à te rendre à cette aimable invitation ?

— J'y songe!

— Mais tu es donc un lâche, comte ?

— Non! mais je veux pouvoir demander à la duchesse des nouvelles de ce Lahire. Je voudrais être déjà face à face avec elle!

— Au fait! murmura Conrad, c'est une vengeance comme une autre.

— Et où est-elle donc ta maîtresse? demanda Éric au page Amaury.

- A Meudon.

— Elle y est retournée?

— Ce soir.

— Eh bien! dit Éric en se levant et bouclant son épée, par les cornes du diable, j'irai!

Le sire Leo d'Arnembourg, trahi par la perte de son sang, venait de glisser évanoui de son siège sur le sol.

Gaston de Lux et le baron Conrad de Saarbruck s'empressèrent auprès de lui, murmurant :

— Si tu meurs, nous te vengerons!

.....

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, après

avoir passé une partie de la nuit précédente avec le duc de Guise, — Anne de Lorraine, disons-nous, était revenue à Meudon vers dix heures du matin.

La duchesse était persuadée qu'elle trouverait Lahire dormant toujours, sous l'influence du narcotique, et le page Amaury veillant sur lui avec sa fidélité accoutumée.

Mais la duchesse se trompait.

Quand elle arriva, elle trouva le page Amaury qui pleurait sur le seuil de la maison.

Amaury était craintif et timide; il avait peur d'être congédié. Ce fut au milieu d'un déluge de larmes qu'il raconta ce qui s'était passé, c'est-à-dire la fuite du Gascon qui lui avait volé son propre cheval.

Madame de Montpensier fut abasourdie tout d'abord.

Elle ne comprenait point comment le narcotique avait été impuissant.

Cependant le page soutenait avoir emporté le verre vide.

— Montre-le moi, dit la duchesse.

Amaury lui présenta le gobelet au fond duquel brillaient encore quelques gouttes de liqueur.

Mais la duchesse eut un soupçon et elle entra dans la chambre où avait couché Lahire, alla droit au lit, écarta les rideaux et finit par reconnaître que le con-

tenu tout entier du gobelet avait été répandu dans la ruelle et sur les tentures.

Alors Anne de Lorraine fronça le sourcil.

— S'il n'a pas bu, se dit-elle, c'est qu'il s'est défié ; et, dans ce cas, il a feint de dormir.

— Cette hypothèse admise, Anne de Lorraine frissonna et se dit encore :

— S'il ne dormait pas, il a vu et écouté. Il a vu mon visage, il a écouté ce que je disais...

Cet homme a mon secret!...

Alors une vague terreur s'empara de la duchesse...

Lahire était Gascon, il était sujet du roi de Navarre et avait joué un rôle assez actif la veille pour qu'on pût répondre de sa fidélité à son roi. C'en était assez pour que la peur remplît son âme.

Mais la fière duchesse, si elle n'était [point inaccessible à un premier mouvement de crainte, retrouvait bien vite l'énergique sang-froid de sa race ; et quand elle se fut dit que Lahire possédait peut-être une partie de ses secrets, elle se souvint aussi qu'elle l'avait vu ardent, enthousiaste, éperdu, à ses genoux.

Anne était femme, et un sourire, à ces souvenirs, lui vint aux lèvres :

— Il doit m'aimer encore, se dit-elle... et il reviendra!...

Cette espérance passa bientôt à l'état de conviction dans son esprit ; elle fut persuadée que Lahire se re-

pentirait d'avoir fui avant la fin du jour, et qu'il reviendrait...

Elle en demeura si convaincue qu'elle attendit toute la journée sans envoyer à Paris aucun message.

Mais la nuit vint...

Alors, perdant patience, elle dit à Amaury :

— Tu vas monter à cheval, tu iras à Paris et tu porteras ce billet au comte Éric de Crève-cœur.

Ce billet, on le sait, ne contenait qu'un seul mot :  
« Venez ! »

Or, la duchesse, désespérant enfin de voir revenir Lahire, avait songé à le faire rechercher, et, pour cela, elle avait imaginé un plan infernal.

Elle avouerait au comte Éric une partie de la vérité, c'est-à-dire l'enlèvement de Lahire, rue de la Calandre.

Elle expliquerait au comte l'intention qu'elle avait eue de faire du Gascon un espion intime, un ami secret, un occulte allié dans le camp du roi de Navarre.

Puis elle lui dirait :

— Cet homme m'a trahi, cet homme a été plus fin et plus rusé que nous, il faut le tuer !

Et alors, calculait encore la duchesse, les quatre amoureux dont elle avait fait des instruments dociles se mettraient à la recherche de Lahire et le

tucraient sans lui donner le temps de s'expliquer.

— Va ! dit-elle au page Amaury, va et reviens vite !

Le page partit.

Anne de Lorraine attendit pendant une heure dans une anxiété extrême.

Cependant elle n'était point seule à la maison blanche.

Elle était revenue accompagnée d'un écuyer et d'une camériste.

Cette camériste était blonde comme elle, à peu près de sa taille, et elle se nommait Marion.

Accoudée à une fenêtre qui donnait sur le sentier qui venait de Paris, Anne de Lorraine écoutait...

Enfin elle entendit le galop d'un cheval.

— C'est le comte Éric ! se dit-elle.

Anne se trompait encore.

Un cavalier déboucha dans la clairière et vint s'arrêter devant la porte de la petite maison.

Aux rayons de la lune, la duchesse le reconnut.

— C'était Lahire !...

Lahire qui revenait monté sur le cheval qu'il avait volé, la nuit précédente, au page Amaury.

Alors la duchesse se repentit amèrement d'avoir mandé le comte Éric.

Le comte allait arriver...

Que se passerait-il donc entre ces deux hommes ?

## XXXIII

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, se hâta de poser sur son visage son masque de ve-lours

Puis elle appela Marion.

— Fais entrer le seigneur Lahire, lui dit-elle.

Elle s'installa dans l'oratoire.

Marion s'en alla à la rencontre de Lahire et lui dit :

— Bonsoir, monsieur Lahire, avez-vous été content du cheval d'Amaury ?

Le Gascon regarda la soubrette, et une idée bizarre lui vint :

— Très-content, dit-il, c'est une excellente bête. Est-elle jeune ? j'ai oublié de jeter un coup d'œil à sa mâchoire.

— Elle a sept ans, monsieur Lahire ; et Amaury n'espérait plus la revoir.

— Fi ! dit Lahire avec hauteur, me prenez-vous pour un voleur de chevaux, ma charmante ?

— C'est que vous l'avez emprunté si singulièrement !

Lahire sourit et prit le menton de Marion.

— C'est ce breuvage qu'on m'a fait prendre qui m'a bouleversé les idées.

— Ah ! c'est différent.

— Votre maîtresse y est-elle ?

— Oui.

— Conduisez-moi auprès d'elle.

— Venez.

Quand Lahire pénétra dans l'oratoire, la duchesse était à demi-couchée sur un siège à l'oriental, avec une pile de coussins sous son bras.

Elle darda sur Lahire, à travers son masque, un regard moqueur :

— Eh bien ! dit-elle, d'où venez-vous donc, beau fugitif ?

— Madame, répondit Lahire qui après s'être incliné, eut la hardiesse de prendre la main blanche de la duchesse et de la porter à ses lèvres, je suis allé à Paris chercher mon épée et ma dague.

— En aviez-vous grand besoin ? fit-elle d'un ton moqueur.

— Et puis je m'ennuyais un peu ici, vous m'aviez laissé seul.

— C'est vrai.

— Ensuite j'avais une petite dette à payer.

— Hein ? fit la duchesse.

— Je devais un coup d'épée à un certain Leo...

La duchesse fit un soubresaut.



— J'ai voulu m'acquitter, acheva Lahire avec calme.

— Qu'est-ce donc que ce Leo ? demanda-t-elle en jouant la plus parfaite indifférence.

— C'est ce gentilhomme qui m'a asséné hier matin ce coup de crosse de mousquet dont j'ai pensé mourir.

— Ah ! c'est lui ?...

— Il est attaché au service de monseigneur de Guise.

La duchesse tressaillit.

— Et il aime Votre Altesse, poursuivit Lahire.

La duchesse se leva vivement et fit un pas en arrière.

On eût dit qu'un abîme venait de s'ouvrir devant elle.

— Mon Altesse ! s'écria-t-elle.

— N'ai-je point l'honneur d'être en présence de S. A. la duchesse de Montpensier ?...

Anne de Lorraine jeta un cri.

— Ah ! madame, reprit Lahire, n'ayez crainte, je suis gentilhomme et j'ai le cœur reconnaissant.

— Monsieur...

— Je suis discret, au besoin. Cependant je vous avouerai qu'il m'a fallu faire une confidence à ce pauvre Leo que j'avais vu ici, par le trou de la serrure, la nuit dernière.

— Comment ! s'écria la duchesse qui se prit à bondir comme une tigresse blessée, tu as osé, misérable!...

— Madame la duchesse, répondit le Gascon, je suis téméraire peut-être de m'aventurer jusqu'ici, car vous avez sans doute assez d'estafiers pour me faire mettre à mort, cependant j'y suis venu parce que je voulais vous voir une dernière fois...

Lahire était fort calme, il portait haut la tête, il appuyait sa main sur la coquille de son épée avec une simplicité pleine de vaillance et de noblesse. La duchesse l'enveloppait d'un regard ardent, et ce regard, il faut en convenir, ne respirait pas l'amour.

Tout à coup ce regard cessa d'être courroucé ; il devint froid, — en même temps que l'agitation de la duchesse se calmait.

Puis Anne de Lorraine lui dit d'une voix brève :

— Jouons cartes sur table !

— Volontiers, madame.

— Vous avez jeté le contenu du gobelet dans la ruelle du lit ?

— Je me défiais du breuvage.

— Ce qui fait qu'au lieu de dormir vous avez vu ?...

— Et écouté, madame.

— Si bien que vous savez mes secrets ?

— A peu près.

— Or, continua la duchesse, vous venez sans doute me vendre votre discrétion?

— Peut-être...

Elle le toisa avec dédain.

— Il paraît, dit-elle, que vous faites argent de tout.

— Pas précisément; cependant il est des cas...

Lahire eut un fin sourire.

— Votre Altesse me permettra-t-elle un petit raisonnement? continua-t-il.

— J'écoute...

— Sur quoi doit reposer la discrétion que demande Votre Altesse? sur les événements qui se sont accomplis ici, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Eh bien! que Votre Altesse oublie la première, et j'oublierai tout, moi aussi.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux parler d'un certain serment que Votre Altesse m'a surpris un peu légèrement.

Anne de Lorraine se mordit les lèvres.

— Votre Altesse peut m'en délier...

— Et si je le fais?

— Je serai muet désormais.

Anne de Lorraine était pâle.

— Mais, dit-elle tout à coup, vous avez dit à Leo...

— Ah! c'est juste; mais rassurez-vous...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il doit être mort à cette heure.

— Oh ! fit la duchesse, vous avez tué un de mes plus dévoués serviteurs. Et cependant, s'il n'est pas mort...

— Eh bien ?

— Et qu'il ait prévenu les autres... qu'il leur ait répété tout ce qu'il tenait de vous...

A ces derniers mots, la lumière se fit dans l'esprit sagace de Lahire.

Il devina que Leo d'Arnebourg n'était pas le seul à aimer aveuglément la duchesse.

— Il doit y avoir, pensa-t-il, une petite association dont Leo fait partie. Et si Leo n'est pas mort...

Lahire fut interrompu dans son *à parte* par le galop de deux chevaux.

— Mon Dieu ! fit la duchesse, c'est Éric !

— Quel Éric ?

— Un ami de... Leo.

— Ah ! ah !...

Cachez-vous !... fuyez !... Peut-être sait-il tout...

— Eh bien ! tant mieux pour vous ! madame la duchesse.

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que dans dix minutes il demeurera convaincu que le Gascon Lahire est un imbécile qu'il

est toujours facile de mystifier. Laissez-moi faire.

. . . . .

C'était Éric, en effet.

Le comte de Crève-cœur, livré à toutes les tortures de la jalousie, arrivait hors de lui, furieux, le cœur altéré de vengeance.

Pendant tout le trajet, il n'avait point desserré les dents, et Amaury, qui souffrait horriblement de ses brûlures, était lui-même si peu d'humeur à causer, qu'il n'avait pas essayé de faire jaser le comte.

Éric jeta la bride au page, et pour la première fois il ne fut point saisi, en approchant de la duchesse, de ce terrible battement de cœur qui, d'ordinaire, ébranlait sa poitrine.

La duchesse était, comme lorsqu'elle avait reçu Lahire, dans son oratoire. Quand Éric, le front chargé de nuages, y pénétra, il trouva la jeune princesse assise devant une table, un parchemin sous les yeux et une plume à la main.

Elle leva la tête en le voyant entrer et lui sourit :

— Bonjour ! dit-elle.

Le comte Éric était pâle et ses dents claquaient.

— Venez vous asseoir là, près de moi, mon cher comte, poursuivit Anne de Lorraine.

— Ah ! fit le comte, je croyais que Votre Altesse avait renoncé à mes services.

— Moi ?

- Je le croyais.
- Quelle plaisanterie!...
- C'est que, dit le comte d'une voix sourde, j'ai ouï parler d'un nouveau serviteur de Votre Altesse.
- Bah!
- D'un homme qu'elle honore de son amitié.
- Comment le nommez-vous?
- Lahire.
- Tiens, dit ingénument la duchesse, on vous a parlé de lui?
- Oui, madame.
- Qui donc?
- Leo.
- Leo le connaît?
- Il l'a assommé hier matin.
- C'est juste.
- Et le soir, on l'a transporté ici.
- En effet...
- Ensuite, continua le comte Eric, ils se sont battus ce soir.
- Lahire a ec Leo?
- Oui, madame.
- C'est bizarre, dit la duchesse toujours calme
- Vous trouvez, madame?
- Oui, car Lahire ne m'a rien dit de cela.
- Ah! murmura le comte Eric, que le calme de la duchesse frappait de stupeur, vous l'avez donc vu?

— Oui. Il est ici.

— Ici !...

Et le comte fut pris d'un fol accès de rage et porta la main à la garde de son épée.

— Ah ! mon Dieu !... fit la duchesse, mais à qui donc en avez-vous ?

— Madame, répondit Éric de Crève-cœur, je ne suis qu'un vassal, et si vous n'eussiez deviné mon amour, certes j'eusse souffert mille morts plutôt que de le confesser ; mais un jour vous m'avez permis de vous consacrer ma vie, mon cœur et mon sang. Alors, ce jour-là, vous m'avez donné le droit d'être jaloux.

— Jaloux !

— Oumadame ; car ce Lahire, ce Gascon, ce aventurier...

— Eh bien ?

— Il a osé...

Éric hésita.

— Mais parlez donc, comte !

La duchesse était calme, elle souriait et jouait du bout des doigts avec la chaîne d'or qu'elle avait au cou.

Le comte reprit :

— Cet homme a prétendu que, il y a trois jours...

La duchesse l'interrompit.

— Il y a trois jours, dit-elle, j'en ai fait la ren-

contre dans le bois. J'étais masquée, mais il a été séduit par mes cheveux blonds, et... il a osé me suivre... et puis...

A son tour elle hésita, mais sans cesser de sourire.

— Et puis ? insista Éric.

— Il s'est installé ici.

Le comte jeta un cri.

— Ah ! vous en convenez, madame, dit-il ; vous avouez ?...

— Ce pauvre Lahire ! dit froidement la duchesse, il est persuadé qu'il est l'homme le plus aimé du monde. Malheureusement, il ne sait pas que dans les ténèbres toutes les femmes se ressemblent.

Et comme à ces paroles la stupeur du comte augmentait :

— Chut ! dit-elle, venez avec moi.

Elle ouvrit une porte, celle qui conduisait à la chambre où Lahire avait couché.

Puis elle le força à coller son oreille à la porte opposée, celle qui donnait dans la salle où, la veille, elle avait reçu Leo.

— Écoutez, dit-elle.

Le comte entendit une voix d'homme qui murmurait avec l'accent de la passion :

— Anne, ma chère Anne, jamais je n'aurai assez de sang dans les veines pour le répandre à votre



service. Anne, ma vie, mon amour, je t'aime ! je t'aime !...

— Regardez ! dit alors la duchesse.

Éric regarda et vit, à la clarté douteuse d'une lampe, Lahire à genoux devant une femme vêtue comme la duchesse, ayant comme elle un masque sur le visage et de magnifiques cheveux blonds.

C'était Marion...

Le comte Éric de Crève-cœur jeta un cri, tomba à genoux et balbutia le mot de *pardon* !...

### XXXIV

La duchesse se hâta d'entraîner le comte de Crève-cœur loin de la porte, comme si elle eût craint que Lahire ne les entendît.

Cette dernière manœuvre eût convaincu le comte, s'il eût encore douté.

— Ah ! madame, madame, murmura-t-il en se mettant à genoux, nous pardonneriez-vous jamais ?

La duchesse le força à se relever et retourna s'enfermer avec lui dans son oratoire.

— A présent, dit-elle, causons...

Le comte frissonnait et il baissait la tête comme un criminel.

Il avait osé mettre un moment en doute la candeur de l'ange qu'il aimait depuis si longtemps.

— Causons, répéta la duchesse.

Il la regarda et attendit.

— Mon cher comte, reprit-elle, vous connaissez les Gascons?....

Éric fit une moue dédaigneuse.

— Ils sont vantards, suffisants, pleins de prétention...

— Certes, oui.

— Mais ils sont braves...

— Peuh!...

— Et dévoués quand ils se sont donnés.

— Ah! dit Éric d'un air de doute.

— Or, j'ai voulu me faire une créature de ce Lahire...

— Mais il peut tirer vanité...

— Non, il se taira. J'ai un moyen de lui faire garder le silence.

— Ah!

— Un moyen qui est mon secret.

Le comte n'insista pas pour connaître ce secret dont parlait la duchesse, mais il dit :

— A quoi comptez-vous employer cet homme?

— Je vous l'ai dit, il me faut quelqu'un auprès du Béarnais.

Éric s'inclina.

— Maintenant je vais vous dire pourquoi je vous ai fait venir.

— J'écoute, madame.

— Comme un jour ou l'autre il pouvait se faire que Lahire et vous ou un de vos amis vous rencontrassiez soit ici soit partout ailleurs, je voulais vous prévenir... Vous voyez que je m'y suis prise trop tard...

Le comte Éric renouvela ses excuses...

Puis, passant à un autre sujet, la duchesse reprit :

— Mais ne m'avez-vous pas dit que Leo et Lahire s'étaient battus ?

— Oui, madame.

— Quand ?

— Il y a deux heures.

— Et Leo ?

— Leo est peut-être mort à cette heure.

— Ciel !... fit la duchesse avec une explosion de douleur. Oh ! mais partez, mon Dieu ! remontez à cheval, courez à Paris... il me faut de ses nouvelles!..

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, était une habile comédienne ; elle savait donner à sa physionomie l'expression de la joie ou de la douleur sans que son cœur battît plus vite.

Le comte de Crèvecœur, simple et droite nature aveuglée par l'amour, demeura convaincu de la sincérité des alarmes de la duchesse.

Aussi il se leva spontanément, lui demanda pardon une fois encore, puis prit congé d'elle et remonta à cheval.

Anne le vit s'éloigner ; elle écouta le galop de sa monture qui s'affaiblit peu à peu dans l'éloignement.

Puis, lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle courut à la salle où Lahire était demeuré enfermé avec la camériste Marion.

— Allons ! dit-elle à celle-ci, bas le masque ! et va-t'en. La farce est jouée.

Puis elle fit un signe à Lahire.

Le Gascon se prit à sourire et suivit la duchesse dans l'oratoire.

— A nous deux, maintenant ! dit-elle en le regardant.

— Le tour est-il fait ? demanda Lahire.

— Oui.

— Il est convaincu ?

— Il s'est jeté à mes pieds et m'a demandé pardon.

— Bravo !

Et Lahire murmura en manière d'*aparté* :

— Oh ! les hommes ! quels niais !...

Puis il osa s'asseoir auprès de la duchesse avec la familiarité d'un intime.

L'altière duchesse ne sourcilla point. Lahire semblait avoir pris sur elle un ascendant étrange.

— Eh bien ! madame, dit-il, vous voyez que j'ai tenu ma promesse. Pour messire Leo et ses amis, je suis maintenant une dupe, et vous la plus candide des femmes.

— C'est vrai, mais je vous ai délié de votre serment.

— Troc pour troc, madame.

— Reste à régler l'avenir...

— Comment ?

Le sang des Guise, ces princes les plus hautains du monde, bouillonna dans les veines de la duchesse.

— Songeriez-vous, par hasard, dit-elle, à mettre un nouveau prix à votre discrétion ?

— Ah ! fi ! dit Lahire.

Et il ajouta d'une voix grave et presque émue :

— Je vau<sup>x</sup> mieux que vous ne pensez, madame, et le souvenir de Votre Altesse demeurera éternellement gravé dans mon cœur !

Anne de Lorraine fit un geste dédaigneux.

Lahire reprit.

— Hier, madame, à pareille heure, je vous invoquais tout bas comme mon bon ange, et je me demandais quelle belle et noble action j'avais pu commettre pour me rendre ainsi digne des bontés de Votre Altesse.

— Taisez-vous !

— Il a fallu que la politique nous divisât, que mon devoir de sujet du roi de Navarre...

La duchesse l'interrompit d'un geste :

— Vous l'aimez donc bien, votre prince ?

— C'est mon devoir.

Elle l'enveloppa de son regard magnétique.

— Et si je vous priais de changer de maître ?

La voix d'Anne de Lorraine était caressante, son regard fascinateur. Lahire eut un éblouissement.

— Ah ! tenez, dit-elle, vous m'avez mal jugée et vous m'avez prise pour une femme sans cœur, uniquement livrée aux calculs arides de la politique.

— Madame... au nom du ciel, dit Lahire ému, ne me parlez point ainsi.

— Qui sait ? reprit-elle, — et sa voix tremblait, — qui sait si, moi aussi, je ne me souviendrai pas ?...

Anne de Lorraine était belle en ce moment, plus qu'elle ne l'avait jamais été ; et peut-être était-elle sincère...

— Pourquoi ne me serviriez-vous pas ? continua-t-elle, ne suis-je pas jeune et belle ?

Son regard était humide, et sous l'éclat de ce regard le Gascon frissonna.

— Quel lien existe-t-il donc, poursuivit-elle, entre ce roi de Navarre pour lequel vous avez failli me trahir, ingrat ?

— Je suis né son sujet.

— Bah ! fit-elle en s'efforçant de sourire, vous avez sans doute en Navarre quelque pauvre gentilhomme dont le toit laisse passer la pluie et le vent, dont les murs croulent pierre à pierre et qu'entourent quelques bandes arides?... Venez en Lorraine, je vous donnerai un château, un vrai château avec une ceinture de forêts, de gras pâturages et de vertes prairies...

Lahire avait écouté, regardant la duchesse.

Il avait semblé se complaire au bruit harmonieux de sa voix, s'enivrer de son sourire tentateur.

Plus d'une fois même il avait porté à ses lèvres sa main blanche et parfumée.

Mais ce fut l'affaire de quelques minutes, et le rêve se brisa.

Tout à coup il se releva fier, calme, hautain.

— Madame, dit-il, le jour où mon roi n'aura plus besoin de mon épée, je viendrai m'agenouiller devant vous et je dirai à Votre Altesse :

Je ne vous demande ni château, ni forêts, ni vertes prairies, ni brunes et grasses terres de labour, madame; mais je viens vous supplier de me bailler une besogne où je puisse utilement verser pour Votre Altesse mon sang jusqu'à la dernière goutte.

La duchesse laissa échapper un geste de douloureux dépit, peut-être même de désespoir :

— Eh bien ! soit ! dit-elle , allez , partez , ne revenez jamais ici... Mais faites-moi un serment.

— Lequel ?

— Jurez-moi que pour le monde entier vous aurez rêvé...

— J'ai rêvé le paradis, madame.

Elle lui donna sa main à baiser, et il fléchit le genou devant elle.

— Partez ! répéta-t-elle, je vois bien que nous devons être ennemis.

Lahire éprouva un violent battement de cœur ; mais il avait l'âme loyale, il était fidèle à son roi, et il partit.

— Adieu, madame, dit-il en franchissant le seuil de l'oratoire, Dieu est bon, et il me permettra quelque jour, peut-être, de mourir pour vous.

— O mon Dieu ! murmura Anne de Lorraine lorsqu'il fut parti, il y a de par le monde quatre hommes jeunes, nobles, beaux et braves, quatre hommes qui m'aiment jusqu'au fanatisme, quatre hommes qui se plaignent de ne pouvoir verser tout leur sang pour moi, et cependant mon cœur n'a battu pour aucun d'eux...

Et, ajouta-t-elle plus bas encore, quand cet aventurier est parti, il m'a semblé que quelque chose de moi-même s'en allait avec lui...

Une larme silencieuse perla un moment au bout



de ses longs cils, puis roula lentement sur sa joue.

. . . . .

Pendant ce temps, Lahire galopait vers Paris sur le cheval d'Amaury, qu'il avait emprunté de nouveau.

Le Gascon n'avait point trop vanté le pauvre animal à la camériste Marion

Il retourna à Paris comme il était venu, au grand galop.

Lahire s'en alla droit au Louvre, où Noë l'attendait.

Noë l'avait vu partir à la fin du jour et ne savait trop où il était allé.

Lahire s'était contenté de lui dire :

— Je vais régler mes comptes avec le seigneur Leo. Attends-moi, je reviendrai.

— Eh bien! demanda Noë.

— J'ai occis Leo.

— Il est mort?

— A peu près.

— Peste! c'est une jolie besogne.

— Et puis j'ai eu une bonne idée.

— A propos de quoi?

— A propos de mon serment.

— Tu as trouvé un moyen de t'en délier?

— C'est fait.

— Comment?

Ah ! mon cher, dit Lahire, ceci est un secret entre Dieu, la duchesse et moi.

— En vérité !

— Qu'il te suffise de savoir que désormais mon épée est au service du roi de Navarre.

— Bravo !

— Seulement, ajouta Lahire, lorsque tu auras quelque vilaine besogne à entreprendre contre la duchesse...

— Eh bien ?

— Tu en chargeras quelque autre que moi, de préférence.

Noë n'eut pas le temps de répondre, on gratta à la porte, et Nancy, la belle espiègle, entra.

— Ah ! dit-elle, en voilà bien d'une autre, ma foi.

— Qu'est-ce donc, mignonne ?

— C'est aujourd'hui ou jamais que le roi de Navarre doit fermer ses valises.

— Pourquoi ?

— René est rentré au Louvre.

Noë fronça le sourcil.

— En effet, dit-il, je suis de ton avis, mignonne, il ne fait pas bon pour nous à Paris. Voici venir les vendanges, nous ferions mieux d'aller préparer nos cuves...

— Amen ! dit Lahire.

## XXXV

Nous avons laissé René aux mains des moines et de cet abbé encore jeune qui paraissait si dévoué à monseigneur le duc Henri de Guise.

Le Florentin, après avoir écrit à la reine le billet que lui dicta l'abbé, regarda ce dernier et lui dit :

— Mon père, me ferez-vous la grâce de me dire où je suis ?

— Dans mon couvent, répondit le moine.

— Mais où est situé ce couvent ?

— A une lieue de Paris.

— De quel côté ?

— Vous le saurez plus tard.

— Au moins me direz-vous quels sont les hommes qui m'ont sauvé ?

— Des amis de la reine.

— Mais encore ?...

— Mon cher monsieur René, dit l'abbé, voulez-vous un conseil ?

— J'écoute, mon père.

— Ne vous inquiétez ni du lieu où vous êtes, ni du temps que vous passerez avec nous.

— Comment ! fit le Florentin, je ne vais donc pas m'en aller ?

— D'abord votre état ne vous le permet pas pour aujourd'hui.

— Mais, demain ?

— Demain, nous verrons... Cela ne dépend pas de moi.

— Je suis donc prisonnier

— Oui.

René eut un geste d'effroi.

— Oh ! dit le moine en souriant, on ne vous conduira point à l'échafaud. Vous êtes prisonnier, mais comme otage.

Ce dernier mot fit beaucoup réfléchir le Florentin.

Le chirurgien du couvent le pansa vers le soir et permit quelques aliments. On mélangea un narcotique à la boisson calmante qu'il prit, et il dormit toute la nuit d'un sommeil paisible.

Le lendemain l'abbé le vint visiter de nouveau :

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

— Pas beaucoup.

— Vous sentez-vous le courage de quitter votre lit ?

— Oui, mon père.

L'abbé donna un ordre, et on habilla René.

Puis on lui servit un repas plus copieux que la veille et une bouteille d'un vin généreux qui lui fouetta le sang et lui donna une vigueur toute nouvelle.

Une seule chose préoccupait beaucoup le Florentin.

Il croyait toujours voir apparaître Noë et ses trois compagnons qui le venaient chercher pour le ramener à l'échafaud. Quand il eut terminé son repas, on lui apporta une robe de moine.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

— Vous allez endosser ce costume.

— Pourquoi ?

— Pour aller à Paris.

— Ah ! dit-il avec une joie subite, je savais bien que la reine ne m'avait pas sauvé pour ne pas me revoir.

Le moine ne répondit rien.

René passa la robe de bure grise et, sur l'ordre de l'abbé, rabattit le capuchon sur son visage, dont on n'aperçut plus que les yeux.

A cette époque, un archer, un sergent, voire même le chevalier du guet, eussent-ils flairé un fripon sous l'habit monacal, ne se seraient point permis de relever le capuchon d'un moine. René le savait, et ainsi caché, il se sentait parfaitement à l'abri de toute rencontre pénible, et il eût passé sans broncher au milieu de Noë et ses terribles amis.

Cette bizarre toilette terminée, l'abbé dit à René :

— Venez avec moi.

Il le prit par la main, et le fit sortir du couvent :

quand il fut à la porte, le Florentin reconnut qu'il était sur le bord de la Seine, et il aperçut, au couchant, les tours de Notre-Dame à demi perdues dans la brume.

Deux moines attendaient courbés sur les avirons d'une barque amarrée en face du couvent.

L'abbé fit monter René dans la barque et s'assit auprès de lui.

Alors il entr'ouvrit sa robe, et les moines qui l'accompagnaient en firent autant.

— Regardez ! dit-il.

René vit le manche d'un poignard et les crosses de deux pistolets à la ceinture de chacun d'eux.

— Vous devinez, mon cher monsieur René, dit le carme déchaussé, que nous avons mission de vous tuer, si vous tentez de vous échapper.

— Oh ! je n'y songe pas, mes bons pères. Mais enfin où me menez-vous ?

— Vous le saurez dans une heure.

L'embarcation descendit rapidement le fleuve, emportée par le courant.

Le populaire qui se trouvait sur les deux rives disait, en la voyant passer :

— Voilà le bateau des carmes déchaussés qui s'en va quêter pour leur communauté.

La barque pénétra au cœur de Paris, presque en face du Châtelet.

René contempla en frissonnant le terrible édifice.

— Monsieur René, dit alors l'abbé, tandis que l'un des moines amarrait solidement sa barque, savez-vous où est la rue du Renard-Saint-Sauveur ?

— Oui, mon père.

— C'est là que nous vous conduisons.

Ce fut en effet dans la maison de La Chesnaye, ce faux drapier qui faisait les affaires des princes lorrains, que l'abbé mena René.

Le faux drapier se trouvait sur sa porte.

Il reçut le Florentin avec force salutations, et l'y enferma dans une grande salle.

— Chez qui diable suis-je ? demanda le Florentin avec inquiétude.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et un homme entra.

René recula abasourdi :

— Son Altesse ! murmura-t-il.

C'était en effet Henri de Guise.

— Bonjour René, dit-il.

— Je suis votre serviteur, Votre Altesse.

— Tu sais que c'est moi qui t'ai sauvé ?

— Ah ! monseigneur, s'écria René, j'aurais dû le deviner.

— J'avais contracté une dette envers toi.

— Monseigneur.

— J'ai voulu m'acquitter.

René était prêt à tomber à genoux.

— Et puis, j'ai besoin de toi.

— Ah ! dit le Florentin d'un air sombre, je devine que vos ennemis sont les miens, monseigneur.

— Peut-être...

— Et s'il en est ainsi !...

Le duc l'interrompt.

— Quel est l'homme que tu hais le plus au monde !

— Henri de Bourbon, répondit René.

— Pourquoi ?

— Pour trois motifs.

— Lesquels ?

— Le premier, c'est qu'il m'a humilié.

— Et le second ?

— C'est que, par son ordre, ma pauvre fille...

— Passons, je sais cela.

Quant au troisième motif, c'est le plus grave, dit René avec son abominable sourire. Je hais le roi de Navarre, parce que j'ai empoisonné sa mère, et qu'on hait toujours ceux à qui on a fait du mal.

— Puis-je compter sur toi

— Oui, monseigneur.

— Écoute, dit le duc, j'ai fait alliance avec Catherine.

René eut un frisson de joie.

— Catherine, toi et moi, nous allons nous incarner en une seule personne, nous n'aurons qu'une pensée et qu'un but.



— Écraser le roi de Navarre ? dit René.

— Tu m'as compris.

Si la reine-mère hésitait, ce serait à toi de la pousser...

— Fiez-vous à moi, monseigneur...

— Écoute, René, dit tout à coup le duc, tu es passé maître en fait de trahisons, et si tu me sers fidèlement, c'est que tu y trouveras ton intérêt. Mais que dis-tu des hommes qui t'ont arraché à l'échafaud ?

— J'ai cru que c'étaient des démons, murmura le Florentin avec une admiration naïve.

— Et bien ! dit le duc, le jour où tu me trahiras, je te livrerai à eux...

Une secrète épouvante envahit le cœur de René.

— Et maintenant, acheva le duc, tu peux rentrer au Louvre. La reine t'attend et je compte sur toi.

Et tandis que René se levait, le duc murmura :

— Quinze et neuf font vingt-quatre. C'est aujourd'hui le 15 août. Je n'ai donc plus que neuf jours devant moi, et il n'y a plus de temps à perdre.

Le 24 août dont parlait le duc tombait le jour de la *Saint-Barthélemy*.

FIN.



1



